N° 313 — Tome LXXXVI 1er Juillet 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Parait le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN,
PAUL BONNEFON, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO,
JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, JULES DE GAULTIER,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, H.-A. JUNOD,
ELSA KOEBERLÉ, PHILÉAS LEBESGUE, TRISTAN LECLÈRE, PAUL LOUIS,
STUART MERRILL, MARCEL MONTANDON,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, RAYMOND SCHWAB,
CARL SIGER, GASTON VARENNE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 313 — 1er JUILLET 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

L'ÉLARGISSEMENT DU MONDE

L'expansion du domaine ouvert à la « civilisation», comme on dit couramment, à l'exploitation capitaliste ou à l'industrialisme, pour être plus exact, est à coup sûr l'un des phénomènes les plus saisissants de notre époque. D'année en année, presque de mois en mois, s'accomplit cet élargissement du monde, qui ne mérite pas seulement d'être envisagé en lui-même, mais dont les conséquences sont indéfinies, sous quelque aspect qu'on les étudie.

On pourrait soutenir, à la vérité, que notre âge s'est borné à restituer à l'activité générale des terres qui lui avaient déjà appartenu autrefois, et que de grands cataclysmes historiques avaient arrachées à la tutelle fécondante des groupements humains les plus avancés. De fait, une partie de notre hémisphère est retombée dans la stérilité et le silence, après avoir été assouplie tour à tour à la civilisation hellénique, à la civilisation romaine et à la civilisation arabe. Les grands plateaux de l'Asie centrale, où la conquête russe a fait pénétrer, de 1860 à 1885, l'influence européenne, connurent jadis les irrigations méthodiques, et portèrent des cultures florissantes. La Mésopotamie, que le railway de Bagdad remettra d'ici peu à quelques heures de Constantinople et à cinq jours de Paris, fut autrefois une Beauce, une Bessarabie ou une Lombardie plus généreuse. La Cyrénaïque, où les sables s'étendent à l'infini le long de la Méditerranée, fut célèbre par sa prospérité et par la

splendeur de ses cités. Il n'en reste pas moins que, même en y comprenant ces contrées, durant des siècles frappées de déchéance et de mort, le monde romain (pour prendre la civilisation la plus expansive qui ait existé avant la nôtre) s'enfermait dans un cadre étrangement restreint.

Il faut évoquer le XVIe siècle, pour trouver, au regard de l'accroissement subit du domaine économique, une époque comparable à celle-ci. La découverte de la route des Indes, l'occupation — par les Espagnols et par les Portugais — de la Colombie, du Vénézuéla, du Pérou, du Chili, du Mexique, du Brésil, de l'Argentine, puis le partage du Nouveau Monde entre les grandes puissances d'alors, agrandirent de façon illimitée la vision des hommes, et stimulèrent prodigieusement l'activité universelle. Ce ne fut pas en vain qu'on doubla ou qu'on tripla l'aire des espaces connus. Et point ne serait malaisé de mettre en lumière les effets de toute nature que les voyages des navigateurs et les prouesses des conquistadores engendrèrent, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre matériel.

L'élargissement du monde, à l'époque contemporaine, n'est pas un phénomène moins décisif dans ses suites proches et lointaines. S'il nous frappe beaucoup moins que l'adjonction de l'Amérique, il y a quatre siècles, aux données géographiques déjà recueillies, c'est que, s'opérant sous nos yeux, il ne peut être perçu avec le recul suffisant. Sans doute, des continents nouveaux n'ont point été inventoriés : des parties entières de notre globe n'ont pas été tirées soudain de leur obscurité, arrachées à leur mystère, par des imitateurs des Colomb et des Gama. Nos caravelles modernes ne voguent plus à l'aventure, à la recherche de littoraux soupçonnés. Mais le travail de reconnaissance, d'appropriation, d'adaptation pacifique ou violente, qui a été effectué depuis plus d'un quart de siècle, n'en a pas moins singulièrement enrichi le champ d'exercices de la civilisation contemporaine, caractérisée par le système capitaliste. Des millions et des millions de kilomètres carrés, enclavés entre des contrées déjà sillonnées et repérées, ont été parcourus de part en part, et dotés, par la conquête, d'un état civil. Les lacunes des cartes ont été comblées : de petits royaumes européens se sont créé des empires exotiques disproportionnés à leur taille. Partout, la brousse touffue, les déserts infinis, les montagnes qui rebutaient l'attaque ont été violés

par des expéditions scientifiques ou militaires. Il reste désormais peu de coins de terres qui n'aient été visités, subjugués par la force, couronnés d'un étendard, rattachés au cycle de la production et de l'échange intensifiés. Le monde romain n'était encore qu'un îlot dans l'étendue de l'univers inconnu ; le monde capitaliste ne laisse plus rien en dehors de son emprise que des rochers noyés dans les brumes antarctiques ; déjà il se dispute l'archipel inhospitalier et glacé du Spitzberg.

Il faudrait, pour comprendre toute la portée du phénomène que nous étudions, l'examiner dans ses détails, refaire pas à pas les étapes triomphales de la civilisation industrialiste. Ce serait une nomenclature gigantesque de guerres coloniales, de pénétrations méthodiques, d'assimilations brusques ou progressives que nous aurions à dresser. On se demanderait comment et pourquoi tel pays a subi l'invasion d'une puissance dominatrice, comment et pourquoi tel autre, resté indépendant contre toute espérance, — on écrirait presque contre toute logique, — s'est ingénié lui-même à introduire chez lui un nouveau régime de production, avec toutes les conséquences que ce régime comportait. Le Japon se réforme lui-même, et bouleverse spontanément sa structure économique, politique et sociale, tandis que l'Egypte et la Tunisie sont entraînées, malgré elles, dans le torrent de la civilisation moderne.

Il serait intéressant de mesurer quelle portion des deux hémisphères a été arrachée ainsi, de 1880 jusqu'à maintenant, à la torpeur, à la somnolence, où se complaisaient les peuples, avant la victoire du grand machinisme et l'utilisation des forces naturelles nouvellement captées. Toute une immense zone d'Asie a été reliée au marché européen ou au marché nord-américain. Le Turkestan et la Perse, l'Afghanistan et l'Arabie elle-même, des terres stérilisées de longue date, ont senti l'effort des milices russes et anglaises, la cupidité des marchands d'argent, la rapacité des manufacturiers. La Chine, qui se réveille après des centaines d'années, n'est plus qu'une officine où se heurtent toutes les innovations, où le chemin de fer apporte comme une fureur d'activité et une passion d'enrichissement. La Sibérie se prépare à devenir l'un des greniers du monde.

L'Amérique, où tant d'espaces vides se révélaient encore

sur la carte, il n'y a pas longtemps, se peuple d'année en année, mettant en valeur ses gisements métalliques, ses terres d'élevage, ses plaines à blé. Après les Etats-Unis du Nord et le Canada, le Brésil, l'Argentine et le Chili s'ingénient à multiplier leurs manufactures, et à creuser des ports qui deviendront, qui sont parfois devenus déjà, des entrepôts comparables aux plus grands.

L'Afrique, dont le pourtour seul était familier aux géographes, n'a plus guère de secrets. C'est à des dates relativement proches encore que la région du haut Nil, celle du Niger, celle du Congo ont été étudiées avec toute la rigueur de la science, et distribuées entre les puissances européennes. Le drapeau français, le drapeau anglais, le drapeau allemand flottent sur les tribus vaincues et qui, vingt-cinq ans plus tôt, vivaient dans la grande solitude sauvage. D'Alexandrie au Cap, et de Zanzibar à Libreville, il reste bien peu de kilomètres carrés à reconnaître encore. Toutes les parties du monde ont été soumises de la sorte à notre civilisation ou, mieux, reliées au système économique qui a ordinairement prévalu.

Je ne rechercherai pas — tant au surplus l'enquête serait puérile et oiseuse, — si cet élargissement du monde comporte plus d'avantages ou plus d'inconvénients. Je laisse à d'autres le soin de discuter si les races dites inférieures, qui ont été subjuguées, doivent se féliciter de leur passage à un stade différent de vie, et si les nations dites supérieures, qui ont imposé leur suzeraineté, ont bénéficié, dans leur universalité ou dans la généralité de leurs membres, de cette extension de leur pouvoir.

Point n'est même besoin de disserter longuement sur les causes de cet élargissement du monde. On peut dire qu'il s'est accompli avec une sorte d'automatisme et de nécessité, en dehors des prévisions, des volontés préconçues des hommes, des calculs les plus approfondis des dirigeants. Il se ramène tout simplement au mécanisme de la production moderne, qui, pour pouvoir durer, requiert toujours un champ plus ample, au risque de multiplier, dans cette expansion même, les causes de ruine finale. La grande industrie concentrée, qui est la souveraine maîtresse de notre âge, exige des marchés croissants, capables d'absorber des quantités grandissantes de denrées. Nous verrons comment ses appétits se retournent contre elle-

même, et comment elle engendre des rivalités là où elle croit susciter seulement des clientèles. Mais la fatalité, à laquelle elle ne peut se soustraire, l'entraîne incessamment à ajouter au domaine de la civilisation, dont elle est la caractéristique, des territoires nouveaux, jusqu'à l'heure où le globe tout entier aura été adapté.

Non seulement le capitalisme s'est annexé d'importantes zones dérobées à la barbarie primitive, mais encore il y implante, avec une rapidité frénétique, ses moyens d'action. Il semble que les distances se rétrécissent au fur et à mesure que s'amplifie l'aire des rapports internationaux. Les méthodes de transport et de communication se sont perfectionnées si vite que 1910 diffère presque autant de 1860 que 1860 de 1780. Ce ne serait rien d'avoir mis en valeur les pampas et les solitudes du Manitoba et les déserts de l'Orégon, si ces contrées lointaines n'avaient été rattachées à l'Europe initiatrice par des voies régulières. Les paquebots à marche fougueuse circulent désormais dans la mer des Indes et dans le Pacifique, comme dans l'Océan Atlantique et dans la Méditerranée. Il n'est plus guère d'îlot polynésien, qui ne voie passer, à échéance fixe, les grands steamers anglais, hollandais ou japonais. Lointains sont les temps où les voiliers employaient des mois et des mois à gagner les littoraux reculés de l'Amérique Australe. Plus lointains encore les temps où les navigateurs n'osaient quitter la côte et voguer au large. Il est telle région de la mer, à proximité de Terre-Neuve, où les bâtiments gigantesques se succèdent et s'entrecroisent avec une célérité vertigineuse, au point de rendre d'un suprême péril la besogne des navires de grande pêche!

Les continents sont striés de lignes métalliques qui les traversent de part en part, se ramifiant à l'infini, surmontant ou coupant les montagnes, bondissant par-dessus les vallées. Aux routes qui furent la gloire des Romains se sont substituées les voies ferrées, qui offrent déjà un bien autre développement. Ce n'est point uniquement pour des raisons politiques et stratégiques que les Anglais ont couvert de rails la presqu'île Gangétique ou commencé le prodigieux tracé du Cap au Caire : ils ont surtout cédé aux motifs économiques, l'élargissement du monde ayant comme corollaire nécessaire la suppression, l'absorption des distances. Le Transsibérien et le Transmandchou-

rien ont ouvert l'Extrême-Orient à l'influence occidentale; le Transcanadien a mis Vancouver à quelques jours de Londres et de Liverpool ; le Bagdad et ses affluents, quand ils seront en pleine activité, déverseront sur le Bosphore les grains, les laines, les minerais de l'Asie Mineure, rappelée à sa splendeur passée. On envisage le moment où Calcutta et Bombay seront directement reliés à Paris et à Rome par un ruban d'acier. Déjà, l'Argentine et le Chili viennent d'opérer la jonction de leurs réseaux sous le faîte des Andes, et la Chine, si longtemps rebelle à tout progrès, multiplie fiévreusement ses chantiers. Les ingénieurs projettent une ligne, la plus longue, la plus stupéfiante de toutes, qui irait d'Ottawa et peut-être de la baie d'Hudson jusqu'à la pointe australe du Nouveau Continent, en desservant toute une série de capitales. Qui oserait taxer ce plan de chimérique ? Qui, au contraire, n'en considérerait la réalisation comme une certitude de demain ? Ainsi les itinéraires maritimes et les voies ferrées, qui, les uns et les autres, par les percements d'isthmes et par le forage des grands tunnels, bouleversent et maîtrisent la nature, ont développé autour du monde civilisé, introduit dans tous ses recoins, une armature d'extraordinaire puissance, une sorte de système nerveux de complications et de segmentations indéfinies. La conquête s'achève par l'établissement de rapports ininterrompus. La locomotive et l'hélice ou la turbine sont les instruments de règne et d'assujettissement.

Cette expansion du domaine de la civilisation capitaliste, qui résulte directement des grandes découvertes scientifiques et de la progression de l'outillage mécanique, engendre et engendrera encore des révolutions innombrables. Lorsque les vieilles nations, en possession de leurs armes, se saisissaient de contrées où elles plantaient leurs pavillons, lorsque leurs financiers, leurs négociants, leurs ingénieurs s'en allaient stimuler l'activité de millions et de millions d'hommes, jusque-là assoupis dans une torpeur séculaire, en les incitant à acheter des produits, ou en exploitant leur main-d'œuvre, ou en leur offrant les capitaux nécessaires à l'installation de leurs manufactures, — ils ne se doutaient pas qu'ils accumulaient, sur leurs concitoyens, d'effroyables menaces. On s'imaginait d'abord se doter d'une clientèle abondante, puis on s'apercevait que cette clientèle ne pouvait accroître ses achats que si elle accroissait ses

ressources. Des industriels, venus de France, d'Angleterre ou de Belgique, estimaient avantageux de recueillir sur place des matières premières et d'en confier la transformation aux indigènes, jaunes ou noirs. Ils ne songeaient qu'aux bénéfices qu'ils retireraient eux-mêmes de cette opération simple, sans envisager les périls que cette opération, vingt fois, cent fois renouvelée, entasserait pour l'avenir... Et ainsi, peu à peu, les vieilles nations capitalistes qui, pour nourrir leur production, avaient cherché des marchés nouveaux, découvraient qu'elles s'étaient façonné des rivales. L'élargissement du monde aboutissait, en tout et pour tout, à aggraver la concurrence économique des pays barbares.

A coup sûr, depuis que des milliers et des milliers de kilomètres carrés ont été assimilés (soit qu'il y ait eu conquête armée, soit que le simple jeu des influences de toute espèce les ait rattachés à la civilisation générale), les échanges internationaux ont étrangement accrû leur importance. Mais les chances de crise ont aussi singulièrement augmenté.

Les rivalités qui mettaient jadis aux prises quelques Etats européens se déploient maintenant entre des peuples épars sur les deux hémisphères. Il n'est plus nécessaire que des groupements humains soient voisins, pour qu'ils se livrent des luttes acharnées. Chacun des pays maîtres d'un outillage suffisant s'efforce de pousser au maximum son rendement, afin de réduire au minimum son coût moyen ; et la production sans cesse intensifiée, au mépris de toute règle et de toute prudence, engendre la surproduction chronique.

S'il est facile de montrer que l'adaptation des territoires de l'Amérique Australe, de l'Afrique Centrale ou du Continent Asiatique a doté le commerce de champs de manœuvres presque sans limites, il est non moins aisé de prouver que l'éveil de ces territoires à l'activité économique a compliqué l'existence des anciennes nations dominatrices. L'agriculture, il y a quarante ans encore, jouait un rôle capital, sinon en Angleterre, du moins en France, en Suisse, dans toute l'Allemagne, en Italie, en Autriche-Hongrie. Or la prospérité agricole de l'Europe a été compromise et sapée par la mise en valeur du Far-West Américain et Canadien, par l'exploitation de mieux en mieux ménagée des grandes plaines argentines. Le prix du blé a fléchi soudain sous la poussée des importations et des

offres, au point de ne plus guère rémunérer ceux qui le cultivent. L'élevage et l'industrie laitière de l'Argentine encore, de l'Uruguay et de l'Australie ont porté des coups terribles à certains pays de notre Continent, qui se croyaient à tout jamais les maîtres du marché anglais. La viticulture de Californie commence à restreindre la clientèle de nos vins, jusque sur le versant Atlantique des Etats-Unis.

De même l'industrie japonaise, chinoise, indoue surgissant autour de Tokio, d'Osaka, de Bombay, de Calcutta, de Shangaï, a ébranlé la prééminence textile de la Grande-Bretagne. La verrerie nipponne refoule la verrerie tchèque ; la fonte et l'acier de Pittsbourg, la chaussure du Massachusetts, la houille de Pensylvanie étendent sans trêve leurs conquêtes. L'installation de l'usine suit infailliblement et à très bref délai, dans tous les centres habités, l'apparition de l'influence, je ne dirai plus européenne, mais capitaliste. Nul ne saurait mesurer encore les menaces qui fondront un jour, sur les Yankees comme sur nous, de cette Chine immense, à peine organisée encore, attirée peu à peu dans le cycle de notre histoire, et remuée à la fois par nos négociants et par nos financiers.

C'est le retour des choses ! Les grandes expéditions armées, les entreprises plus silencieuses des marchands devaient assurer à la production, à la surproduction des vieilles contrées, un écoulement immédiat et certain. Mais Marx et Engels avaient bien raison d'écrire que le régime capitaliste serait son propre fossoyeur. Voici que le capitalisme, en aggravant, par une extension de la concurrence, l'engorgement chronique, l'entassement des marchandises offertes et finalement invendues, prépare sa ruine, creuse son tombeau. La civilisation de notre âge, partout répandue et imposée, détermine partout les mêmes effets. La multiplication même des moyens de transport, l'accélération des échanges, le rétrécissement effectif des distances, qui sont quelques-unes de ses caractéristiques le plus évidentes, précipitent la succession des crises inévitables. Quand le monde était petit, que les communications étaient impossibles ou lentes, les liens de dépendance étaient nuls entre des zones de notre globe éloignées les unes des autres de plusieurs milliers de kilomètres. Aujourd'hui, les relations sont si étroites que la prospérité d'une place, même éclatante, peut être abolie brus-

quement par un krach survenu au delà des Océans. Une récolte surabondante dans le Manitoba, ou dans l'Illinois, apparaîtra comme une catastrophe pour le paysan de la Beauce ou pour le cultivateur du Bas Danube. La mobilisation extrême des capitaux a rendu le Parisien ou le Bruxellois titulaire de parts de mines au Transvaal ou dans la Rhodésia; mais une crise minière dans le Rand déchaînera un cataclysme universel. Jamais les conditions générales ne furent si instables que depuis le moment où les peuples prépondérants et initiateurs ont universalisé leur souveraineté, et où un même régime économique s'est implanté dans les cinq continents.

Mais ce n'est là qu'un des aspects, entre beaucoup, du formidable problème que l'élargissement automatique du monde a posé devant des millions et des millions d'hommes.

La pénétration de l'industrialisme, le cheminement de l'influence européenne dans les pays jusque-là voués à la barbarie primitive, ont façonné de nouveaux groupements humains, tandis que les groupements déjà constitués prenaient une conscience plus précise de leur solidarité d'intérêts, et se dotaient d'une cohésion plus réelle. De même que c'est l'économie moderne, issue des progrès scientifiques et du renforcement de l'outillage, qui a semé sur notre continent l'idée de la nationalité, assemblé les éléments épars des peuples, créé des agglomérations plus amples, de même l'intrusion de cette économie au delà des mers a partout engendré une révolution des habitudes et des sentiments. Soumis à la rude discipline des suzerains et en même temps élevés à une culture supérieure par l'enseignement de leurs dominateurs, les vaincus ont voulu se modeler sur l'organisation qui les avait subjugués. Attirés à la vie industrielle, ils étaient peu à peu agrégés en un bloc massif par la multiplicité même des rapports qu'elle comporte. Devant eux se brisaient les cloisons que les âges avaient maintenues de tribu à tribu, de village à village. Ils percevaient l'impuissance de l'humanité émiettée, et la vigueur de l'humanité concentrée. Ils voulurent parvenir au stade le plus haut, auquel la race blanche, la race des maîtres, eût encore atteint. La conquête européenne ici forgea automatiquement des nations, et la colonisation aboutit au même résultat partout où elle procéda non par force, mais par infiltration d'hommes et par importation de capitaux.

Les menaces, qui pèsent aujourd'hui sur l'Angleterre, du côté de l'Egypte et de l'Inde, s'expliquent très aisément, lorsqu'on envisage, dans son processus récent, la tactique économique du Royaume Uni. L'exemple du Japon fût demeuré sans vertu, si le régime britannique n'eût pas en quelque sorte unifié l'une et l'autre de ces contrées dans un même système de production et d'échange, s'il n'eût démontré par le fait, à tous les éléments qui y coexistent, l'identité de leur intérêts.

Il semble donc que la reconnaissance et l'appropriation du globe doivent avoir pour conséquence première la formation de nouvelles nations soucieuses de leur autonomie, désireuses d'adapter, à leurs propres besoins et à leur propre fortune, toutes les ressources employées d'abord à leur assujettissement. L'expansion des méthodes capitalistes détermine partout la chute des anciens régimes politiques, en dotant la bourgeoisie naissante de concepts subversifs. On l'a vu en Turquie et en Perse, et l'on commence à le constater en Chine. Mais, en même temps, elle provoque l'apparition d'organismes fédérés, capables d'administrer des territoires étendus, et de se soustraire plus efficacement aux tutelles du dehors. L'histoire des communautés anglo-saxonnes, d'abord dispersées et fragmentées, maintenant rassemblées dans de vastes Etats, tels que le Dominion Canadien, le Commonwealth Australien et l'Union Sud-Africaine, offre un merveilleux résumé de l'évolution qui s'accomplit universellement. Dans le domaine économique, de multiples concurrences ont surgi du monde élargi ; dans le domaine politique, la conquête se retourne contre elle-même, préparant les vaincus à l'indépendance, éveillant à la lumière des organismes puissants, passionnés pour la liberté, rebelles à tout lien trop tenace.

Mais les conséquences du phénomène que nous étudions ici, l'occupation des terres neuves par la civilisation capitaliste, doivent encore être envisagées au regard de la paix et de la guerre. On s'est demandé à maintes reprises si le colossal enchevêtrement d'intérêts qu'engendrent la colonisation et l'infiltration européennes n'était pas plus propice aux conflits armés que les isolements d'autrefois. Et, à coup sûr, un dialecticien habile pourrait longuement argumenter en faveur de la négative, comme en faveur de l'affirmative.

On ne saurait dire que l'avènement de communautés humaines nouvelles ait multiplié les collisions sanglantes dans l'univers. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire, les groupements temporaires ou durables se sont entrechoqués pour conquérir leur nourriture, pour venger les injures de leurs chefs, pour servir les ambitions et les animosités des classes dominatrices. Nous savons que les républiques helléniques ne cessèrent de lutter entre elles, comme les cités toscanes du moyen-âge. C'est toute une tradition de brutalité et de massacre qui pèse sur les hommes, depuis ceux du bassin méditerranéen, qui se piquent d'une culture supérieure, jusqu'aux Polynésiens, plongés dans la barbarie primitive. Si les guerres ne sont pas devenues plus fréquentes, depuis qu'à l'Ancien Monde les navigateurs et les conquistadores de toutes races ont adjoint le nouveau, il est certain que chacune d'elles a pris une intensité inconnue des anciens âges, et que les batailles futures mettront aux prises des effectifs sans précédents.

Les vieux Etats, qui sont les maîtres de l'équilibre européen ou de l'équilibre universel, ne se rencontrent plus seulement sur les frontières classiques de la Vistule ou du Rhin; ils sont limitrophes dans la brousse africaine et ailleurs, et, par suite, les chances de litige se sont accrues en d'énormes proportions. D'autres Etats, façonnés par l'influence de ceux-ci, sont entrés en ligne, qui se sont dotés d'armées et de flottes gigantesques et dont l'appétit de conquêtes ajoute aux menaces qui compromettaient de longue date la stabilité des limites territoriales. La France, l'Allemagne, l'Angleterre comptent déjà avec l'Amérique du Nord et le Japon. Demain, elles devront surveiller tout aussi soigneusement la Chine, le Brésil, l'Argentine.

Les grandes nations capitalistes, qui se préoccupaient uniquement jadis de leurs ordinaires convoitises sur telle cité, sur tel port, sur tel district d'au delà du fleuve frontière, qui se disputaient une route commerciale dans la Méditerranée, un passage des mers du Nord, ont reporté au loin leurs concurrences. La France et les Etats allemands se battirent pour la rive gauche du Rhin et pour l'Alsace. Elles se sont dressées l'une contre l'autre pour le Maroc. Londres et Berlin convoitent également l'influence économique dans l'Asie Mineure,

tandis que la Perse sert de champ de bataille à trois chancelleries. Ce ne sont pas des litiges européens, mais des litiges extraeuropéens qui mettent aux prises les gouvernements de notre vieux continent; et ces débats multiplient leur nombre et, par suite, aggravent les menaces, au fur et à mesure que l'exploitation capitaliste s'applique à des superficies plus vastes.

Il serait donc aisé de conclure, si l'on arrêtait brusquement cet examen, que l'élargissement du monde n'a engendré que de nouvelles raisons de conflits armés. La juxtaposition des grandes puissances traditionnelles sur des terres conquises de fraîche date, leur rencontre avec des puissances nouvelles et façonnées précisément par la civilisation capitaliste, sembleraient accumuler de formidables périls pour la paix, suspendre la mort sur la masse des êtres humains.

Mais c'est ici qu'une étude plus complète doit intervenir. Elle nous amène bien vite à reconnaître que l'enchevêtrement des intérêts nationaux, s'il peut déterminer des conflagrations, peut tout aussi bien contribuer à restaurer l'équilibre et à atténuer les querelles.

Plus les possessions d'un Etat se développent à travers les continents, et plus il a de motifs de controverses ou de querelles avec les autres Etats, — plus aussi s'accroît le front de la défensive nécessaire. La France n'est pas uniquement vulnérable sur son territoire, métropolitain ou algérien, mais l'Afrique Occidentale et l'Indo-Chine s'offrent aux atteintes de ses rivales. L'Angleterre, dont les colonies sont répandues à travers les océans, souffrirait cruellement d'une attaque victorieuse contre l'une ou l'autre d'entre elles. Les armées russes ont longtemps menacé et pourraient encore menacer l'Inde. Avec l'expansion territoriale, ont été de pair l'expansion économique, le grossissement des échanges, l'essor des marines marchandes. La flotte de Hambourg et les grands paquebots de Brême seraient capturés en un clin d'œil par les escadres britanniques. Tous les gouvernements, qui escompteraient, d'une guerre heureuse, la conquête de débouchés nouveaux, appréhendent, d'une guerre malheureuse, la destruction de formidables richesses. C'est ainsi que la progression de l'industrialisme, en multipliant les chances de conflits, les contacts irritants, les querelles essentielles, a, en même temps,

éveillé une prudence que les âges passés n'ont certes point connue. Que la crainte de subversions intérieures, que l'appréhension de révoltes généralisées des catégories sociales mises en tutelle, aient fortement contribué à paralyser, dans la classe dirigeante, les velléités belliqueuses : c'est là un fait que nul ne songe à contester. Mais il y a plus.

L'énormité des capitaux qui seraient l'enjeu d'une défaite suggère la réflexion et la modération ; et les litiges qui s'élèvent parfois entre deux puissances prises séparément sont si nombreux qu'elles arrivent à établir des compensations aisées entre les gains et les pertes, les échecs et les succès, et que, la plupart du temps, des concordats se négocient, favorables aux deux parties. Ajoutez encore l'intervention devenue normale des puissances tierces, dont les intérêts sont associés souvent d'une façon évidente à ceux des belligérants éventuels, et qui ont tout à redouter d'un choc armé : on comprendra que l'extension du domaine capitaliste, l'élargissement du monde, pour reprendre la formule même qui sert de titre à cet article, suscite des effets contradictoires, qu'elle accroisse les risques, et qu'elle accélère les conciliations.

Il ne serait pas difficile de citer des conventions passées tout à coup entre Etats, qui heurtaient leurs ambitions dans trois ou quatre régions du globe, distantes parfois les unes des autres de milliers de kilomètres, — et qui, au lieu de recourir au canon, ont réalisé l'équilibre par une entente à compartiments. L'accord franco-anglais de 1904 est peut-être le type de ces conventions. De même l'Angleterre et la Russie ont mieux aimé se partager l'Asie centrale qu'en appeler au jugement des armes ; et l'apparition du Japon sur le front même des grandes puissances n'a pas été étrangère à cette solution. Il est permis de supposer qu'un jour, avant longtemps, se négociera, sur des bases encore insoupçonnées, un traité anglo-allemand qui écarterait le plus grave des dangers actuels. Sans doute, ces quelques exemples suffiront à illustrer la thèse que nous soutenons. L'élargissement du monde reste, dans l'ordre économique et politique, l'un des phénomènes les plus féconds que l'on doive signaler : il est vrai qu'il résume en soi toute l'évolution du dernier siècle, toutes les transformations que le jeu de l'outillage mécanique a évoquées avec une sorte d'automatisme.

Ses effets sociaux dépassent tous les autres. L'appropriation

capitaliste a universellement dressé l'antagonisme des possédants et des non-possédants, en bouleversant l'organisation ancienne. Elle a inauguré une structure d'une simplicité incomparable, et tend à réduire les relations des catégories en présence à une uniformité presque schématique.

Les régimes d'autrefois frappaient par leur complexité : des couches intermédiaires s'étageaient entre les plus opulents et les plus déshérités, atténuant les oppositions essentielles. La propriété n'était point l'apanage de quelques-uns, la précarité et la dureté de la vie la part de l'immense majorité. Dans les terres neuves, la richesse ne s'était point si développée que son accaparement progressif par une poignée d'hommes, qui se donnaient pour l'élite n'aboutît à créer l'extrême détresse en face de l'extrême fortune.

L'intrusion du capitalisme dans les contrées exotiques y a engendré les mêmes résultats sociaux qui avaient déjà prévalu sur notre continent. Si cette poussée rapide accentuait l'antagonisme des classes chez les vieilles nations intéressées à l'exploitation des nouvelles, elle forgeait cette même opposition partout où elle se manifestait. Partout l'apparition brutale du système a déterminé la suppression des rapports traditionnels, la masse des producteurs étant expropriés de leurs instruments de labeur au profit d'une minorité privilégiée. Cette minorité s'est recrutée tantôt parmi les indigènes favorisés par les nouveaux maîtres, et tantôt parmi les immigrés les mieux pourvus. Elle a exercé l'autorité que détenaient déjà, dans l'Europe centrale et occidentale, les ploutocraties, et rejeté dans l'existence instable et cruelle les travailleurs devenus des salariés.

Les mêmes phénomènes, caractéristiques de l'époque, ont surgi simultanément dans l'Argentine et au Brésil, en Chine et en Egypte, au Transvaal et en Perse. L'organisation capitaliste provoquait en Asie, comme en Afrique, en Australasie comme dans l'Amérique du Sud, la naissance d'un prolétariat, qui n'a pas tardé à prendre conscience de sa condition, et à s'armer pour briser son servage.

L'élargissement du monde, l'adaptation de terres presque inexplorées la veille à la civilisation industrialiste, a donc eu, pour résultat nécessaire, l'universalisation de la lutte sociale. C'est pour la première fois dans l'histoire qu'un même comba-

se livre par toute la surface du globe ; c'est pour la première fois que les races les plus diverses sont versées dans un même creuset, associées dans un même effort, travaillées par un même souci de libération.

Le capitalisme a réalisé l'œuvre où s'étaient brisés l'Empire romain et le christianisme, la domination politique la mieux assise et la religion la plus expansive qui se soient formées depuis les débuts de l'humanité. Mais il n'a réussi dans cette tâche que pour mieux précipiter sa chute.

PAUL LOUIS.

LA DANSE DANS LE CIMETIÈRE

—

Dansons au soleil, ô ma Joie,
Sur les tombes de la Mort !
Ta bouche est la grenade en proie
Aux désirs des abeilles d'or.

Avons-nous entendu les cloches,
Ce matin, sonner le glas ?
Tais-toi, car les heures sont proches
Du bon amour dans tes bras las.

Et puis des chants, et puis la danse
Sur les lilas entassés !
Il n'est de fleurs en abondance
Qu'au doux jardin des trépassés.

Tes cheveux sont une auréole
De feu roux contre l'azur.
O la Mort, que vous êtes folle
De vouloir ternir cet or pur !

La ronde en rage de la vie,
Dansons-la et chantons-la
Jusqu'à faire frémir, ravie,
La poussière de tous ceux-là

Qui jadis aimèrent les roses,
Les femmes et les enfants,
Et toutes les lèvres écloses
Et tous les baisers triomphants !

Pour mes chansons et pour ta danse
Il ne faudra ni le cri
Des pipeaux fous, ni la cadence
Des lyres dans le bois fleuri,

Mais seulement tes pleurs, ô brise,
Qui dans les cyprès t'endors,
Et le silence sans surprise
Du sommeil éternel des morts !

STUART MERRILL.

MARCEL SCHWOB

LE MAITRE AU MASQUE D'OR

Marcel Schwob nous séduit par un prestige unique, celui d'une jeunesse que rien ne fanera. La mort, qui se plaît à faire attendre les artistes jusqu'à ce qu'ils aient eux-mêmes gâté leur gloire, fut bienveillante pour Schwob. Certes, les dieux devaient l'aimer pour lui épargner les tristesses de l'âge où l'homme survit au poète. Il n'eut pas le temps et l'on doit croire qu'il n'aurait pas eu le goût de s'imiter. C'est pourquoi nulle moisissure n'altérera le bel éclat de son œuvre, brève mais impeccable.

Quatre recueils de nouvelles et un spicilège d'essais (1), le petit nombre de ces pages, qui sont tout Schwob, suppose une réflexion concentrée, une rare et sobre volonté, une grande conscience d'artiste. Ces livres, qu'une grâce sans seconde exempta des systèmes et des redites, témoignent sincèrement d'une constante unité de pensée. La curiosité de Schwob fut, dès le début jusqu'à la fin, attirée par les mêmes aspects du monde et son imagination flattée par les mêmes façons de les représenter.

Rêveur que troubla toujours l'envers des apparences auxquelles nos sens se prennent, il subit avec les plus hauts esprits de ce temps la hantise du mystère. Partout il perçoit autour de nous et en nous-mêmes des présences inexplicables. Il s'attache à décrire la beauté des choses en faisant entrevoir les ténèbres qui s'ouvrent derrière ce rideau brillant. Et le charme de son œuvre a quelque chose d'étrange et d'inépuisable.

Il aime les beaux objets d'un amour effrayé comme celui des enfants, lesquels, dit Montaigne, « ont peur de leurs amis mêmes quand ils les voient masqués ». Faut-il « ôter le masque aussi bien des choses que des personnes »? Schwob bientôt a reconnu l'inutilité et la tristesse d'un tel effort ; il

(1) *Cœur Double* (1891) ; *le Roi au Masque d'Or* (93) ; *Vies imaginaires* (95) *la Lampe de Psyché* (1903) ; *Spicilège* (96). — Naissance : 1867 ; mort : 1905.

prend le parti de jeter plutôt sur le masque sombre des réalités la joyeuse lueur dorée d'une lampe magique, — l'illusion.

... Parmi les peintres, un Cranach se choisit le monogramme du dragon ailé pour rappeler sa noblesse toute fraîche, et sans doute pour résumer dans un coin de ses panneaux la bizarrerie de ses créations ; — un Whistler adopte le signe du papillon, où l'on peut lire les lettres de son nom, mais aussi reconnaître son goût des nuances, des arrangements de couleurs. — Ainsi, parmi les artistes des mots, il faut nommer Marcel Schwob (d'après le titre d'un de ses plus beaux contes), *le Maître au Masque d'or*, afin que l'on sache comment, dans son inspiration, dans son art et dans sa philosophie, apparaissent son goût du mystère et son éclatant idéalisme.

I

La destinée mauvaise, qui domine le théâtre de Maeterlinck, rôde à travers les contes de Schwob. Elle leur donne le magnifique attrait d'une terreur toujours nouvelle. Elle a pour attribut le masque, dont l'or ou la toile couvre des faces de lépreux (1), de pestiférés (2) et de bandits (3). Malades, assassins, faux-sauniers, écumeurs, ces infirmes et ces criminels, qui habillent leur figure, ne la connaissent pas bien eux-mêmes.

Or, sentez-vous pourquoi leurs aventures nous touchent à ce point? Mais ces infirmes et ces criminels, c'est nous tous ! Ainsi que le Roi moribond et inconscient, nous prenons pour réalités les apparences ; nous n'avons pas le courage de les soulever, — ou pas le pouvoir. Cependant rien de ce monde où nous vivons ne vaut que comme manifestation et preuve des puissances mystérieuses qui nous gouvernent. Pour nous en avertir Schwob nous présente une collection de masques : ils « sont, dit-il, le signe qu'il y a des visages », — visages invisibles que son regard de poète guette par delà les objets sensibles.

Et il fait de nombreux appels à la sorcellerie et à la magie,

(1) *Le Roi au masque d'or.*
(2) *La Peste.*
(3) *Les Faux-Visages. L'Homme voilé.*

il aime la société des hallucinés, des fous et des voyants, il cherche des charmes capables de nous montrer du moins, par-dessus la durée et l'espace, la succession des masques sur la face des choses. *Le Sabot* de Satan déroule, en une seconde, devant une enfant toute sa vie à venir. Aux jeunes filles de Milet « le miroir de la vérité future » révèle, en avant de leur jeunesse passagère, la figure de leur vieillesse vers qui le temps les pousse; elles meurent d'avoir compris que cette beauté dont elles s'enorgueillissaient est une trompeuse apparence, soumise aux jours (*les Milésiennes*).

Quant aux réalités surnaturelles, nous ne pouvons que les pressentir. Aiguisons notre regard et le fatiguons, nous ne vaincrons pas l'obstacle de nos sens : nous subissons le supplice de ce poète qui tente en vain de recomposer l'image idéalisée, seule réelle pour lui, de la morte qu'il aimait; un moment il l'avait entrevue sous sa forme éternelle, dépouillée des accessoires trompeurs de la terre; et il portait dans son cœur une Lilith plus vivante que Lilith elle-même. Mais, depuis qu'il la pleure, toute l'opaque forme terrestre de Lilith est revenue dans la mémoire du poète s'interposer obstinément comme un masque entre son désir et la figure divinisée qu'il ne reverra jamais (*Lilith*). Toute l'inquiétude humaine est semblable à cette inquiétude.

Schwob paraît avoir inventé une beauté nouvelle, — une beauté qui se prolonge, — en traversant les fragiles et transparentes cloisons de notre connaissance sensible pour pousser son rêve dans le royaume de l'inconnaissable.

Les objets mêmes, dans l'exceptionnelle atmosphère de terreur où il place ses aventures, s'animent et prennent des attitudes prophétiques ; leur immobile simplicité démasque soudain des témoins et des ennemis. C'est ainsi que, en une annonciation d'épouvante, le marche-pied d'un cabriolet apparaît à un assassin « comme un couteau carré », préfigure de la guillotine (*la Charrette*); c'est ainsi que le train de nuit 180 se dédouble en un train-fantôme (*le Train 081*) où le mécanicien voit, par reflet, mourir du choléra, derrière lui, dans un des wagons qu'il conduit, son propre frère.

Schwob soupçonnait qu'une seconde vie côtoie la nôtre, que ce monde-ci se double d'un monde d'où nous viennent de troublants avertissements. A cette croyance il vouait tous les

masques et tous les miroirs dont l'abondance orne ses contes; il lui dédiait ses *Mimes* peuplés d'ombres et riches d'une séduction funèbre; c'était comme une instinctive religion dont le service s'entourait d'une légère fumée d'irréel.

Le regard de Schwob va toujours au delà. Le poète suit dans les profondeurs le sillage des événements, il voit toutes les choses de la terre traîner sur l'écran de son rêve une belle ombre mystérieuse; lus après lui, il y a bien peu de conteurs qui ne ressemblent à Peter Schlemihl.

II

Seul entre tous les convives, Macbeth apercevait les revenants assis à sa table; et son doigt tendu vers eux semblait à ses hôtes ne désigner que le vide. Plus heureux, Schwob sait évoquer, aux yeux de tous, les spectres qu'il a découverts. Pour reproduire le mystère que lui présente partout la vie, il lui suffit de noter dans leur particularité les formes et les couleurs.

Il se plaît à des descriptions d'érudit; il précise ses visions dans leurs moindres détails et les impose par des images ineffaçables; surtout il connaît les mots colorés et ceux-là, bizarres inconnus, oubliés, dont le son suffit à évoquer des âges disparus et des mondes ignorés. Il est lui-même le joueur de flûte qui, par la magie de sa musique, fait passer devant les regards « des choses jaunes et des choses rouges, la couleur de la chair, la couleur de l'or, et la couleur du sang ».

Mais l'art ne créera pas l'illusion d'une vie condensée et multiple si son initiative se borne au choix des couleurs. Ce qu'il y a de touchant, d'humain dans une peinture ne dépend pas seulement des matières employées et du modèle choisi, mais surtout des aspects de ce modèle que le peintre sait éliminer de sa composition. Cette élimination, c'est presque tout l'art. Plus qu'un autre, Schwob répudie les populaires photographies de l'atelier Zola où la règle était: n'oublier rien d'inutile. Pour créer il faut oublier beaucoup. Schwob proclame que le bon artiste rend aux choses leur figure familière en négligeant tous les traits communs, en retenant exclusivement les traits individuels. Il s'exerce à percevoir ce qui donne à chaque phénomène sa vertu singulière.

Car, pour qui sait regarder, tout phénomène possède en

propre une identité, comme une physionomie. La vie ne se répète pas : il n'y a que des accidents.

Schwob a compris que tout ce que nous avons le droit de dire de l'univers, c'est qu'il est incohérent : « Le monde, déclare-t-il dans la préface de *Cœur double*, le monde est discontinu et libre. » Et il s'attache, dans ses *Vies imaginaires*, à reproduire *l'incohérence naturelle ;* il sait que le déterminisme, où se complaisaient les naturalistes du roman, n'est qu'un nom pour baptiser l'ordre qu'ils se permettaient d'introduire dans l'univers. Les niveleurs scientifiques enchaînent et comparent les faits, les êtres : or, comparer, c'est effacer des nuances, c'est détruire. Les savants font le geste de quelqu'un qui ne connaît pas le goût de la vie. Seule, une règle d'arithmétique ose parler d'objets de même espèce : il n'y a pas plus de parenté entre deux pommes qu'entre une pomme et une pièce de monnaie. On ne peut pas dire sans rire que deux gouttes d'eau se ressemblent ; ou bien on est de ceux pour qui le monde n'a ni forme ni couleur.

Or, Schwob est artiste et clairvoyant ; il « bâtit dans les différences ». Il inaugure un art d'écrire, dans ses *Vies imaginaires*, simplement en invitant les gens à regarder ce qui les distingue les uns des autres. Par un nouvel humanisme à rebours, au lieu de chercher en chaque individu ce qui le rattache à l'espèce, il veut qu'il y ait non une vie, mais des vies humaines. Ce par quoi toute existence d'homme est unique et incomparable, voilà le point où il dirige son enquête. Ainsi le génie japonais s'emploie à fixer pour l'éternité l'image d'une petite chenille vue sur une feuille à une heure qui ne sonnera plus ; ainsi Claude Monet, durant une année, suit la vie d'une meule de foin sous les changements de la lumière.

Schwob n'est pas seulement un peintre exact. Il a le don merveilleux d'évoquer tout ce que ne semble pas pouvoir exprimer la sécheresse des mots. Ces individualités, qu'il considère comme des mondes clos, il sait les enfermer entre les contours les plus simples des phrases.

Il marque nettement, durement, autour des figures qu'il dessine, la limite de l'obscurité d'où elles surgissent. Etant ce qu'on appelle *cernées*, — cernées, enveloppées par toute l'ombre qui les environne et que leur éclat semble accroître, elles doivent à leur isolement une intensité et une richesse de

vie surhumaines. Le poète Lucrèce ou la princesse Pocahontas ou le capitaine Kid, tous les personnages de Schwob se dressent subitement dans une lumière extraordinaire sans que rien nous explique leur venue et leurs actions. *Les Vies imaginaires* sont une galerie de portraits ; et dans les infranchissables barrières de chaque cadre étroit, tient l'ampleur d'une humanité complète. Tels, les personnages qui apparaissent entre les cadres suspendus aux murs des musées nous émeuvent et nous poursuivent avec obstination parce qu'ils sont assemblés là, venus de tant d'époques et de pays inconcialiables que chacun semble avoir gardé dans les plis de ses vêtements et de son visage tout le génie et tous les trésors d'un âge et d'une contrée.

Les contes de Schwob sont grandement redevables de leur mystère à cette vision incohérente qui, chez Maeterlinck, s'appelle « une idée un peu hagarde » de l'univers ; nous supposant isolés au milieu d'événements dont aucun n'est insignifiant ni simple, et conduits par des destinées obscures, Schwob nous entourait d'influences innombrables, invincibles et effrayantes. Mais, non moins que dans cette faiblesse, qui nous fait le jouet des puissances invisibles, il y a du mystère dans cette force, par laquelle chacun de nous est un monde fermé : Schwob nous découvre dans l'univers, en prêtant une vie propre à toutes choses même inanimées, en attribuant l'autonomie aux moindres phénomènes, des énergies et des richesses que nous n'y soupçonnions pas. Tout chez lui devient démesurément grand et exceptionnellement coloré. La plus simple page des *Vies imaginaires* nous laisse une impression de profondeur et de complexité, selon la parole de d'Annunzio : « Quella musica silenziosa delle linee immobili era così possente che creava il fantasma quasi visibile di una vita più ricca e più bella... (1). »

III

De ce qui n'était d'abord qu'une théorie littéraire, une vision d'artiste, naquirent enfin une morale et presque une métaphysique. Au rebours des philosophes, Schwob déduit son éthique de son esthétique. D'ailleurs il ne s'interrompt pas, il se continue dans *le Livre de Monelle*. C'est un recueil de

(1) En cas de besoin, cf. la trad. du *Feu*, de M. Hérelle, p. 7.

préceptes et un trésor de légendes. Du poète qui conseille :

Aimer ce que jamais on ne verra deux fois

et du philosophe qui observe : « On ne se baigne pas deux fois dans la même rivière », lequel est le plus poète ou le plus philosophe ? Dans le respect que Schwob conteur confessait pour l'indépendance des choses et dans sa volonté de les considérer toutes sous l'aspect du moment, il y avait déjà toute une règle de vie. Et, de même que son art, sa philosophie sera pur impressionnisme.

Cette puissance universelle, ce mystère qui nous assiègent et nous gouvernent, la petite Monelle commande au poète, qu'elle rencontre un soir, de s'y soumettre comme à une loi de la nature. Elle exige cette soumission pour rançon du bonheur. Le défilé des instants, tous différents, libres et impénétrables, nous révèle le secret du monde : il est fou de s'attacher à quoi que ce soit, de vouloir retenir dans nos mains une goutte de cette eau fuyante ; suivons la cadence rapide que nous marque le branle de l'univers (1) : « Ne fais point de liaisons entre les choses... Que ton bonheur soit divisé en fulgurations... N'appuie pas contre les choses les pieds de ton âme... Ne porte pas en toi de cimetière... »

La vie acceptée comme un changement incessant, comme une perpétuelle destruction d'un présent qui devient passé dès qu'on le considère, donne le bonheur par l'indifférence, par l'oubli et l'ignorance. La sagesse est de bâtir sur le sable. Brûlant sans trêve et sans regret « les actions passées », promenant en lui et autour de lui la dévastation sereine, Schwob aboutit à l'antisocratisme : « Ne te connais pas toi-même... Oublie-toi toi-même. »

Ce n'était déjà pas la vulgarité du *carpe diem*. Horace prêche aussi l'amour du moment, mais comme un glouton qui aime à pleins bras et s'accroche désespérément à la jouissance qui passe ; la caresse de Schwob est légère et sa voix nous avertit de ne nous accrocher à rien, de vouloir que les moments glissent sur nous. Et, finalement, Schwob se dégage de la réalité, s'évade vers un pur idéalisme. Sa soumission au

(1) Cf. la conversation avec Byvanck (*Un Hollandais à Paris en 91*) où Schwob compare le poète moderne à Ahasvérus : « Tout poème qui contient une parcelle de vraie vie a pour refrain : Marche ! Marche ! »

mouvement de la vie n'est qu'une feinte résignation. Il nous dit où prendre notre revanche : nous nous ferons, si nous voulons, les maîtres de l'univers, car il n'existe qu'entre nos paupières, et nous l'y façonnerons comme le voudra notre imagination, *regina del mondo*.

Nous nous attristions de ne pouvoir atteindre les vraies réalités ; arrêtés par les apparences, nous les accusions d'être des masques qui se succèdent rapidement sur la face des choses ; nous nous dégoûtions de regarder et de décrire, parce que c'était saisir un masque au passage; et l'art nous désolait, dont la menteuse immobilité ne saurait figurer la fuite de la vie. Maintenant que nous avons pris le parti d'être humbles, renonçons à découvrir derrière les phénomènes la tristesse qui se cache, et même à les voir tels qu'ils paraissent, renonçons à la vérité et à ses apparences par une délibération qui aille au-devant des mensonges : regardant avec les yeux de l'imagination qui recrée le monde et nous le soumet, jetons nous-mêmes sur les apparences un masque d'or.

Pour que nous consentions à cette duperie bienfaisante, il faut tout un apprentissage. Nos maîtres en l'art de se mentir à soi-même, que ce soient les enfants ! Ils savent, eux, vivre dans leur rêve. *Le Livre de Monelle* est un évangile du mensonge dicté par une enfant. Monelle n'est pas l'habituelle jeune femme, inspiratrice des poètes et romanciers, mais une de ces toutes petites filles qui ont, dans leur grâce même, un air de dominer le monde; leur sourire tranquille raille la bêtise des grandes personnes; elles se promènent en se tenant à elles seules des conversations importantes, magnifiques et incompréhensibles.

Toujours Schwob a déclaré sa prédilection pour les simples, pour les primitifs qui furent contemporains de la jeunesse du monde, pour les gueux qui restent puérils et instinctifs. Surtout il aime les enfants, et ce qu'il y a de silence dans leur âme, c'est-à-dire d'admiration devant la puissance ténébreuse des choses ; il aime leur attitude audacieuse et craintive de jeunes croisés qui s'embarquent sincèrement pour le pays des mensonges.

Dans la maison de Monelle et de ses sœurs, c'est l'imagination qui juge la réalité : Bargette traite de menteur Mahot qui lui fait voir des pays inférieurs à son rêve.

Donc, ayant enseigné d'abord au poète la doctrine de la vie fragmentaire, Monelle une seconde fois lui apparaît ; elle a pris la forme d'une petite marchande de lampes, dont la boutique reste seule éclairée dans la nuit pluvieuse. Elle vend de petites lampes pour enfants ; on ne peut les remplacer quand s'est éteinte leur flamme, douce et fragile comme l'illusion elle-même. Monelle en offre une au poète qui, la penchant sur un miroir magique, voit Cordelia et Ophélie et Desdémone et Maleine et Mélisande ressuscitées. Alors il s'écrie : « Petite lampe menteuse... — Chut ! dit la petite vendeuse de lampes et me mit la main sur les lèvres. Il ne faut rien dire. La pluie n'est-elle pas assez obscure ? »

Ah ! oui, la pluie est obscure et lamentable, et il est bon de se réfugier avec Monelle dans sa maison où l'on joue, dans son royaume blanc. On n'y entre ni par la violence, ni par le souvenir, ni par la pensée, mais par la destruction incessante et par la foi au mensonge. On y fait de l'existence une suite de paradis artificiels : « Nos jouets, dit Monelle, étaient des mensonges, et maintenant les choses sont nos jouets... Nous n'avons aucune foi dans les vérités du monde ; car elles conduisent à la tristesse... Maintenant les grandes personnes pourront venir vers nous, et nous leur enseignerons l'ignorance et l'illusion... Les petites lampes menteuses nous ont éclairé le chemin du bonheur... »

Que votre vie soit les Mille et Un Moments où les histoires vécues ne se distinguent pas des histoires contées et rêvées ; pressons chaque moment pour le rejeter aussitôt comme une écorce vide. Tel est l'enseignement. Projetons sur tout l'univers la clarté flatteuse et brève de notre imagination, qu'à la lumière de l'illusion tout soit beau du fait que nous regardons, — et que, dans la nuit pluvieuse, l'éclat de la lampe de Psyché semble mettre sur la bouche d'ombre un beau masque d'or !

RAYMOND SCHWAB.

LA PENSÉE ET L'ART D'ÉMILE GALLÉ

Emile Gallé ne fut pas seulement un prestigieux créateur de beauté. Il est parmi les rares artistes de notre temps — et ce sont les plus grands — qui surent traduire intégralement leur pensée dans leur œuvre, maintenir entre l'une et l'autre une correspondance étroite et constante. Le verrier, le céramiste, l'ébéniste que Gallé fut tour à tour eut moins le souci de nous montrer de belles formes que d'enclore en celles-ci toute son âme.

Ouvrons le livre où Mme Gallé a su réunir pieusement sous le titre : *Ecrits pour l'art*, la semence d'idées qu'au cours de sa carrière le maître nancéen jeta en prodigue, au hasard de la lutte et de la vie, dans ses discours, ses notices d'exposition, ses articles de revues. Négligeant ici tout ce qui a trait aux problèmes de technique, aux batailles que l'artiste livrait à la matière, allons droit aux grandes idées où s'alimente sa riche inspiration. Que pense-t-il de l'art, de sa valeur éducative; quel est le rôle de l'artiste dans notre société, tels sont les problèmes que chaque époque résout à sa manière et que tout artiste a le devoir d'envisager, s'il ne veut pas que son activité s'exerce à vide. Gallé n'a pas manqué d'appliquer à ces questions l'ardeur de sa pensée généreuse.

L'art, selon lui, a tout d'abord une mission plus haute que de réaliser de la beauté et de procurer aux hommes de la joie. Il doit parler au cœur ou à l'âme plus encore qu'à nos sens ; il doit être avant tout expressif et non pas seulement décoratif, pour employer les deux mots que Gallé aimait à opposer l'un à l'autre et qui marquent nettement sa conception. Cette opposition peut surprendre quiconque considère Gallé comme l'un des plus grands « décorateurs » de notre temps. Il n'eût pas voulu, en réalité, de ce qualificatif dont se réclament aujourd'hui tant d'artistes usant des lignes, des couleurs et des volumes sans autre but que de plaire. Gallé n'entendait pas être un décorateur parce qu'il n'eût pas compris d'abord que

l'art appliqué ou l'art décoratif pût être autre chose que l'art tout court. Il était persuadé que la diversité des matières avec lesquelles l'artiste lutte pour s'exprimer n'empêche pas celui-ci de se soumettre à des principes assez généraux pour régir l'infinie variété des manifestations possibles de sa pensée. Peinture, musique, sculpture, art du verrier ou de l'ébéniste, du graveur ou du poète, qu'importe, l'art est un langage et non une suite d'arabesques.

C'est précisément parmi les artistes du prétendu grand art que Gallé se plaisait à reconnaître souvent de simples décorateurs; entendons par là des virtuoses charmant les sens et oublieux des âmes, négligeant « la personnalité humaine et sa condition douloureuse ». Il souhaite que l'artiste ne se contente pas de ne rechercher que « les grâces de la ligne ». Non pas, certes, qu'il en méconnaisse la valeur dans quelques œuvres, notamment dans presque toute la sculpture de la Renaissance. Ce bel art n'est cependant que de l'art virtuose, « un art de décor ». Ceux qu'admire Gallé, ce ne sont pas les grands « harmonistes », ce sont les grands penseurs, « ces altiers, ces parfois forcenés qui nous prennent aux entrailles, Dante, Beethoven, Berlioz, Léonard, Michel-Ange ». Ce sont aussi les « expressifs », Holbein, Ligier-Richier et Rodin, qui créent des œuvres « de méditation et de palpitation intérieure ». « L'art expressif, déclare-t-il, n'a rien à faire avec le beau plastique; c'est un point de départ, un accessoire, nullement dédaigné et traduit volontiers quand l'occasion s'en présente, mais sans préférence exclusive, car l'art est si haut, si vaste, qu'il dépasse infiniment le beau. »

Il faudrait tout citer d'une admirable page d'éloquence où Gallé développe ce thème qui lui est cher et dont je ne veux rappeler que la fin. Il montre Holbein et Ligier-Richier, à Bâle et à Nancy, osant mettre sous nos yeux, comme Shakespeare sous nos narines, « cette dépouille humaine ignorée de la Grèce folle de sa chair, cette « guenille » autrefois la proie du bûcher. En ces effigies de la mort, ajoute-t-il, belles parce qu'elles furent la vie, ils ont mis de supérieures beautés : le caractère, l'expression et la face auguste d'une pensée invaincue ». Et il s'écrie : « Combien expressif et beau, même ce squelette de Bar, qui, de ses phalanges dépaumées, de cette cage à jour, de ses orbites vidées même de pleurs, arrache,

élève, suit jusque par delà les étoiles « un *povre* cœur d'homme », un symbolique muscle resté battant seul, en dépit du naufrage ignoble et lamentable de tout ce qui fit pour Platon l'art et la beauté suprême ! »

L'art expressif, en faveur duquel Gallé ne cesse de plaider avec une conviction particulière, lui apparaît comme aussi ancien, sinon plus, que l'art décoratif. Il le reconnaît dans la statuaire égyptienne de l'époque la plus reculée, comme dans certaines œuvres de l'art grec, qui a tendu parfois « vers cet au-delà du beau plastique, olympien, impersonnel » ; dans la sculpture de la Rome impériale, avec son souci d'être documentaire, « ses traits à la Tacite », dans le merveilleux épanouissement de la sculpture francaise aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, dans l'œuvre colossale de Michel-Ange. Une haute et noble lignée, dont se peuvent réclamer fièrement ceux des artistes de notre époque qui entendent si souvent dénoncer comme hérétiques et contraires à la dignité de l'art toute hardiesse en ce sens.

Si donc il importe qu'une œuvre traduise l'émotion de l'artiste devant la nature et la vie, Gallé, et c'est là sa grande originalité, allant logiquement jusqu'au bout de sa pensée, n'exige pas moins de l'objet d'art que du tableau, de la statue, du poème ou de la symphonie. Eh quoi ! de l'émotion dans une chaise, un vulgaire objet mobilier ? « Oui, certes, chaisier ! répond Gallé. J'exige cela et bien davantage encore de toi parce que tu me proposes, en l'apportant ici, ta chaise comme exemplaire de maîtrise et d'art, — j'entends comme la fleur de ton personnel métier, riche ou pauvre métier, comme fruit de tes paumes, conception de ton cerveau, tendresse de ton cœur d'ouvrier, aveu de ton cœur d'homme, un pauvre cœur d'homme joyeux et souffreteux. A moins que ta chaise ne soit le fauteuil de M. Argan — et encore je veux que par de certains caractères elle me le dise et me dérate — je requiers de ton maître morceau, « table, chaise ou cuvette », si tu me le proposes dieu, qu'il me raconte un peu de toi-même, si semblable à moi-même. Et tu auras en ton juge gagné un frère ».

La pensée de Gallé, si logique soit elle, est cependant contestable, lorsqu'elle impose à l'ébéniste, au verrier, à l'architecte, aux artistes obligés plus que les autres de se préoccuper des nécessités pratiques auxquelles leurs créations doivent

s'assujettir, que celles-ci soient avant tout expressives. Je sais bien que Gallé a affirmé avec une égale conviction qu'« un meuble doit être fait pour servir », que la construction doit répondre à la destination de l'œuvre, au matériel d'exécution ». Mais ces principes, nettement posés en 1900, dans une lettre bien connue à Victor Champier, Gallé ne les a-t-il pas négligés parfois, pour la joie d'œuvrer selon son cœur ? Ce n'est pas diminuer son génie que de le prétendre.

L'art ne saurait être à ses yeux une simple figuration, mais une transfiguration. Sans vouloir distinguer entre arts serviles et art libéraux, Gallé, dans son désir d'être expressif, ne cherchera qu'à traduire des idées en images, et il demandera à la nature patiemment consultée de lui fournir ces images, de lui suggérer des « simulacres plus suggestifs, sans doute, que la servile imitation ». Son langage sera essentiellement et nécessairement symbolique ;

Dans le grossier symbole éclate l'idéal.

Nous sommes ici au centre de la pensée de Gallé et pour comprendre comment « penché à reproduire la fleur, l'insecte, le paysage, la figure humaine », il en fait surgir « le caractère, le sentiment contenu », il faut rappeler les pages où il commente le vase Pasteur, cette coupe de cristal qu'il fut chargé d'exécuter en 1893, pour le 70e anniversaire de la naissance du grand savant :

« Le verrier avait rêvé... de faire flotter dans la pâte vitreuse les monstres eux-mêmes, les fléaux masqués, dépouillant les chimériques lambeaux, les hypothèses fumeuses ou spécieuses que vous avez, Maître, mises à néant.

« Elles quittent leur Stymphale sur vos adjurations, Evocateur des atomes !

« De l'inspiration presque divine d'Hugo, ce noir cristal n'est qu'une paraphrase ; encore la réalisation ciselée ne donne point la vision qu'évoque le poète :

On verra le troupeau des Hydres formidables
Sortir, monter du fond des brumes insondables,
Et se transfigurer.

« Se transfigurer ! comment rendre plastique la métamorphose des erreurs de doctrines, comme celle des miasmes et de la génération spontanée ? Cela fut tenté par la figuration

d'êtres irréels, comme les monstres que font les nuées du couchant, rencontrant l'œil de l'observation, votre lumineux regard, Maître.

« Ils pâlissent dans ce rayon, se troublent, se déforment. Derrière ces fantômes transparents, s'entrevoient, interposés dans les couches vitreuses durant leur élaboration à chaud, les simulacres des « Hydres formidables », ces microbes, obscurs fauteurs de hautes œuvres tragiques.

« Ici les stigmates d'un Python imaginaire s'éclairent et deviennent, avec quelque complaisance, le schéma décoratif, en sa caractéristique forme, d'une bactérie redoutable pour nous. Ailleurs, le filandreux étirement d'un ptérodactyle fantaisiste, traqué par la lumière, se fragmente en articles nettement carrés ; et c'est le caractère du Vibrion septique de Pasteur.

« Ainsi se déchiffrent, par derrière les chimériques anatomies, les réalités que vous avez débusquées, soumises, cataloguées, cultivées en des éprouvettes. Assurément, ces figurations... sont fort grossières. Mais l'art d'évoquer vit de semblants; combien le simulacre n'est-il pas suggestif, au rebours de l'imitation ! »

C'était une tentative particulièrement ingrate, presque une impossible gageure, que de vouloir enfermer dans le galbe d'un vase tant de symboles, tant de chimères et tant de vérités. Mais, lorsqu'il est devant une tâche plus modeste, le procédé de travail reste le même chez Gallé. L'artiste quête dans la nature les motifs capables de traduire ses émotions, ses joies, ses tristesses qu'il cherche à nous communiquer. Il ne demande à ces motifs que d'être évocateurs de pensées, par delà les apparences qu'ils revêtent. Il est certaines de ses verreries, de ses petits meubles, qui sont émouvants. C'est tout un scénario de féerie, un délicieux dialogue des choses muettes, une symphonie subtile jouée en sourdine, dont l'artiste a pris soin de noter parfois lui-même les thèmes essentiels. Voici le décor imaginé pour un vase à fleurs que l'on peut voir au musée du Luxembourg, vase ballonné, à col en limbe d'Ipomaea :

« Ciselure d'agate arborisée. Base en cristal héliotrope, taillée à trois pieds, aux nervations plissées de fleurs de volubilis. Dessus, des tiges couleur de jade, des gaines agatisées, des feuilles amoureusement veinulées, une gouttelette à reflets

d'opale. Une corolle de liseron d'un rose souffreteux. Des traînées de la brume tard levée, car déjà le premier gel est arrivé. Le dernier calice de la saison frissonne dans le cœur. Cette détresse implore le vague soleil. Sous le pied, une corolle détachée de son calice se contracte en plis perdus dans le profond cristal. Pour merci à qui la cueille, le liseron murmure le vers de Verlaine :

« Vous vous êtes penché sur ma mélancolie. »

Et l'ébéniste imite le verrier. En une vitrine de Salon destinée « à contenir les publications à images qui éclosent vers Noël et le nouvelan », il évoque un décor tiré de la faune et de la flore d'hiver :

« Les glaces sont frimatées de paysages et d'étoiles de neige. Les devises, Noël, Noël, au gui l'an neuf ! enlacent le sapin cher aux Alsaciens, les roitelets s'accotent dans les buissons de houx ; les noctuelles de novembre et décembre s'abattent aux vitres et cherchent les bougies de Noël ; l'aune et le noisetier préparent audacieusement leurs chatons sous les congélations du verglas ; le gui emperle les bronzes ; l'ellébore rose de Noël, le jasmin à fleurs nues, rusent avec la bise et le givre. Enfin, sur une flaque de neige ces mots : « Conte d'hiver. Un conte gai, un conte triste ? » (Shakespeare.)

De cette manière d'envisager l'art, découle naturellement pour Gallé le rôle qu'il attribue à l'artiste et l'importance sociale qu'il reconnaît à l'art. Il convient d'indiquer sur ce point toute sa pensée, telle qu'il l'a si nettement et tant de fois exprimée. L'artiste n'est pas un vain amuseur, il est un apôtre. Gallé souhaite qu'il éprouve l'irrésistible désir de nous communiquer son admiration et son émoi devant les spectacles de la vie et de la nature, afin que son émotion attendrisse nos cœurs. De l'art ? De la beauté ? Des fleurs ? Pourquoi faire ? se demande-t-il. Et le poète répond à l'artiste :

Pour adoucir les hommes.

Il proclame en toute circonstance « sa foi profonde en la doctrine qui assigne à l'art une fonction de culture humaine, d'éveil des esprits et des âmes par la traduction des beautés épandues dans le monde ». Développant sur ce point sa pensée avec une particulière ampleur au banquet des artistes lorrains, en 1901, il s'écriait :

« Pour ma part, je ne consentirai jamais à ne voir en vous que les photographes impassibles de clichés en couleurs. Je sais qu'il y a ici des artistes qui vibrent généreusement aux spectacles de la vie, des hommes émus et fervents, admirateurs passionnés de la nature... Il est bon, ajoutait-il, que le peintre, le statuaire, l'ouvrier d'art aient conscience des prestiges que leurs ouvrages peuvent exercer et qu'ils se fassent volontairement des éducateurs, des apôtres de la couleur, de la ligne, de la beauté, des missionnaires à l'intérieur, parmi nos cités modernes qui, si on les compare à la forêt intacte, aux horizons marins, aux architectures aériennes des arbres et des nuées, sont surtout des amoncellements de laideurs affligeantes, démoralisantes. »

« Que votre virtuosité, écrivait-il encore, ne soit pas prestige pour le prestige, mais puissance pour l'accession du cœur jusqu'au cœur :

« Si tu n'as rien à me dire
Pourquoi venir auprès de moi ? »

Ailleurs enfin : « Que vos œuvres françaises soient pétries d'humanité. »

La pensée de Gallé en cette matière n'est exprimée nulle part sous forme déductive et logique. Elle est éparse dans tous ses écrits et il est curieux de noter combien elle rejoint dans son essence celle de Carrière. Pour Carrière, comme pour Gallé, être artiste, c'est d'abord être un homme qui souffre et se réjouit des souffrances et des joies des autres hommes, un homme qui, loin de se tenir à l'écart de son temps, à l'abri des contacts et des heurts avec la foule, se mêle, au contraire, à tous les grands courants qui entraînent son époque et qui partage toutes les aspirations, tous les besoins, tous les désirs de son temps.» L'art, — disait Carrière, — a toujours été le signe de communion universelle. L'art, étant une forme de réunion des hommes, n'a de force que lorsqu'il s'adresse à tous les hommes », ou bien : « Il est l'accord harmonieux avec la vie dont il est l'expression. » Une noble pensée qui rejoint celle de Taine affirmant avec plus d'intellectualité, sous une forme moins délicatement sensible, que l'art résume la vie et que Carrière complétait par cette réflexion où nous trouvons le secret de son génie : «Comment exprimer la vie, si l'on n'y prend part absolument ? »

Ce n'est pas en vain que l'on repense, à la suite de Carrière ou de Gallé, ces idées si lumineuses qu'elles éclairent aussitôt toute notre sensibilité. Elles nous servent de guide précieux, si nous cherchons à démêler dans tout le chaos de l'art actuel, ce qu'il contient de bon et de durable, et ce qu'il renferme d'exceptionnel et de malsain. Elles nous montrent surtout la vanité de ce dont les artistes d'aujourd'hui semblent se soucier avant tout, la vanité de la préoccupation trop absorbante, trop exclusive du métier au détriment de l'expression. Et par leur amour aussi profond pour l'art humain et expressif, leur haine aussi forte de l'art virtuose, les deux pensées de Gallé et de Carrière se rejoignent et communient.

§

Quels ont été les maîtres intellectuels de Gallé, quels sont ceux qui ont formé sa pensée, ceux auxquels il doit surtout le fonds de sa sensibilité et la couleur particulière qui la revêt, ces nuances tantôt chatoyantes et diaprées, tantôt profondes et enveloppées, toutes semblables à celles de ses verreries ? Ce sont les poètes d'abord, les poètes aux idées généreuses, Hugo et Sully Prudhomme surtout, puis les sensitifs et les compatissants, Marceline Valmore, Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck ; les simples, Pierre Dupont ; les tendres, Maurice Bouchor, Charles Guérin. Ce sont ensuite les philosophes épris, comme lui, de justice, de fraternité, les Morris, Ruskin, Tolstoï, et peut-être aussi Guyau.

Après la nature directement consultée, ce sont certainement les poètes qui fournissent à son art le plus de suggestions. Il traduit sans cesse leurs images sur le flanc de ses vases, bientôt même il inscrit les vers aimés, en légendes, sur ses meubles ou ses coupes. C'est une « florule anthologique » dont les mots vibrent aussi purement que le pur cristal qui les accueille fraternellement. Comment ne pas rappeler ce curieux passage d'une lettre à Victor Champier, où Gallé commentait ses envois au Salon de 1898 :

Les vibrations de mes verres, c'est, d'abord, l'invocation d'Emile Hinzelin aux colchiques de nos prés, l'automne :

Veilleuses ! que veillez-vous ?

Sully-Prudhomme, Valmore, Banville font les réponses et nous les vitrifions :

Quoique tu sommeilles,

dit Hugo à la fleur d'Opium. Pourtant « il faut si peu de chose — répond le Safran printanier, — il faut si peu de chose, pour réveiller les anges endormis... » —

Le bouleau, dans

Le charme attristant du jour qui baisse,

le lépidoptère, l'alouette, l'étoile, expriment l'accord de la nature tout entière avec les poètes, ces grands consciencieux, dans leurs affirmations :

Vous savez bien que j'ai des ailes,
O vérités !

proclame encore Hugo.

Moi, je n'alourdis pas mon vol de haine,

proteste Valmore.

Nous monterons enfin vers la lumière,

certifie Banville.

Cependant, le Figuier laisse rouler des pleurs humains le long d'un calice exalté :

Car tous les hommes sont les fils d'un même Père,
Ils sont la même larme et sortent du même œil.

L'influence de Ruskin semble avoir été non moins forte sur Gallé. Son œuvre d'écrivain en est comme imprégnée. Elle se manifeste plutôt, il est vrai, par une certaine façon d'exprimer avec lyrisme les vérités esthétiques, par une même nature d'émotion mystique devant la beauté, par une évidente parenté de style enfin, que par une analogie d'idées bien profonde.

Très souvent, au contraire, Gallé combat Ruskin dans sa thèse essentielle. Il ne saurait souscrire à ce conseil donné à l'artiste d'aller à la nature avec une entière simplicité de cœur « n'ayant d'autre pensée que de pénétrer le plus profondément possible sa signification intime, ne rejetant rien, ne choisissant rien, ne méprisant rien ».

Gallé ne comprend pas un effacement aussi complet de la personnalité. Il réclame lui aussi « une attitude admirative et agenouillée de la beauté éparse dans le monde et chez les êtres qui y vivent et qui s'y meuvent ». Pourtant tout art ne saurait

être adoration, c'est-à-dire abdication totale du tempérament de l'artiste devant les spectacles naturels. L'art est pour Gallé une création à nouveau, ce qu'il appelle une transfiguration, et c'est par là qu'il se sépare le plus nettement de Ruskin et le dépasse. Il le dépasse encore lorsqu'il repousse cette autre théorie ruskinienne de l'impeccabilité de la main chez l'artiste :

« Ne laissons pas, écrit-il, la sèche et froide technique repousser les petits enfants de l'art. Fraternel, dogmatique et contradictoire Ruskin ! Que plus me touche la main qui tremble, le métier en sa prime ingénuité, tel que dans un élan d'amour tu voulus le réinstaurer dans ton pays, comme si le siècle pouvait faire « machine en arrière ».

Et surtout, pas d'art impassible et serein gravé dans une matière éternelle « dogme oublieux du charme attaché aux choses mortelles ».

« La sérénité? Des visages olympiens sur d'élyséennes amphores, des vierges et des fleurs immortelles dans un ciel britannique sans orage? Sous la parure des ustensiles, esclaves ou compagnons de l'homme, nulle trace de l'humaine condition ? Ruskin tolère la perle de sueur chue du front maudit, jamais le pleur qui collabore s'inscrit et signe. Je veux bien, faisons ce rêve, cette prière, travaillons à cette amélioration que l'objet d'art ne se conçoive à l'avenir que dans la joie et au chant des ateliers. Essayez cependant de supprimer par la pensée tout objet d'art enfanté dans la douleur. Que restera-t-il de l'art et du plus beau miel de la terre? Ampère disait que « sans le soupir le monde étoufferait ». Sans le sanglot l'art s'étendrait. »

Mais, quelles que soient les divergences fondamentales, la pensée de Gallé prend souvent une couleur que Ruskin eût aimée. Si Gallé n'est pas un disciple de l'écrivain des Pierres de Venise, Ruskin eût certainement reconnu un esprit très proche du sien chez celui qui adressait aux artistes de sa province ces belles paroles :

« Peintres et ornemanistes, nous sommes, les uns et les autres des desservants du même culte, des adorateurs de la naturelle beauté épandue dans le monde. Il y a, vous le savez bien, dans les colorations de l'atmosphère, dans les dessins des montagnes et les figures des nuages, d'inépuisables motifs

d'inspiration, de travail, et aussi de jouissances inutilisées par la plupart des hommes. Il y a au loin, sur les plaines et sur les eaux, d'impalpables trésors. Il dépend de l'artiste de mettre ces richesses idéales dans le domaine public en créant des raisons d'enthousiasme et de joie à la portée de tous. »

Ecoutons Ruskin :

« Ces caractères de beauté que Dieu a mis dans notre nature d'aimer, il les a imprimés sur les formes qui, dans le monde de chaque jour, sont les plus familières aux yeux des hommes. Oui, seulement un coteau et un enfoncement d'eau calme et une exhalaison de brume et un rayon de soleil. Les plus simples des choses, les plus banales, les plus chères choses que vous pouvez voir chaque soir d'été le long de mille milliers de cours d'eau, parmi les collines basses de vos vieilles contrées familiales, aimez-les et voyez-les avec droiture. »

Et dans cet hymne à la beauté de la nature, voici Gallé qui entonne le répons :

« Quelles fleurs attendre et quels fruits, si fleuriste et vigneron ignorent les puits d'arrosement, si l'artisan du décor méconnaît la nature, source de fraîcheur, restitution de la sève, bain matinal qui rajeunit, si l'artiste ne pratique pas ce culte qui demande et obtient l'inspiration, c'est-à-dire s'il néglige l'adoration contemplative de la vivante beauté partout épandue? »

La pensée de Gallé n'est pas moins proche, parfois, de celle de Tolstoï. Non pas qu'il épouse la thèse hardie de l'écrivain russe condamnant tout art qui n'est pas chrétien, qui n'est que « jouissance, plaisir ou amusement ». Mais comme Tolstoï il écrirait volontiers : « L'art constitue un moyen de communion entre les hommes s'unissant par les mêmes sentiments et par là il est indispensable à la vie de l'humanité et à son progrès dans la voie du bonheur. » Comme Tolstoï il veut que l'artiste « éprouve l'irrésistible désir de communiquer à d'autres hommes par ses œuvres son admiration et son poignant émoi ». — « L'artiste du décor, déclare-t-il, a des missions plus hautes peut-être que de semer la joie. Il tient dans ses mains l'illusion, mais aussi la réalité, les promesses et la consolation, le mirage et le baume. Je veux que le peintre des murailles qui m'enserrent soit poète, qu'il soit magicien, qu'il fasse de ces boiseries des bosquets lointains, de ces tapis des

prairies, de ces tentures l'éther où captif j'aspire. Ce n'est pas assez que les musiques m'endorment un instant comme David, Saül, il faut que l'objet orné me console par des prestiges riants, des coloris, des iris et des textes d'oublis fondus en la nuance qui me fait entrevoir, crédule, un meilleur tournant du chemin et l'accès des terres promises où la mort ni la douleur ne seront plus. »

Au reste, si Tolstoï ne peut que condamner l'art de Gallé, moins peut-être parce qu'il n'est pas essentiellement chrétien que parce qu'il est, malgré tout, un art de raffinement et de luxe, la pensée de l'artiste lorrain s'alimente bien souvent aux mêmes sources vives que celle du philosophe russe. La Bible est pour Gallé un livre de chevet, sans cesse consulté, qui enrichit sa sensibilité et lui procure les onguents qu'il met dans ses vases.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'esthétique de Gallé, tels furent ses inspirateurs et ses maîtres. Nous n'aurions de lui pourtant qu'une image bien imparfaite encore, si nous bornions là notre analyse. Pour comprendre l'artiste, il est nécessaire de connaître toute la place que tinrent dans ses préoccupations, dans ses études, non seulement la lecture des grands penseurs, des philosophes ou des poètes, mais aussi l'étude raisonnée et scientifique de la nature. Etudier celle-ci, vivre près d'elle, s'en inspirer, la contempler avec des yeux d'amant, c'est ce que fait chaque artiste. Gallé a fait plus et mieux. Il la regarda, l'étudia, l'observa avec la méthode, la rigueur et la précision d'un savant et il ne l'en aima que davantage. Dans le volume qui renferme ses écrits pour l'art, une place très grande a été faite, et non sans raison, à ses études d'histoire naturelle et spécialement de Floriculture. Nous y trouvons la série des communications de Gallé à la Société nancéenne d'horticulture, les pages où il rend compte, en spécialiste averti, des expositions annuelles de cette société, d'autres où il étudie, au cours d'un voyage en Italie, la flore des versants méridionaux des Alpes. Rien de plus attachant, même pour un profane, qu'une pareille lecture. Le savant n'a garde d'oublier un instant qu'il est à la fois artiste et poète.

C'est à l'étude scientifique de la fleur que Gallé doit certainement le meilleur de son art et sa plus certaine originalité. Et il me plaît de constater, chez un des plus grands artistes de

notre temps, ce goût pour l'étude des êtres vivants scrutés jusque dans leurs fibres intimes, avec les procédés d'analyse les plus rigoureux de la science actuelle. Où d'autres n'ont vu dans la fleur que falbalas et parfums, Gallé a su reconnaître tout un organisme d'une merveilleuse logique, adapté avec une ingéniosité toujours nouvelle à des fins toujours identiques, sous des apparences sans cesse différentes. Et ainsi que Carrière en ces pages magnifiques sur *l'homme visionnaire de la réalité*, nous montrant pour tous les êtres vivants la continuité des formes, la logique conduisant à l'harmonie et à la beauté, Gallé a su mieux aimer la fleur, à mesure qu'il en connaissait davantage la structure intime, raison secrète de son charme.

Il n'est pas, en effet, de vision esthétique du monde et de la nature qui puisse se concevoir aujourd'hui en contradiction avec les données fondamentales de la science. De tous côtés, comme l'écrivait Gallé, elle ouvre à l'artiste des horizons nouveaux, elle lui offre des « symboles vierges, caractéristiques, inconnus à nos ancêtres et propres à frapper les regards qui ont désappris de voir les choses familières ».

§

Indiquer d'un mot quelles furent les moissons que fit lever la pensée de Gallé c'est par quoi je voudrais terminer cette étude. Gallé eut la joie, bien rare à notre époque, de voir germer les idées qui lui étaient chères. La force de ses convictions était si grande qu'elle sut, au moins autant que l'exemple de son art, susciter de l'enthousiasme, faire de lui un chef d'Ecole. Lorsqu'en 1901 Gallé publiait les statuts de « l'Ecole de Nancy » il ne faisait que consacrer officiellement l'existence d'un groupement d'artistes lorrains qui s'était formé de lui-même autour du Maître, avec des tendances analogues, des aspirations communes. Malgré les divergences dues à leurs personnalités, tous pouvaient souscrire à ce manifeste inscrit dans l'avant-propos des Statuts :

« L'Ecole de Nancy préconise les principes sûrs auxquels ne saurait se soustraire aucune conception artistique et dont l'application a porté aux grandes époques si haut les industries d'art en France.

« Elle tient à mettre spécialement en lumière le caractère de beauté et les avantages du décor inspiré par l'observation directe des êtres et de la vie, principe fécond, rationnel, que

les maîtres lorrains modernes ont été des premiers à faire admettre par leurs œuvres, leurs écrits, et par leur contribution au style du mobilier contemporain d'après la nature, c'est-à-dire un style contemporain qui reflète les spectacles de la réalité ambiante, en accord avec les connaissances que notre époque possède dans les sciences naturelles.

« L'enseignement de l'Ecole de Nancy a pour objet de conserver au produit moderne français, tant aux objets de simple utilité qu'à ceux de luxe, le sens de la logique dans la construction, dans l'emploi rationnel des matériaux, l'instinct pratique de la convenance et du confort, sous une parure d'élégance, de beauté et d'intellectualité. »

L'Ecole de Nancy est demeurée fidèle à ce programme que lui avait tracé Gallé à ses débuts, et qu'elle poursuit encore sous la nouvelle et vigoureuse impulsion que lui donna, à la mort du Maître, son continuateur et ami, l'universel artiste Victor Prouvé. Mais ce serait sortir du cadre que nous nous sommes imposé, d'en montrer le développement et le rayonnement. Cette étude devra être écrite un jour et il semble que l'Ecole de Nancy sera en droit de revendiquer, dans la renaissance de notre art décoratif moderne, une place analogue à celle que prit en Angleterre l'école de William Morris et de Walter Crane.

Quoi qu'il en soit, Emile Gallé n'en est pas moins, dès maintenant, un de ceux à qui revient le mérite d'avoir rappelé avec le plus d'éloquence persuasive à notre époque, quelle est la mission de l'artiste, d'avoir le mieux défini son rôle social. Il s'est attaché à mettre en évidence, sans relâche, cette vérité nécessaire et oubliée, que l'art n'est sain et fort qu'en demeurant d'accord avec toutes les aspirations, tous les besoins de son temps. Il y a dans son œuvre et dans sa pensée une singulière puissance d'enseignement.

GASTON VARENNE.

PAYSAGES D'ALSACE

ÉBAUCHES

—

I

Le brume dense tournoie
De colline en colline. L'ombre
Des Vosges barre le ciel sombre,
Les champs cultivés se déploient.

Etoffe quadrillée, au loin,
Bigarrée de tons d'automne,
L'horizon s'en drape avec soin,
De pente en pente, vers Vasselonne.

La petite ville retient

Le jour sur ses vieux toits roux.
Monstrueuse, resserrée, tout
En détours... Vasselonne, combien

Ta silhouette m'a toujours séduite,
Et la courbe baroque de l'église jésuite.

II

Tout près, l'étroite et tournante vallée
Au fond de laquelle le canal dort
Est pleine de parfum comme une coupe. Tapissée
D'acacias blancs, d'acacias en fleur, jusqu'au bord,

Et de ses carrières de grès, blessures
D'où fleurit la sublime cathédrale,
Les pierres ont gardé le goût des pétales
Avec la courbe des voûtes de verdure!

III

Aussi quand la Fête-Dieu ramène
La forêt dans la nef immense,
Pleine de petites filles aux cheveux lisses,
Quand on ne sait plus où commence
L'odeur de l'encens, et celle des lys,

Quand les vitraux s'allument et s'éteignent
Suivant que le soleil monte ou baisse,
Que les petites filles aux douces tresses
Sont toutes vêtues de blanc, et chantent,

Les pierres sont encore dans la vallée,
Comme aujourd'hui toute blanche de pétales,
Gorgée d'odeurs comme la cathédrale,
Pleine de chants, d'ombre et d'été.

Mais quand la voix de l'orgue emplit les voûtes
De la terreur du Dies Iræ,
C'est la voix du vent dans la forêt
Sur les montagnes sans routes.
Et lorsqu'à travers les vitraux le jour teint
Les dalles de plaques bleues et vertes
C'est de cette eau glauque, recouverte
De roseaux, qui baigne les îles du Rhin.
Et quand il a neigé et que les arêtes
Des corniches sont poudrées à frimas,
Comme une jeune fille qui lève la tête
Dans sa robe légère et d'apparat.

Jeune fille, vierge et svelte cathédrale,
Tout le charme de la ville est en toi :
D'autrefois par l'élégance et la grâce,
Nôtre par fervent et grave émoi...

IV

Saverne, ton beau palais se reflète
Dans l'eau morne du canal muet,
Dors ! Malgré l'abandon ce n'est
Pas encore la mort complète.

Il y a trop de jolis frontons,
De grilles, d'exquis vases de pierre,
Trop, dans l'amitié des maisons,
D'anciennes choses familières,

Pour que ton âme s'en soit allée,
Beau palais pompeux et désert...
Le Roi Soleil est dans la vallée
Par ce radieux ciel clair...

V

Saint-Jean-des-Choux ! Village au joli nom,
Au-dessous de la plaine d'Alsace.
Les maisons tiennent peu de place,
Mais la vue s'étend jusqu'à nous.
Il y a une église romane
Si vieille qu'on ne sait plus sa beauté
Et des tapisseries précieuses
Qu'on lit comme un ancien conte de fées.
Saint-Jean-des-Choux ! Pour ton si joli nom
Nous monterons jusqu'au pèlerinage
Par le long escalier hors d'usage :
Du haut des rochers, on voit jusqu'au Donon !

VI

BERGHEIM

Toi qui es au milieu des vignes
Avec ta ceinture de remparts,
Petite ville, n'es-tu pas digne
D'être chantée suivant toutes les règles de l'art ?
Moi, je n'ai qu'une toute petite flûte
Pour dire tes tours carrées et rondes,
Et la longue muraille verte et blonde,
Où le lierre et le chèvre-feuille luttent.
Petite ville à flanc de coteau
Sous le ciel cru de nos grands étés
Déjà les raisins mûrissent... Bientôt
Tout le pays sentira les grappes écrasées.

VII

Alsace, je n'aime pas beaucoup tes ciels crus,
Tes richesses, tes petits bourgs trop pittoresques.
Mon cœur va là-bas, aux villes mauresques
Des pays immobiles et nus.

Ou vers la douceur de l'ancienne France
Et ses gris hôtels aristocratiques.
Et pourtant il y a je ne sais quelle musique
Sur tes paysages, Alsace de mon enfance.

Je ne sais quelle musique, qui m'enivre
De nonchalance et de mélancolie,
Qui fait que je te chante, et que j'oublie
Les plus beaux pays où l'on voudrait vivre,

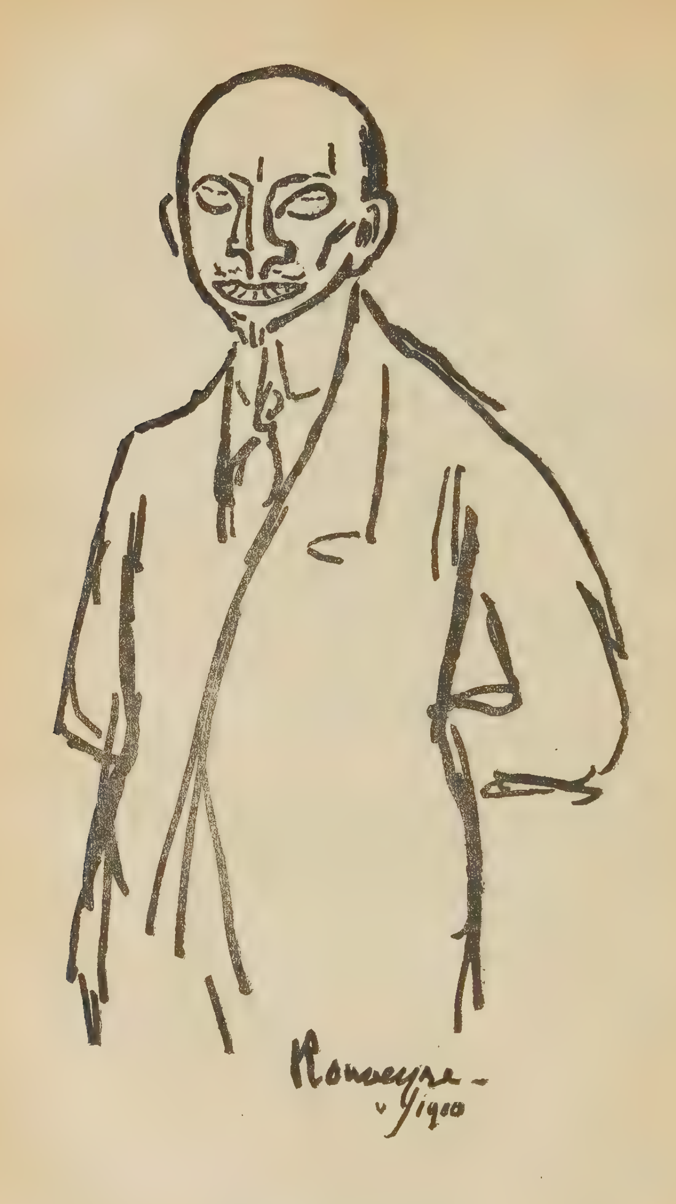
Et que toujours je reviens à tes forêts
Humides, qui sentent la mousse et la terre,
Dont le déchirant, l'indéracinable attrait,
Est en moi une soif qu'elles seules désaltèrent...

VIII

WISSEMBOURG

Il y a surtout du silence
Sur le grand jardin régulier;
Le doux automne se balance
Aux arbres familiers.
Les cornettes des sœurs, mouvantes
Taches, vont et viennent.
Les vieux jouent aux boules, tiennent
Des propos gais et tristes. Lentes
Les heures passent. La maison
Est rose et haute, calme et belle.
Et les grains jolis des saisons,
Entre les mains distraites qu'elles
Parfument, rosaire, s'égrènent :
C'est l'hôpital... Et Marie Leczinska,
Morne, attendit d'être reine,
Parmi le lierre de ces arbres, là,
Dans ce château modeste, rose et gris,
Qui maintenant nous émeut et nous enchante
D'être si mélancolique, et si
Parfaitement harmonieux. Touchante
Gamme, dans la cour, des hortensias !
Fers des grilles, chers motifs d'architecture.
— Et le soir silencieux sur tout cela,
Doré, où vibre un son de cloche pure...

ELSA KOEBERLÉ.



GABRIELE D'ANNUNZIO.

GABRIELE D'ANNUNZIO ET LA VIE MODERNE

Glorifions en nous la Vie belle !
Seulement dans la plénitude est la Vie.
Seulement dans la liberté l'âme est entière.
Tout travail est un art qui se renouvelle ;
Que toutes les mains travaillent à orner le monde,
Glorifions en nous la Vie belle !

G. D'A.

(*Chant de Fête pour Calendimaggio.*)

J'écrivis un jour ceci : « Gabriele d'Annunzio apparaît étrange et illogique au milieu de la platitude écœurante de l'Italie d'aujourd'hui, qui « sans ambitions ni désir de conquête » — ainsi que ses ministres le déclarent à la Chambre, — traîne sa vie bourgeoise et assure son « invulnérabilité par la conciliation de ses alliances et de ses amitiés ». Des années ont passé. L'Italie se redresse peu à peu sur tous les domaines de l'industrie où principalement elle s'essaye. Quelques penseurs, érudits plus que doctes, vulgarisateurs avertis plus que créateurs de systèmes, à Naples et à Florence, par des études et des traductions fort nombreuses, répandent en Italie le sens de la culture universelle contemporaine. Quelques poètes excellents, tels MM. Pascoli, de Bosis, Marradi, dont l'un au moins, le premier, est incontestablement un très grand poète, retiennent l'Italie aux limites lumineuses, aux sommets artistiques, où la vieille héritière de l'Hellade ne figure plus avec ses peintres tâtonnants et ses musiciens décrépits. Mais ces poètes sont mal secondés par une jeunesse bruyante ou hostile, seulement pleine de sa suffisance. L'atmosphère lyrique de l'Italie est troublée ou bouleversée par l'âpreté des industriels envieux de bien-être économique, comme si le bien-être économique, contrairement à ce que Montaigne affirmait, n'était pas l'ennemi de cette angoisse qui exalte le sentiment esthétique et pousse une humanité vers une renaissance de l'Art. Gabriele d'Annunzio demeure en Italie parfaitement isolé, compris et non suivi par une petite élite, et en général mal

aimé et, encore plus, mal haï. Il apparaît encore, au milieu de l'Italie contemporaine, « étrange et illogique ».

Les « d'Annunziani » d'antan n'existent plus. Ils ont été engloutis par le journalisme, d'où ils eurent et donnèrent l'impression de sortir, vers leur vingtième année, il y a une vingtaine d'années, grâce à la séduction qu'exerçait le style du poète nouveau et de ceux qui l'imitaient. Mais le goût d'un classicisme modernisé de la pensée et du langage, d'un heureux épanouissement, en pleine littérature moderne, des bourgeons séculaires de la langue; ce renouveau, ébauché furieusement par Carducci et voluptueusement réalisé par d'Annunzio, a produit quelques fruits. Il n'est plus permis, sans honte, à un littérateur italien, d'écrire sans recherche, sans au moins un souci de précision expressive et d'érudition élégante. Il n'y a qu'en Toscane où l'on peut encore trouver des poètes et des journalistes obstinés à « écrire ainsi que l'on parle », convaincus que le dialecte toscan demeure le paradigme pur de la langue nationale, de laquelle il fut le levain.

La langue et la prosodie italiennes ont été effectivement renouvelées. Le « double état de la parole », si merveilleusement exprimé par Mallarmé, l'un des plus étonnants esthéticiens modernes du verbe, éclaira la volonté innovatrice de d'Annunzio. Celui-ci marqua toujours énergiquement la séparation entre son expression quotidienne parlée et l'expression de la parole écrite. Il conquit et imposa la stylisation de la pensée dans l'écriture en comprenant que toute expression qui tend à l'œuvre d'art tend par cela même à sa stylisation, à un état définitif de synthèse, de cristallisation lyrique, de même que la forme et la couleur des choses cherchent à travers la main enfiévrée de l'artiste leur synthèse représentative sur la palette. Le renouveau de la langue littéraire italienne fut accompli. Aux jeunes poètes maintenant de s'en servir pour exprimer un lyrisme nouveau. Jusqu'ici, aucun d'entre eux ne laisse prévoir une force créatrice égale à celle de d'Annunzio. Celui-ci n'a aucun disciple. Et s'il demeure le plus pur écrivain de son pays par sa langue, il en demeure aussi le plus fort par l'étendue et par l'intérêt de ses conceptions.

Tour à tour poète, romancier et dramaturge, il reste isolé dans la lumière qu'il crée avec une énergie inlassable. Malgré

ses emprunts, nombreux et toujours reconnaisables, quoique admirablement « arrangés », il est le plus grand poète tragique méditerranéen d'aujourd'hui. La race tout entière s'exalte en lui et l'exalte. C'est pour cela peut-être qu'il s'est toujours nourri des fruits les plus beaux et les plus opulents de la littérature française, depuis qu'il naquit à la Poésie, et qu'il vient d'offrir plus directement à la France sa pensée et sa plume, et les rythmes mêmes de sa langue littéraire, qui devient, pour le moment tout au moins, française. Un besoin de se renouveler sans cesse avec l'atmosphère universelle de son temps, aiguise ses sens, les orientant vers les grands courants spirituels qui s'entrechoquent dans les heures de notre époque.

De l'édoniste capricieux et éphémère André Sperelli, épris d'élégances romaines baroques, à l'aviateur Paolo Tarsis de son dernier roman, il a suivi un chemin assez significatif dont toutes les étapes sont marquées par des romans. Enfin le poète lui-même a pris le chemin qui mène de Rome-la-Magnifique non pas à Lutèce, « civitas philosophorum », mais à Paris, centre idéal et sentimental de l'action moderne. Aujourd'hui, d'Annunzio veut saisir le rythme de son temps, vibre aux vents puissants de l'époque neuve épanouie avec nous et en nous, et veut chercher dans le modernisme de la recherche héroïque et de l'action, le lyrisme latent, le souffle harmonieux à extérioriser, la clé où il harmonisera les sons profonds et vagues qui remuent obscurément son cœur d'homme moderne.

Ce pèlerinage d'un grand poète à la recherche du lyrisme moderne contient des éléments d'exaltation qui peuvent être féconds pour une jeunesse avertie et digne.

« Une nouvelle civilisation, une nouvelle vie, des cieux nouveaux ! Où est le poète qui pourra chanter cette épopée? » — s'est-il écrié, dans un quotidien, ému par la victoire de Paulhan. Il a l'impression vague, indéfinie, que l'humanité commence une nouvelle journée, de ces journées dont les heures sont des siècles, et auxquelles la postérité donne un nom ineffaçable. Il a l'impression que cette journée sera marquée par un des titres glorieux que la piété enthousiaste des suivants attache à la gloire des ancêtres, alors que l'on écrit une épopée. Il songe à cette épopée. Qui l'écrira ? — se demande-t-il, et il cherche, soucieux et inquiet, les éléments dont elle pourra se composer. Cette recherche lui fait découvrir certaines

beautés de notre temps, certains motifs du lyrisme moderne. En attendant l'épopée, très éloignée peut-être encore dans le temps, le poète et le romancier s'efforcent de représenter certains états d'enthousiasme qui apparaissent essentiels. C'est ainsi que d'Annunzio a écrit un drame en deux épisodes, qui, dans son intention tout au moins, devait être la Tragédie de l'Explorateur. Ce drame est une pièce point réussie, lourde et vaine. Cependant, Corrado Brando peut dire à son ami :

Je suis prêt pour mon but, pour prendre sur moi ce qu'il y a de pire sur la terre, décidé même aux sacrifices humains. Toi, envoie-moi là où j'ai laissé ma valeur, ensuite donne-moi pour l'accomplir ce qui est le plus difficile et le plus atroce. Je l'accomplirai sans me retourner ni jamais m'étendre. Ce qui ne me fait pas mourir me rend plus fort. Aussi envoie-moi et dis-moi que je vais vers la mort, que j'aurai mon tertre funéraire dans une région jamais piétinée par l'homme blanc. J'irai sans hésiter, en chantant. Le soir qu'arriva à Rome la nouvelle de la mort d'Eugène Ruspoli, le sentiment de l'envie dépassa en moi tout autre sentiment et me dévora le cœur. A Borgi, sur la route du Dana, qu'il avait parcourue le premier, il a comme monument une branche desséchée, figée dans un tas de terre, égalé dans le tombeau aux chefs de la gent Amarr. Sur la route je veux retrouver ses traces, mais pour aller au delà, bien au delà, remonter le Dana, chercher d'expliquer l'origine du fleuve Omo... Et puis... J'ai ma pensée, j'ai même mon empire, une parole romaine à rendre italienne : *Teneo te, Africa*. Ah! si tu pouvais comprendre! Ah si tu avais éprouvé une fois ce que j'éprouvai lorsque, au-delà d'Imi, nous entrâmes dans la région inconnue, lorsque nous imprimâmes sur le sol vierge la trace latine!...

Les trois motifs principaux de ce morceau, où il y a quelques réminiscences nietzschéennes, sont les motifs éternels qui chantent dans l'esprit de tout explorateur et qui gonflent d'espérance sa poitrine impétueuse : la joie de découvrir, l'ardeur dans l'émulation, et le sentiment de la race que tout héros porte en lui, comme sa véritable nature, comme son individualité réelle et noble. Tout explorateur perdu dans l'inconnu, qui par sa seule présence cesse d'être tel, est l'individu d'une race, et il a la conscience d'en porter en lui la vie très ancienne et toute la gloire. Qui put lire sans un sanglot d'émotion supérieure le récit de la rencontre de Stanley et de Savorgnan de Brazza, alors que ce dernier, seul, à demi-nu et affamé, répondait à l'arrogant Anglo-Saxon qui l'interrogeait

sur son identité : Je suis la France! Cette exaltation expressive de la race est toujours présente à l'esprit du poète italien. Sa race est la latine, comprise dans le sens le plus vaste de mentalité et de sentimentalité particulières et parfaitement reconnaissables dans le monde, que contient le mot : méditerranéen. Le poète sent, confusément peut-être, que la force spirituelle de sa race est encore à opposer à l'envahissement universel des races antagonistes du Nord et de l'Est. Il cherche la clé harmonieuse du lyrisme moderne pour la glorification de cette force. Et l'aviateur Paolo Tarsis, de même que l'explorateur Corrado Brando, n'aspirera qu'à laisser sur toutes les routes de la mort violente et inédite le sillon de gloire latine.

§

Dans son dernier roman, d'Annunzio a voulu chanter lyriquement un autre aspect de l'énergie moderne, son essor incomparable. Cette volonté n'est pas tout à fait réalisée.

Forse che si, forse che no... La signification de l'énigmatique devise est surtout plus dans la pensée centrale du roman que dans sa forme, dans ses expressions, dans l'harmonisation subtile et savante de tous les éléments qui composent cette nouvelle œuvre d'amour, de déchirement, de folie et de mort. Le sens ambigu de l'œuvre est sur tous les personnages, sur ous ces agonistes, indomptables, mais domptés, dont l'écrivain a surpris et arrêté une parcelle d'existence, représentative et significative. *Peut-être que oui, peut-être que non*... Le charme presque hermaphrodite de l'adolescent Aldo, qui aboutit à l'inceste, la tendre et sombre opiniâtreté de Vana, la Vierge Amante, qui aboutit au suicide, la fureur d'amour d'Isabelle, qui aboutit à la folie, l'héroïsme moderne et fécond de Paolo Tarsis, qui se courbe sous le joug féminin et se relève pour recommencer sa route là où elle avait été interrompue ; tous ces éléments se dessinent dans un grand brouillard où frémit, occulte, toute la convoitise, toute la ferveur de la vie contemporaine. L'écrivain en précise à peine les figures, car il en arrête suffisamment les contours pour que nous puissions les reconnaître par leur nom. Et après avoir dansé devant nous cette danse rapide et farouche de l'amour et du sang, de la folie et de la mort, les quatre dramatis-personæ disparaissent dans le fond vague, indéfinissable, d'où l'évoca-

teur les avait sorties, en les montrant convulsivement tordues dans leur inépuisable ardeur de vivre.

Le procédé d'évocation employé par M. d'Annunzio a quelques qualités nouvelles, qui nous apparaissent essentiellement musicales. Le poète atteint dans ce roman à une telle maîtrise dans l'exposé, l'esthétique de ses observations de l'âme humaine est si serrée parfois que tout ce qu'il a observé jaillit pour nous avec une évidence réelle et poignante, nous étonne, nous émeut même alors que nous nous apercevons que la pensée exprimée nous était connue et qu'elle ne sort pas de la manière d'être, de sentir et de s'extérioriser du « pathos esthétique » d'annunzien.

C'est que ce virtuose du verbe se surpasse quelquefois ici. Sa langue est très pure, et les quelques cadences antiques qui résolvent plusieurs de ses phrases, le choix des mots et des agglomérations de mots, ont souvent un goût ancien qui lui reste des années passées dans la composition de ses tragédies où le style archaïque lui fut cher.

L'apport nouveau de cette prose est dans sa composition en quelque sorte musicale. Il y a des motifs qui reviennent comme de véritables motifs évocateurs, pour rappeler, avec les mêmes mots, des états d'âmes identiques. La phrase qui a servi à composer un paysage, un état de l'atmosphère, en un moment précis du drame, lorsqu'il y a un rappel du même sentiment dramatique, s'ouvre, se décompose, enveloppe le dialogue avec une insistance toute musicale. « Il y avait des éclairs sans tonnerre, derrière le Mont-Baldo. Des souffles passaient comme des halètements ; des nuages passaient comme des chevelures, dans lesquelles se prenaient des étoiles... » De tout l'ensemble de cette évocation nocturne qui finit sur cette phrase : « C'était comme une nuit connue, qui revenait dans le cycle des années, de très très loin », le poète détache des passages, des éléments « musicaux », qu'il répand par-ci par-là dans le cours du récit. Quelques images mêmes sont franchement musicales. Il peut préciser la couleur d'un jardin avec une netteté d'expression picturale, comme celle-ci : « Tout le vert ne valait que pour soutenir la langueur passionnée de quelque rose blanche. » Avec une force évocatrice sculpturale, il représentera le désir d'Isabelle ainsi : « La poussée involontaire courbait son épaule selon la forme du bras masculin. » Mais il dira avec une plus originale poé-

sie : « La douceur et la tristesse du jour étaient divines, sur la paix de la plaine, où les ombres et les eaux et l'art campagnard avaient composé une ordonnance si simple qu'elle paraissait conduite par la flûte de trois notes taillée dans le roseau des marais. » Il dit : « Maintenant la route était solitaire ; et toute la plaine en cet endroit était une solitude lointaine comme une souvenance musicale, faite de signes et d'intervalles constants. » La prose de d'Annunzio se rapprocherait ainsi de ce que sera la prose de demain, la prose évoluée dans ses rythmes, à la manière de la poésie. Car la conception d'une prose et d'une poésie composées d'éléments en quelque sorte « *statiques* » est absurde au milieu des complications ultra-subtiles de tous les arts, se développant dans un parallélisme absolu avec notre musique nouvelle. Une telle conception, faite en grande partie de paresse et d'impuissance, et qui est basée sur l'imitation servile et inintelligente des exemples dits classiques, n'a plus de prise sur les cerveaux tourmentés par le besoin de créer ou de recréer toutes les formes de l'expression esthétique contemporaine. La prose se complique d'éléments profondément rythmiques et musicaux, auxquels il faut parfois sacrifier la pensée et le discours même, au profit d'une *évocation* très large de l'âme profonde, au delà de l'étroite précision de la parole qui *décrit.*

Gabriele d'Annunzio me semble tendre précisément à la représentation des êtres par des moyens tout intérieurs, en dénudant leurs âmes plus qu'il ne le fait de leurs corps, nous montrant ainsi par certains mouvements typiques toutes leurs possibilités, nous permettant de deviner les actes qu'ils peuvent accomplir, et qu'il ne décrit pas. Une autre catégorie d'écrivains, ceux qui font le roman dit psychologique, reste dans une zone intermédiaire, décrivant les actions des personnages choisis, en en donnant les *explications.* Une autre catégorie enfin, ceux qui écrivent les romans-feuilletons et la plupart des pièces du « boulevard », s'en tiennent simplement à la surface des êtres, aux enchevêtrements de leurs actions. Dans son dernier roman, d'Annunzio cherche moins que jamais à nous « représenter » un personnage ; il ne fait qu'évoquer des forces humaines en lutte, en triomphe, en détresse. Il ne décrit plus, il ne fait que suggérer. Si d'autres qualités et d'autres défauts ne le rattachaient pas à toute son œuvre, et

surtout au « pathos historique » persistant et affaiblissant de sa race qui se sauraient trop, la composition « musicale » de sa prose suffirait à mettre ce livre parmi les œuvres qui contiennent quelques bonnes promesses de renouveau. Mais soit dans la forme, soit dans la matière même de son livre, l'écrivain ne donne ici véritablement que des « promesses ». Il a voulu renouveler sans doute la *matière* de ses représentations de la vie contemporaine. Il revient au roman après une longue pause remplie des harmonies, parfois puissantes, de ses tragédies. Deux fois déjà il avait été frappé par l'héroïsme moderne, par l'aspect essentiellement nouveau de l'héroïsme. Notre héros n'est certes plus celui de cape et d'épée, fleuri au milieu des temps de mœurs militaires, comme la fleur du sang généreux de la race. Notre héros s'élève aussi sur la foule avec cette formidable volonté de domination commune à tous les tribuns, mais il s'élance surtout vers l'inconnu géographique et vers l'inconnu aérien, pour la conquête des espaces. D'Annunzio avait écrit l'exaltation du tribun (*la Gloire*) et celle de l'explorateur (*Plus que l'amour*). Il veut exalter maintenant le héros de la dernière heure, celui qui exaspère le désir et l'orgueil des peuples d'où il surgit, l'aviateur. Paolo Tarsis est le héros latin qui oppose à la sagesse et au courage des Barbares, Germains et Anglo-Saxons, l'ardente sagesse et le courage exalté de notre race. « Toutes les forces du rêve gonflaient le cœur des terrestres tournés vers l'Assomption de l'Homme. » Tandis « qu'une race entière fut nouvelle et joyeuse en lui ».

Malheureusement, d'Annunzio n'a pas renouvelé véritablement sa manière. Cette manière est trop constante, elle se répète. Elle consiste essentiellement en deux mouvements parallèles de la pensée et de l'expression ou, si l'on aime mieux, en la représentation littéraire de deux puissances pathétiques : celle du passé de la race et celle du raffinement tout cérébral et « esthétisant » de la sensualité. Le « pathos esthétique » de d'Annunzio est constant dans son œuvre et dans sa vie. Ici encore l'écrivain s'attarde trop dans la révélation très minutieuse de la féminité élégamment bestiale de l'héroïne, et des manifestations antiques de l'art et de l'histoire italiens. Partant, la matière héroïque moderne qu'il voulait exalter n'est, en réalité, qu'extérieure et décorative. Le héros, Paolo Tarsis, n'est qu'une réincarnation de Hermil ou de Aurispa ou de Claude Can-

telmo. D'Annunzio s'est plu encore une fois à enrouler autour de l'homme typique et beau l'innombrable filet de la féminité vorace et impitoyable, le filet qui serre et serre comme la chaîne aux anneaux mous et inflexibles d'un invisible serpent. Encore une fois la tiédeur d'une chair féminine, le mystère chaud du symbolique temple à deux colonnes, amollit le héros, tend, pour une éternelle vengeance à jamais inassouvie de la nature biforme, à annihiler l'homme fort, l'homme type, le « Vir » ; et encore une fois la femelle est domptée, l'ancien esclave la maîtrise et la dompte, dans la mort ou dans la folie. Encore une fois, à côté de la femelle, la féminité tendre et effacée lutte contre l'autre et est vaincue. L'exaltation de la grande spiritualité moderne, celle de la conquête des airs, courbe ses flammes sur deux corps enlacés, sur l'éternelle dispute de la chair avide et insatisfaite, à la fois proie et bourreau, et perd toute signification réelle.

§

Le poète met immédiatement ses créatures en présence, toutes, dans une atmosphère singulière et suggestive, qui doit nous révéler leur volonté profonde. C'est à Mantoue, dans le Palais Royal, la Reggia, où le mystère est intense et plein de volontés occultes et de rythmes pensifs, comme la Symphonie en ut mineur de Beethoven. Paolo Tarsis et Isabelle arrivent là, portés par cette fureur d'amour encore non éclos, car vraiment c'est l'explosion de cette fureur d'amour, plus que celle méthodique des cylindres, qui semble animer le char sans chevaux, l'automobile déchaînée à travers la campagne virgilienne, tel le monstre indomptable du Destin. Aldo et Vana viennent aussi, là, dans la maison solitaire, où l'horreur, l'amour, la terreur de la vie passée, est toute palpitante dans le silence, comme les Pauses qui charment et exaspèrent la curiosité musicale d'Aldo, et comme le secret infini de la devise du chevalier prisonnier des Levantins : Peut-être que oui, peut-être que non... Les quatre agonistes semblent s'envelopper dans la Reggia de toute leur fatalité, de la fatalité qui les poussera désormais à vouloir, à agir, à mourir ; et le premier chapitre du roman donne assez l'impression du premier mouvement d'une symphonie, car tous ses motifs idéaux, sentimentaux et sensuels, sont ceux que l'écrivain déve-

loppera jusqu'à la catastrophe. Une autre figure s'élève ensuite, belle et forte : celle de Giulio Cambiaso, l'ami fraternel de Paolo Tarsis, le compagnon héros désigné par le même sort à la même conquête des espaces et des airs. Mais dans cet incomparable poème en prose de notre modernité, le premier « poème de l'aviation », que d'Annunzio consacre au triomphe de l'héroïsme latin, à la mort de Giulio Cambiaso, celui-ci disparaît pour ne laisser de lui qu'un autre motif sentimental aux développements harmoniques du poète. Vana avait donné une rose à l'aviateur qui allait mourir en triomphant. Un héros anglo-saxon aurait souri de dédain. Le héros latin avait accepté l'offrande de la jeune fille qu'il connaissait à peine, comme une offrande pour la destinée, comme une incitation à se surpasser. « C'est la première fois que je porte une fleur dans le ciel. Croyez-vous qu'elle soit légère ? Elle pèse peut-être comme un double destin. Je la porterai en haut, en haut. Je vous promets de la porter aujourd'hui à une hauteur jamais atteinte ni par moi ni par d'autres, sur les nuages. » Et il atteint la suprême hauteur d'où il se précipite dans la mort, précédé par les feuilles de la pauvre rose jaune morte dans le vent. Vana se souviendra du « double destin » dont lui avait parlé le héros, elle s'en souviendra, lorsque, étreinte par son double amour pour le mort et pour Paolo Tarsis, le survivant, et incapable de vivre devant l'amour triomphant de sa sœur Isabelle pour Paolo, elle se tue. Vana est une créature de rêve, qui rappelle celles de Maeterlinck. Elle a devant la vie la vague sagesse des pauses, des arrêts prolongés dans un chemin qui ne doit pas aboutir, d'une révolte devant l'inéluctable conçue comme une suprême résignation, la vague et tendre et mortelle sagesse des êtres frêles qui adorent la vie, toute, sans que leur adoration puisse se préciser sur un objet; et qui meurent sans désir, qui meurent d'avoir trop aimé sans rien étreindre. Ces créatures sublimes, ces lamentables et suaves princesses de la virginité, sont vraiment les plus grandes amoureuses de la vie. Leur amour est indéfini comme l'infini où elles s'absorbent, s'éteignant comme des flammes très douces qui furent incomparablement vives.

Préciser, c'est diminuer, et définir c'est isoler. C'est ainsi qu'Isabelle aime terriblement Paolo, et elle l'aime si terriblement, elle concentre tout son être tellement en lui, qu'après

l'aventure funèbre de sa sœur elle s'égare, elle ne retrouve plus sa raison d'être. Elle a trop étreint, elle a trop délimité les frontières de son désir, elle a trop regardé sa face dans le puits de sa vérité, à travers l'eau trouble de son double amour pour Paolo et pour son frère Aldo, pour qu'elle puisse s'en détacher doucement, comme Vana. Elle ne peut pas mourir, mais la folie la serre et ne la lâchera plus. L'écrivain, qui l'avait créée très forte dans sa domination féminine, a la joie de la briser après l'avoir insultée et affaissée sous l'ignominie.

Isabelle résume toute l'étrange puissance de la devise : peut-être que oui, peut-être que non. Elle donne à tout le roman la couleur étrange et invraisemblable de son âme, ondoyant comme la mer par la double poussée des vents extérieurs et des courants occultes intérieurs. Elle monte jusqu'au sommet le calvaire de sa conscience douloureuse d' « amante de l'amour » ; de là elle descendra, un peu souriante et hautaine, dans le marais de son inconscience pathétique, après avoir éloquemment défendu la « science sévère » de l'amour sans limites qu'elle devait répandre. Son amant la suivra, jour par jour, pendant la première semaine, « la semaine de passion ». Mais il s'éloignera. Car c'est elle la véritable protagoniste du roman. Paolo n'est qu'un prétexte, et son rôle d'aviateur n'est qu'une décoration, parfois éblouissante, à l'action d'amour. Isabelle s'anéantit dans la folie, c'est-à-dire dans une de ces visions de la mort dans la vie, qui renouvellent sans cesse dans le cœur des hommes l'image et l'angoisse de l'éternelle stérilité. Une loi de Manou nous semble pleine de significations, après avoir suivi ce récit. « Ceux qui ne possèdent point de champs, mais qui ont des semences et vont les répandre dans la terre d'autrui, ne retirent aucun profit du grain qui vient à pousser... » Et la « science sévère » d'Isabelle apparaît bien être parfois celle du champ vainement ensemencé, car il n'en reste rien, ni pour elle ni pour l'amant.

L'aventure de l'aviateur n'est que celle d'une heure de sa vie. Pendant cette heure, elle met contre les images de la force volontaire et ailée l'atrocité du destin toujours obscur enraciné dans la chair. « Le roman traite de la vie, représente la vie — a dit Novalis. Le romancier ne serait qu'un mime par rapport au poète. » Ici, sans doute, c'est un poète qui a composé le

roman, se souvenant de préceptes musicaux ou prosodiques. Novalis a dit aussi : « La nature a des images allégoriques. Les nuages qui montent autour des fontaines sont les prières des fontaines. » Ici, toutes les descriptions sont à la fois allégoriques et symboliques, en même temps que très réelles.

Qu'importent les nombreuses faiblesses de l'œuvre ? Qu'importe la faiblesse littéraire de la scène où Isabelle danse, car l'évocation de l'écrivain n'arrive pas à nous la faire *voir* danser, et au surplus sa danse semble être celle d'une sensualité grossière et insignifiante qui est la danse du ventre. Qu'importe le détail assez pauvre qui nous révèle une clause dans le testament de son mari, par laquelle Isabelle perdait en se remariant la fortune que le défunt lui a léguée, tout comme dans *la Veuve joyeuse ?* L'écrivain a eu un instant de défaillance. Sa créature principale, sœur de *toutes* les autres protagonistes de l'œuvre d'Annunzio, littérairement plus nordiques ou slaves que latines, est cependant bestialement sublime.

Aldo disparaît aussi, entraîné peut-être dans l'horreur du sort de ses deux sœurs. Les trois esprits ambigus s'étaient trop plu à s'abreuver des mille significations énigmatiques de la Reggia résumées dans cette étonnante affirmation de l'ambiguité qui devient le leitmotif et la signification du roman de leur aventure : Peut-être que oui, peut-être que non. La catastrophe se produit vraiment *selon la strophe*, selon cette strophe de la plus exaspérante ambiguïté. Paolo Tarsis reprend son chemin dans les cieux et sur les plus vastes étendues des terres et des eaux, avec une plus farouche volonté de conquérir et de mourir. Le héros reprend son chemin, et il emporte avec lui désormais, ondoyant dans les ailes, faites de bruits et d'air, de son appareil, les fantômes de son ami mort, de Vana morte, et de celle qu'il aime et qui est folle.

§

Le défaut de ce roman est dans le fait que l'exubérance héroïque de la vie moderne n'est pas *essentielle*. Ce n'est point elle qui compose la fatalité mortelle des agonistes. Elle leur est en quelque sorte extérieure. Car, en vérité, leur fatalité est nouée autour de leurs vies ultra-sensibles par le passé atavique, par le mystère de la vie qui survit à la Reggia avec toutes les énigmes de ses inscriptions et de ses signes. Ces

êtres vivent continuellement dans le passé, à tel point que par fiction toute littéraire ils se transportent dans les âges morts, ils se font une âme diverse, cherchée et découverte dans un autre temps. « Je reconnais. Je reconnais. N'avais-je pas dans ces armoires mes robes les plus belles? » demande Isabelle, en souvenir de l'homonyme, l'Isabelle d'Este, qui avait vécu là. Et son frère l'aide dans la fiction. « Tu étais alors aussi la plus élégante dame d'Italie... » Giulio Cambiaso crée un autre être de la petite Vana, en souvenir d'une Indienne qui avait laissé tomber une rose jaune. Ils vivent tous, intensivement, hors du temps. Et tous, et l'écrivain même, sont pris dans la souvenance de la race, sans cesse. Dante et Michel-Ange reviennent sous la plume de l'évocateur, et Dante lui prête des images et des expressions cadencées. Tous vraiment, comme Aldo, paraissent « avoir bu le vin de quatre cents ans dans un de ces vases de Calcédoine et de jaspe ornés d'or que l'Esten avait recueillis innombrables dans les armoires de la Grotte à Corte Vecchia ». Il semble que l'écrivain même, « ivre du passé, éprouvait cependant un plaisir presque malsain à mélanger les choses vivantes aux choses mortes, à confondre les deux élégances, à fouiller les deux intimités ».

Les qualités réelles du livre sont surtout dans la suggestion singulière qui se dégage de ces êtres dont l'exubérance vitale est submergée dans le flot mystérieux des choses qui ne doivent pas vivre, des chansons que Vana ne chantera pas, des paroles qu'Isabelle « n'a pas dites, ne dit pas, ne dira jamais ». Il ne faut pas chercher une signification d'ensemble dans ce livre précieux. Deux masses humaines sont en présence : les deux sœurs et le frère, chargés d'atavismes, d'élégances perfides, de beautés surhumaines; de l'autre côté, il y a les deux amis héroïques, vainqueurs jusqu'à la mort. La petite Lunella, la tendre et déjà douloureuse cadette d'Isabelle et de Vana, semble avoir été chérie par le poète comme un élément insouciant de sincérité par lequel les deux sœurs retrouvent leur vérité commune, et qui est comme une révélation immuable, mais non insensible, de la fatalité des passions qui s'entassent et s'écrasent autour d'elle.

Un des héros reste non vaincu. Mais peut-on voir là une intention du poète, qui aurait mis en lutte le passé et le pré-

sent, pour faire triompher ce dernier ? Non. Avec les moyens littéraires dont il a toujours disposé, et l'élément nouveau de son enthousiasme pour l'énergie humaine moderne, Gabriele d'Annunzio a composé une vision de vie et de mort. Il n'a pas pu fondre les éléments disparates de la vie avec ceux qui devaient à la fois en briser quelques-uns dans la mort et en exalter d'autres dans une sorte d'hymne triomphal de l'aviateur-héros. Il est à la recherche de ces éléments de l'épopée moderne. Il en trouvera quelques-uns peut-être, il ébauchera cette épopée peut-être ; mais tous ses chants ne peuvent être que des chants d'une Aube, car le recul du temps et une éclosion plus récente dans les domaines nouveaux de la littérature sont nécessaires aux Chants « du grand Midi » nietzschéen.

D'autres écrivains auraient pu créer une sorte de fatum moderne, laissant s'acharner contre l'aviateur les cabales de l'or, des affaires, des politiciens et des banquiers. D'autres auraient pu ne pas s'arrêter, et demeurer uniquement, en une vision toute romantique, qui date, où l'on peut remarquer les hypertrophies du sentiment et de la sensualité, qui sont les caractéristiques du romantisme et de l'œuvre d'annunzienne. D'Annunzio même l'a fait, pour un autre « type héroïque », dans *Plus que l'Amour*. Mais notre lyrisme impose d'autres lois émotives, d'autres normes pathétiques encore à trouver, encore à chercher, et, dans son dernier roman, d'Annunzio s'en rapproche davantage; s'il est revenu à sa manière romantique, il y est revenu avec une volonté nouvelle, celle enthousiaste d'une glorification de la vie moderne.

Son instinct esthétique très sûr nous fait espérer. Cet instinct lui a servi à exprimer quelque formule d'art, qui apparaît comme un motif du lyrisme moderne. Il a affirmé la sainteté de certains gestes qui semblent sans nulle poésie, et il en a fixé la beauté profonde. Il a pu ainsi révéler la perfection musicale de la mécanique, âme du monde moderne, évoquant la vie des cylindres qui doivent être harmonisés, et montrant Paolo Tarsis « courbé vers sa machine pour examiner la tension des fils d'acier, tandis que le chef de ses mécaniciens achevait de donner le ton au moteur, et qu'il prêtait l'oreille très aiguë à la septuple consonnance ».

Si l'excès de projets de l'écrivain dont les gazettes nous ont entretenus n'est pas vrai, il faut souhaiter que dans quelque

période de concentration et de silence Gabriele d'Annunzio découvre une parole esthétique moderne qui dévoile profondément au moins un aspect du lyrisme latent et angoissé de notre temps. Comme dans toutes les époques de renaissance, nous souffrons de notre plénitude même, du surplus de notre force désordonnée, et nous sommes dans l'attente de celui qui lui donnera un nom, une définition, et par cela même une précision satisfaisante et joyeuse. Et le rôle de l'homme de génie, s'il est vraiment tel, consiste dans l'apport contemporain d'une orientation totale de l'esprit que l'élite puisse résumer dans le mot : Ordre, et exprimer par le mot : Style.

RICCIOTTO CANUDO.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS AU SÉNÉGAL

LETTRES ET DOCUMENTS INÉDITS

Lorsqu'on apprit brusquement, en octobre 1785, que le galant chevalier de Boufflers allait partir bientôt pour gouverner le Sénégal, on fut surpris, mais non étonné. C'était le temps où la noblesse française, fatiguée d'une inaction que la placidité de Louis XVI semblait devoir prolonger, cherchait volontiers au dehors des aventures et des moyens de se distinguer. Je ne sais pour quelle cause Boufflers n'avait pas apporté en Amérique, en compagnie de tant d'autres de ses amis, le secours de son épée aux « insurgents » qui secouaient le joug de l'Angleterre. Il n'était que plus naturel, après cela, qu'il acceptât de gouverner le Sénégal, puisqu'on le désignait pour cette colonie que l'esprit d'initiative de son cousin, le duc de Lauzun, avait si heureusement reprise aux Anglais. L'occasion favorable, trop longtemps attendue en France, pouvait se produire dans ces parages exotiques et la gloire s'épanouir aux rayons du soleil des Tropiques. C'est évidemment cette considération qui poussa Boufflers à s'exiler ainsi, pour commander à une colonie pauvre et fort négligée, mais qui pouvait devenir le siège, si la guerre avec l'Angleterre survenait, d'une résistance à l'ennemi.

Il fallait que Boufflers tînt beaucoup à la Renommée, pour aller la chercher si loin, sur un théâtre aussi mesquin. L'illusion aidant, il accepta avec enthousiasme, bien qu'il laissât en France une passion fort vive et fort sincère, l'amour qu'il portait à Mme de Sabran. Cette liaison durait depuis quelques années, discrète et exclusive, cachée même aux amis qui ne semblent pas — sauf de très rares intimes — en avoir pénétré le secret. Mme de Sabran était veuve, mère de deux jeunes enfants, et, tenant à la réputation, elle n'affichait pas une situation que d'autres femmes eussent dissimulée moins soigneusement. Boufflers, lui, était célibataire ; mais, attaché à

l'ordre de Malte par des nœuds assez lâches, s'il pouvait aisément les rompre au point de vue ecclésiastique, il eût perdu, en le faisant, le revenu de plusieurs excellentes abbayes lorraines. Pour concilier ces empêchements, tout fait croire que Boufflers et Mme de Sabran étaient unis entre eux par un mariage secret. Mais quelle que fût leur passion, légitime ou non, elle n'en était pas moins vive et franche. Aussi le départ de Boufflers fut un déchirement pour la pauvre femme. Tous deux jurèrent de s'écrire chaque jour et ils se tinrent mutuellement parole, car le journal qu'ils s'adressèrent l'un à l'autre est maintenant connu et publié. Nous n'y revenons ici que pour mettre au jour quelques fragments encore inédits, qui complètent assez heureusement ce document, et l'augmenter de pièces un peu moins frivoles — lettres de ou à Boufflers.

La première en date de ces pièces est une lettre de Philippe de Ségur, alors ambassadeur auprès de Catherine II de Russie, après s'être distingué en Amérique sous les ordres de La Fayette. Grand ami de Boufflers, partageant ses idées et ses goûts, connaissant ses passions, Ségur parle au nouveau gouverneur un langage aussi sensé que spirituel, qui semble un écho fidèle de ce qu'on pense d'une pareille résolution.

A Pétersbourg, ce 12 novembre 1785.

J'étais seul dans la confidence depuis longtemps, mon cher chevalier, et quoique nous fussions tous deux sur ce point d'avis diamétralement opposé, je te félicite de tout mon cœur d'avoir obtenu ce que je voulais t'empêcher de demander. Actuellement que la chose est décidée, il ne faut plus en voir que les avantages et nous ne devons penser qu'aux meilleurs moyens d'en tirer parti. Ton cœur va saigner de l'état où tu trouveras la colonie qui t'est confiée ; tu auras beaucoup d'opprimés à défendre et des friponneries à empêcher ; tu seras médiateur entre l'avide cruauté des blancs et la déplorable absurdité des noirs; en ne pouvant empêcher ni les uns de se vendre ni les autres de les acheter, tu les empêcheras au moins de se tromper réciproquement. Ton âme souffrira de cette utile et pénible occupation, mais les précautions à prendre pour la sûreté intérieure du pays et pour sa défense dans le cas d'une guerre avec les Anglais offriront à ton esprit un champ plus vaste et moins aride. Tu trouveras tout négligé, tout à créer dans cette partie : les batteries de la côte mal placées, les forts mal construits, nulle prévoyance pour la communication des avis et des secours d'un poste à l'autre, nulle attention pour le logement des troupes ni pour les préserver de l'in-

salubrité du climat. Ainsi, je prévois que tu y feras beaucoup de bien, que tu y conserveras beaucoup d'hommes, que tu nous enverras de beaux mémoires, de bons projets, d'excellentes cartes. L'histoire naturelle et la physique te devront aussi d'utiles observations ; mais ce que je désire, c'est que tu fasses très promptement ce bien-là. Quoiqu'il n'y ait rien de trop chaud pour ton zèle, je voudrais pour ta santé un ciel plus tempéré, et quoique tu tiennes beaucoup de l'aigle, je frémis en te voyant fixer d'aussi près le soleil.

Tu veux, comme Scipion, mériter le nom d'Africain ; mais, de grâce, pour conserver tes jours, imite sa continence. Dans la zone torride le besoin de l'amour devient une fureur ; tu seras tout étonné, malgré la noirceur et la laideur des Omphales, de te trouver un Hercule. Mais ne te laisse pas séduire par cette étrange métamorphose, songe à la robe et au bûcher. Si la crainte de la mort ne te retient pas, le souvenir de l'amour t'arrêtera : songe que tu dois à notre charmante amie un prompt retour, un bonheur assuré. Elle l'aura trop acheté par le mal que va lui faire dans ce moment-ci ton courage et le sien. Quand l'amour se sacrifie à la gloire, il souffre cruellement de cette générosité. Je trouve que tu as pris le moyen le plus délicat et le plus ingénieux pour consoler et fortifier son âme. Je te remercie de tout ce que ton amitié te porte à me dire d'obligeant sur des succès que je ne dois qu'au hasard et à la chaleur de mes amis. Peut-être parviendrons-nous, un jour, tous deux à prouver que ce n'est pas un crime si grand que de savoir écrire, mais ceux qui ne savent pas lire auront bien de la peine à nous pardonner ce péché-là. Toi, qui es dans ce genre un bien plus illustre pécheur que moi, tu sais combien pour se faire absoudre on vend les indulgences cher dans cette triste bonne compagnie ; l'amour de l'égalité fait qu'on n'y peut souffrir que la platitude et la médiocrité, et je l'ai vue un moment près d'ériger en axiome l'arrêt absurde qui condamnait la bonhomie à la bêtise et l'esprit à l'inutilité. Bien peu de membres de cet illustre corps étaient compromis par cette belle sentence ; il est bien heureux qu'elle n'ait pas été généralement adoptée, car nous n'en aurions pu appeler qu'à la postérité, ressource assez triste pour ceux qui aiment à jouir de leur vivant. Je suis ici près d'une souveraine qui est bien l'antipode de tous ces faux petits esprits. Son génie, qui échauffe ces contrées glacées, y fait éclore les arts, les sciences, les talents ; c'est près de ce soleil bienfaisant, et non près de celui du Sénégal, que la nature avait marqué ta place. Mais la nature propose et le hasard dispose.

Adieu, mon cher chevalier, j'écris à ma femme pour qu'elle te donne nos portraits ; envoie-moi le tien et tâchons de nous revoir bientôt pour être heureux autrement qu'en peinture. Adieu, monsieur l'abbé ; termine vite cette querelle de l'anneau et de la crosse qui a si

longtemps brouillé Rome et l'Empire : défaites-vous de la crosse et donnez l'anneau à notre amie.

En dépit des objurgations, Boufflers n'en partit pas moins et il allait se mettre en route lorsque cette lettre lui fut adressée. Il quitta Paris le 22 novembre 1785 et peu de temps après se trouvait à Rochefort. Ce que fut la séparation avec Mme de Sabran, et combien douloureuse, il faut, pour s'en faire une idée complète, recourir aux lettres déjà publiées; mais on en trouvera ici des preuves touchantes. Car les vents contraires et le souci de ses approvisionnements retinrent plusieurs jours le nouveau gouverneur à Rochefort et à la Rochelle. Il en profita pour écrire au ministre de la Marine, à son oncle le maréchal de Beauvau et surtout à Mme de Sabran, qu'il laissait tout endolorie de ce coup du sort et justement anxieuse de l'avenir. Ce sont ces lettres que nous publions ci-dessous et qui n'ont pas encore vu le jour.

Ce 1er décembre (1785).

Je suis dans une inquiétude mortelle; la diligence ne m'a rien apporté; les vents remontent au nord et je tremble de partir sans ton portrait. Je meurs de peur qu'entre ton peintre et M. Doazant il n'y ait eu de grandes bêtises de faites, d'autant plus que ce ne serait pas la première. Je ne veux pas encore désespérer, mais si mon malheur me faisait partir sans toi, fais toujours adresser le paquet à Rochefort, à Monsieur de La Grandville, intendant de la marine ; il en chargerait M. Blanchot, qui ne partira peut-être pas de quinze jours, et enfin, s'il était parti, on en chargerait un bâtiment nommé *la Reine de Golconde*, que le commerce de la Rochelle doit m'expédier. Mais je ne veux point encore renoncer à ma douce espérance : j'attends en même temps les portraits de Mme de Lauzun, de Mme d'Andlau et surtout de Mme Buller, et l'on parle d'une diligence pour demain qui me trouvera encore ici. Puisse-t-elle apporter cette chère image qui m'est présente jour et nuit, et sans laquelle je me croirais en proie à tous les dangers et à tous les malheurs. Adieu; je me sens d'une tristesse mortelle.

La Rochelle, ce 3 décembre 1785.

Quoique ce papier-ci ne soit destiné à servir que du moment de mon embarquement, je ne résiste pas au plaisir de t'écrire un mot et de me servir de ton écritoire pour te remercier du soin conjugal que tu as porté jusque dans les moindres détails de ton envoi. Je te baise mille et mille fois, chère épouse, et je te jure bien que ton pigeon en arrivant déposera ses ailes à tes pieds.

Je l'ai vu enfin ce cher et charmant portrait, mais je ne l'ai vu qu'un instant. Comme j'étais entouré de monde qui m'aidait à le déclouer, dès que j'ai eu jeté les yeux sur ta figure, ils se sont remplis de larmes et j'ai été obligé de me retourner brusquement, sans pouvoir revenir de plus d'un quart d'heure. Pendant ce temps-là, il a fallu rencaisser le tableau et j'en suis privé jusqu'en Afrique. Tu n'avais que faire de me presser de le faire voyager avec moi ; il ne me quittera plus, et même après mon retour de l'église, il sera toujours sous mes yeux, comme un monument triste et cher de tout ce qu'une longue absence aura coûté aux deux amants les plus faits pour être toujours unis. Non, mon enfant, après ceci nous ne nous quitterons plus, et si ton mari voyage encore, au lieu de ton portrait, c'est toi qu'il emportera. Mais revenons à l'écritoire et aux cheveux. Comment une jolie petite latiniste comme toi peut-elle m'engager à placer ce que j'ai recueilli, non de la main d'un coiffeur, mais de ma main maritale, à le placer sous l'inscription *tam cari capitis?* Pensez-y bien.

Je te remercie de ton rêve ; il me portera bonheur. Je suis à présent aussi superstitieux que toi ; j'aime à croire qu'il y a autre chose que ce que nos sens nous disent et je ne me contente pas de ce que je vois, de ce que j'entends, de ce que je touche, quand ce n'est point toi. J'aime bien mieux croire à une chaîne cachée qui nous lie, quoique séparés, et à des influences secrètes qui nous rendent présents l'un à l'autre malgré le plus grand éloignement.

Adieu, ma femme, je suis forcé par la poste, par le souper, par la compagnie de te quitter, mais je veux te baiser auparavant comme jamais mari n'a baisé sa femme.

La Rochelle, ce 14 décembre 1785.

J'étais revenu en grande hâte rejoindre mes compagnons de voyage espérant enfin mettre à la voile pour le lieu par où je dois nécessairement passer pour te revenir, ma chère femme ; mais, soit les vents, soit les intérêts qui me sont contraires, il faut encore attendre et je veux mourir si je puis prévoir quand cela finira, parce que les vents ont beau se montrer du bon côté, les marins sont accoutumés à dire qu'il faut attendre des vents faits (ce qu'ils appellent faits, c'est constants) et, pendant qu'ils attendent cette prétendue constance, ils perdent le moment ; en sorte qu'il est possible de rester ici jusqu'à Pâques à m'ennuyer et à me ruiner. Il est vrai que pendant ce temps-là ma nourriture et celle de mon monde est payée sur le vaisseau en sorte qu'on m'aime mieux dehors que dedans. Si le baromètre baisse, on dit qu'on va avoir des orages affreux ; s'il remonte, on dit qu'il remonte trop vite et que c'est mauvais signe ; enfin, il paraît que ces messieurs-là ont surtout étudié l'art de ne point partir, comme la

partie de leur métier la plus sincère et la mieux payée. Mais je sens que l'indignation me gagne : il faut la réprimer et penser à tout ce que tu me dirais si tu m'apparaissais dans ce moment-ci ; nos esprits sont si accoutumés à lire l'un dans l'autre qu'ils peuvent mutuellement se deviner et se suppléer. C'est donc pour céder aux raisons que tu me donnerais que je vais encore tâcher de me calmer et de me contenir.

Hélas ! je viens déjà de manquer à ma belle résolution, car le pilote du *Rossignol* sort de chez moi et je n'ai pu m'empêcher de le traiter comme un gueux, en lui faisant entendre qu'il n'y avait que l'ignorance ou la peur qui pût le retenir. Je m'en repens à cette heure et je me promets, d'après les leçons que tu me donnes au fond de ma pensée, d'être plus prudent et plus politique avec le capitaine. Mais c'est peu de chercher dans ma pensée ce que tu me dirais, il faudrait encore y joindre l'accent de ta voix et surtout tes jolis petits gestes qui me feraient tant de plaisir que j'oublierais jusqu'au sujet de mon humeur. Entre tous ces gestes-là, il y en a un dont les orateurs se servent rarement et qui est un de tes grands moyens de persuasion : c'est d'embrasser ton pauvre mari et de lui souffler, pour ainsi dire toute la raison et toute la sagesse dont il a besoin. Mais, hélas ! cela ne sera pas de longtemps

Ce 15.

Toujours bon vent et toujours mauvaises difficultés ; il faudrait être un ange pour supporter tout cela de sang-froid. Il semble que ces gens-là jouissent doublement du plaisir de ne pas faire leur métier et du mauvais sang qu'ils nous font faire. Je suis si hors de moi que je puis à peine t'écrire. Je t'embrasse cependant, mais je sens qu'il faudrait que tu fusses là pour que ce baiser portât au dedans de moi quelque consolation. Adieu, ma femme ; je suis au désespoir.

Ce 17, à 3 heures du matin, sous voile.

Je n'ai que le moment de te mander que nous partons sous les meilleurs auspices. Le vent est très bon, le temps paraît devoir se soutenir. Je ne puis que t'embrasser ; encore ne sais-je point si tu pourrais tenir dans ma pauvre petite chambre et dans le petit lit d'enfant où je viens de dormir. Mais comme il ne faut pas beaucoup plus de place pour ton petit corps que pour ton idée, il me semble que nous finirions par nous arranger et que la traversée me paraîtrait courte. Adieu.

Boufflers était en mer. Il a dit minutieusement, dans son journal, ce que fut la traversée et nous n'avons pas à y revenir ici. Nous le retrouvons seulement à son escale de Ténériffe

confiant à la poste quelques lettres encore inédites, dont une à Mme de Sabran. La voici :

Ténériffe, ce 3 janvier 1786.

Je ne t'écris qu'un mot pour te dire que je me porte comme un Turc et que je t'aime comme un fou. J'ai ici une suite de lettres que je t'ai écrites jour par jour, mais le paquet, pour plus grande sûreté et peut-être pour plus grande expédition, ne partira qu'avec le bâtiment qui ramènera mon prédécesseur. Qu'il te suffise donc de savoir que ton mari a été reçu avec une grâce qui t'aurait charmée si tu en avais été témoin. M. de Branciforte, chez qui je loge et qui fera passer la lettre par l'Espagne, ira dans quelque temps à Paris. Je lui donne ton adresse ; reçois-le comme un frère que le ciel m'aurait fait rencontrer en Afrique. Son grand nom, sa belle figure, son esprit supérieur sont les moindres de ses mérites ; son intérieur vaut encore mieux que le reste. Si tu le vois, marque-lui que tu m'aimes, en l'aimant d'abord et je ne suis pas inquiet que tu ne continues.

La frégate va partir. Adieu.

Ténériffe, ce 4 janvier 1786.

Comme l'incertitude des vents et le goût des marins pour les relâches me retiendront peut-être encore à Ténériffe deux ou trois jours, je veux laisser une lettre à mon cher confrère dans l'espoir vague qu'elle pourra te parvenir par quelque occasion que je ne puis prévoir. Autant je suis sensible aux politesses charmantes que je reçois ici, autant je suis contrarié par la lenteur et le peu de zèle des gens qui m'entourent ; l'objet de la mission ne leur est de rien et le moindre prétexte leur paraît bon pour s'arrêter. Moi qui suis tout feu pour commencer la carrière qu'il me faut parcourir avant de revenir à toi, je m'afflige et je m'indigne des moindres retards, et, si cela dure, je sens que le chagrin et l'impatience prendront sur ma santé plus que la fatigue et le changement de climat. Mon plus grand malheur est que d'ici à ce que je sois reconnu au Sénégal, je n'ai point la moindre autorité dans le vaisseau, et que, malgré toute la déférence qu'on m'y témoigne, je risquerais de me compromettre en faisant une demande positive à laquelle on pourrait répondre par un refus positif. Le trouble et la peine que j'éprouve me rendent presque insensible à tous les charmes de ce pays-ci ; cependant, comme je veux tout partager avec toi, excepté mes chagrins, je te parlerai de ce que j'ai vu et j'essaierai de me distraire de ma peine en pensant que je te fais quelque plaisir.

Je me suis promené hier 4 janvier sans avoir de but, suivant ma manière accoutumée. Après quelques pas dans une petite plaine qui entoure la ville du côté opposé à la mer, j'ai gravi des rochers arides,

affreux, pointus comme des aiguilles, m'amusant à regarder — mais avec des yeux trop ignorants — toutes les plantes inconnues qui germaient et qui fleurissaient sous mes pas. A chaque instant je me disais : Si elle était ici ! Tantôt c'étaient des myrthes, tantôt des plantes odorantes comme la lavande et le serpolet, tantôt de gros arbustes si laiteux qu'en en cassant une branche il en est sorti plus d'une chopine d'une liqueur aussi blanche, aussi onctueuse que de la crème. Mais ces belles apparences sont bien démenties par le caractère, car cette belle crème, au lieu d'être de l'Enfant Jésus, est plutôt la crème du Diable. C'est un poison corrosif dont quelques gouttes ont donné des ampoules à mon aide de camp ; pour moi, par bonheur que je n'y ai pas touché, car, à juger de ma délicatesse par l'effet des morsures des cousins, j'aurais été écorché vif. J'ai continué à monter toujours sans objet et j'ai vu les plantes se varier et s'embellir ; mais par malheur pour toi, mon ignorance et mon indifférence en botanique sont telles que je ne pourrais te dire le nom de rien. Mon seul projet était de faire un exercice violent, qui me débarrassât de toutes les humeurs que j'avais amassées en route sans pouvoir faire assez d'exercice pour transpirer. Mon intention a été si bien remplie que je suis persuadé que je suis revenu de quatre livres plus léger que je n'étais parti ; aussi après un exercice pénible de quatre heures, avais-je une force et une légèreté que je n'avais point senties depuis plusieurs années. Avant de revenir dans la ville j'ai passé par différents jardins, où les maîtres m'invitaient tous à entrer et même à rester ; ils m'offrirent différentes fleurs, différents fruits. Je répondais à tout par des pantomimes et j'essayais de balbutier quelques mots espagnols, et quand, par hasard, je rencontrais des moines qui sont fort connus dans ce pays-ci, je me servais du latin avec assez de succès. Tu vois, ma chère femme, que ce n'est pas avec le projet de t'amuser que je t'écris ; mon état intérieur ne me le permet pas. Mon projet était de me distraire en causant avec toi ; tu me connais, tu sais combien l'inquiétude et l'impatience ont de pouvoir momentané sur moi ; j'espère bien et même je sens que je rentrerai bientôt dans mon assiette, mais ma lettre sera finie avant mon humeur, et toi, pauvre chère femme que tu es, tu en supporteras le poids et l'ennui comme si nous étions dans la même chambre et que ta charmante petite éloquence, tes douces caresses et surtout ta présence, qui est à la fois éloquente et caressante, que tout cela, dis-je, n'eût point encore conjuré l'orage et dissipé les nuages sombres qui offusquent de temps en temps l'esprit de ton bon mari.

Adieu, adieu.

Neuf jours après, Boufflers arrivait en vue de son gouvernement. Le navire mouillait, le 13 janvier, à la barre du

Sénégal et, deux jours après, Boufflers franchissait ce passage dangereux, pour prendre, le lendemain, possession de ses fonctions coloniales. Le souci des devoirs nouveaux le saisit aussitôt et tout entier, et trois mois plus tard, il est assez au fait des besoinsde sa colonie pour envoyer à son oncle le maréchal de Beauvau un long mémoire explicatif de ce qui convient à ce pays si négligé. Mais c'est là un document quasi-officiel, dont le ton affectueux ne parvient pas à couvrir la sécheresse. Les sentiments intimes de Boufflers, on les trouve dans le journal scrupuleusement adressé par lui à Mme de Sabran. Pour n'y pas revenir, nous reproduirons seulement ici une lettre de Boufflers à sa cousine, Mme de Caraman, comme une manifestation sincère des vrais sentiments du gouverneur.

Au Sénégal, ce 27 mars 1786.

Vous habitez un lieu de délices, entourée d'amis, d'amies, d'enfants, de petits-enfants, on pourrait dire d'anges, vous êtes toute vive en paradis, ma cousine, et vous le méritez bien. Mais moi, qu'ai-je fait pour être vif en enfer, car j'appelle enfer un lieu brûlant où l'on est privé de tout ce qui plaît et où l'on passe sa vie avec des diables ? J'espère au moins qu'au milieu de votre félicité vous pensez quelquefois à un malheureux qui vous aime du fond de son cœur et qui s'approche de vous par la pensée lorsqu'il en est éloigné par son destin.

Je suis venu chercher ces monstres pour les combattre, mais j'ai bien peur d'être mal armé et d'avoir affaire à trop forte partie. Quoi qu'il en soit, je ne me repens point de ma résolution ; je m'indigne, je m'afflige, mais je ne me décourage pas. Je suis comme un médecin au milieu d'un hôpital rempli de toute espèce de malades : les uns sont paralytiques, les autres sont furieux, d'autres ont une faim canine, d'autres une soif brûlante. Il ne voit que des souffrants ; il n'entend que des cris, souvent même la contagion est prête à le gagner. Mais l'espoir de guérir les maux dont il est témoin, au moins de les soulager, ne fût-ce que faiblement, le soutient contre toutes les horreurs, tous les dégoûts et tous les dangers qui l'environnent. Je viens d'éprouver en deux mois et demi tout ce que les éléments ont de plus terrible. La mer était impraticable à l'entrée du fleuve et nous avons manqué de mille choses nécessaires faute de communication avec les vaisseaux. Pendant ce temps-là, il y a eu dans l'île sept ou huit incendies qui m'ont donné les plus cruelles alarmes. Depuis quelques jours, nous sommes plus tranquilles, mais d'autres peines succèdent aux premières ; nos vivres se gâtent et se consomment et il n'en arrive point. Je lutte contre le malheur qui nous

menace par tous les moyens que mon intelligence peut me fournir. Mais l'intelligence ne fait point de la farine, ni des vaisseaux pour en aller chercher. Enfin, après avoir encore attendu quelque temps, après avoir pourvu à tout autant que les circonstances pourront le permettre, je pourrai bien dans six semaines aller moi-même plaider notre cause et chercher les secours dont nous avons besoin.

Ma consolation est de penser que jusqu'ici j'ai toujours fait de mon mieux et que si je n'ai point rempli ma tâche comme je le désirais, au moins je n'ai pas à me reprocher un instant de repos.

Ma santé se défend mieux contre le climat que contre l'inquiétude et je n'éprouve d'autre mal que l'agitation. La mer ne m'a fait presque aucun effet ; le soleil ne n'incommode point ; la chaleur me plaît, et, ce qui vous étonnera, c'est que j'en ai beaucoup moins pâti que du froid. Enfin, tout calculé, tout rabattu, je ne souffre ici que du mal des autres.

Adieu, ma très chère cousine. Vous voyez un très grand désordre dans ma lettre. Cela vient de ce que j'ai beaucoup d'affaires dans ma tête et beaucoup de monde dans ma chambre. Si j'ai par la suite quelques instants plus tranquilles, je vous les consacrerai avec autant de plaisir que jamais. En attendant je vous embrasse du fond de mon cœur, qui a toujours été et qui sera toujours tout à vous.

Mille et mille choses de ma part à tous les seigneurs et à toutes les dames de votre cour.

Boufflers put exécuter, comme il l'avait prévu, le programme tracé par lui au maréchal de Beauvau. Il remonta le Sénégal jusqu'à Podor, puis il visita Gorée et, le 14 juin suivant, il s'embarquait sans congé pour la France, convaincu qu'il fallait aller plaider de vive voix à Versailles la cause du Sénégal pour la gagner. Deux mois plus tard seulement, après une traversée énervante de calme et de lenteur, il était en face des côtes de l'Aunis, et c'est alors qu'il écrivait le billet suivant à Mme de Sabran :

La Rochelle, le 12 août 1786.

Je suis en France, ma chère, ma très chère femme, et je respire déjà le même air que toi. Je vais attendre mes gens et mes paquets, qui n'ont point pu débarquer avec moi et qui me viendront de Rochefort demain ou après. Je vais rétablir mon estomac délabré, mon sang appauvri, mes forces abattues, pour arriver à bon port aux genoux, dans les bras, dans le sein de la plus charmante et de la plus aimée des femmes nées et à naître.

Boufflers ne demeura guère que trois mois et demi à Paris,

qu'il employa à exposer la situation véritable du Sénégal et à convaincre de quelques réformes en question les bureaux de la Marine. Il avait pu constater que l'antagonisme permanent entre la compagnie pour la traite de la gomme et le gouvernement du Sénégal était, pour la colonie, la véritable cause de sa mauvaise situation économique. Il espérait venir aisément à bout des résistances de la compagnie, en les attaquant en face; mais celle-ci jouissait d'un grand crédit auprès des pouvoirs publics et Boufflers n'obtint guère sur ce point que des assurances et des réformes qui eurent un résultat fort différent de celui qu'il attendait. Son séjour en France fut, à cet égard, à peu près inutile et il l'eût regretté sans doute s'il n'avait été rapproché ainsi pendant quelques mois de Mme de Sabran. L'éloignement n'avait pas diminué leur amour mutuel et, si nous ne citons pas ici les lettres qu'ils échangèrent désormais, c'est que toutes sont connues. Au contraire, la correspondance avec le maréchal de Beauvau contient nombre de pages encore inconnues. C'est elles que nous donnerons de préférence et qui nous montreront l'état d'esprit de Boufflers, dans cette seconde période de son gouvernement. La première en date est écrite au moment où Boufflers va s'embarquer et tandis que les déboires l'empêchent encore de partir.

Nantes, le 2 décembre 1786.

Je suis enfin arrivé à Nantes, mon très cher oncle, un peu plus lentement que je n'aurais fait à pied et avec plus de peine que je ne compte en avoir dans tout le reste de ma traversée. La pluie ne m'a point quitté; la Loire est débordée; la levée est en bouillie; les chevaux manquent partout et le peu qu'on en trouve est détestable, mais ce qui les montrait encore plus à leur désavantage, c'est une voiture si outrageusement chargée que j'en suis à la troisième paire de petites roues.

Comme les vents sont diamétralement opposés à mes projets, je compte passer ici deux ou trois jours avant de me rendre à Lorient; il faut que les maisons de cette ville qui ont des établissements au Sénégal soient instruites par moi des nouveaux arrangements de la colonie, et je compte proposer aux négociants des opérations plus importantes, plus faciles et plus sûres que celles dont ils ne peuvent plus s'occuper; je m'attends qu'ils applaudiront à tout ce qu'on fera pour eux et qu'ils blâmeront tout ce qu'on a fait pour d'autres, car tous les hommes sont personnels et les plus personnels de tous ce

sont les commerçants, mais il faut bien s'en accommoder, sans quoi il n'y aurait point de commerce.

Je ne vous remercierai plus de rien, mon très cher oncle, mais je vous rapporterai tout comme à la cause première de tout le bien qui pourra m'arriver et tout celui que je pourrai faire. Je suis en droit de vous dire comme Horace disait à sa muse : *Quod.... placeo, si placeo, tuum est.*

Je me ressouviendrai surtout de ces excellentes leçons que vous m'adressiez en Afrique et qui me sont revenues en Europe; je les suivrai par conviction et par reconnaissance, et si je reste encore en arrière, comme je le crains, je penserai avec humilité que je suis le médiocre disciple d'un excellent maître.

Chargez-vous, mon cher oncle, de tous mes hommages pour Madame la Maréchale; elle a été, pour ainsi dire, votre émule dans ses bontés pour moi; je sais tout ce que je lui dois, mais je le sens encore mieux.

Après une traversée de trente jours, Boufflers aborda, le 15 janvier 1787, à Gorée et non au Sénégal, car il avait été autorisé à transporter dans cette île le siège de son gouvernement, sous prétexte qu'il se trouverait ainsi au centre des possessions confiées à sa vigilance et plus à portée de les secourir en cas de besoin. Fort peu de temps après son arrivée, il écrivait à un compatriote lorrain fixé à Saint-Domingue la lettre suivante, qui précise comment il envisageait la situation présente :

Ce 18 janvier 1787.

C'est avec un bien vrai plaisir que j'ai reçu dernièrement de nouvelles marques de votre amitié, mon cher d'Haillecourt, je vous remercie de votre bois auquel je ne pensais plus et de votre inquiétude à laquelle je m'attendais d'après ma confiance dans vos sentiments. Mais permettez-moi de vous dire qu'elle est exagérée, car ce climat-ci ne mérite point, à beaucoup près, sa réputation, et les torts qu'on lui impute sont bien plus du côté des hommes que de la nature. Si les troupes qui sont venues périr ici avaient été plus soignées et si les soldats avaient été moins ivrognes, la perte aurait été réduite à moins d'un dixième de ce qu'elle a été ; la preuve en est dans la diminution considérable de notre nécrologe depuis que les choses sont un peu moins mal. Mais si jamais nos soldats sont à l'abri du soleil, de la pluie et surtout de l'eau-de-vie, s'ils sont bien couchés, bien nourris (réforme lente et difficile à opérer), nous serons aussi sûrs de notre conservation que dans les meilleurs climats de l'Europe. Quant à la considération de ma place que vous mettez au-dessous d'un commandement particulier de votre île, je n'ai qu'une chose à

répondre : c'est que si on l'a mesurée jusqu'ici aux personnes qui l'occupaient, on la mesurera peut-être un jour à la personne qui l'occupe. Le faste, l'appareil, le nombre des valets et celui des courtisans ne relèvent point les hommes aux yeux des gens sensés ; la première grandeur est celle des sentiments et la seconde celle de l'esprit, et nous honorons plus au fond de notre pensée les grands sacrifices que les grandes jouissances. Il y a d'ailleurs ici plus de bien à faire que vous ne pensez, en aidant le commerce, en l'étendant, en lui préparant un accroissement à venir dont l'esprit jouit d'avance, en rendant salubre et commode un établissement nécessaire, enfin en faisant une espèce de monde d'une espèce de chaos, tandis que tant de gens s'occupent à rétablir le chaos dans le monde. Voilà mes principes et en même temps mes consolations, mon cher d'Haillecourt ; j'ai d'ailleurs voulu montrer que si je suis resté oisif jusqu'ici ce n'était point faute de zèle ou de courage, pas même peut-être de capacité, mais faute de circonstances ; j'ai saisi la première qui s'est présentée d'être employé dans mon grade ; je suis venu peu connu du côté des talents d'administration dans une partie du monde beaucoup trop ignorée pour nos intérêts, et j'ai osé espérer que nous nous ferions connaître réciproquement.

Vous trouverez sans doute ma réponse un peu tardive, car je reçois votre lettre après onze mois et demi de date, mais j'espère que vos sentiments sont toujours les mêmes, et nous vivrions des siècles au lieu d'années que je pourrais vous répondre de la durée des miens.

Je suis arrivé au Sénégal au commencement de l'année dernière, j'en suis parti sans congé dans le mois de juin pour aller exposer des besoins pressants et proposer des arrangements utiles et je suis revenu après avoir eu satisfaction sur tous les points, autant que l'excessive économie des dépenses publiques a pu le permettre.

Je n'ai vu revenir personne de Saint-Domingue que je ne lui aie parlé de vous ; vous y avez une réputation bien satisfaisante pour vos amis. J'ai eu soin, la veille ou l'avant-veille de mon premier départ de France, de vous recommander particulièrement à M. de La Luzerne, pour lequel j'ai toujours eu une estime particulière ; si vous êtes à portée de le voir, parlez-lui de moi et dites-lui qu'il aura cette année une partie des graines qu'il désire ; il l'aurait eue l'année dernière si j'étais revenu à ma colonie aussitôt que je l'espérais ; mais vous connaissez la vie humaine, tout y est retardé, excepté la mort. Adieu, mon très cher compatriote, je vous renouvelle tous mes remerciements de votre souvenir, de votre amitié, de vos présents et je désire bien, après que nous aurons tous les deux bien couru la carrière que nous nous sommes tracée, passer ma vieillesse auprès de votre âge mûr comme j'ai passé ma jeunesse auprès de votre enfance.

En écrivant ainsi à un étranger, Boufflers affichait une confiance qui se fait beaucoup moins voir dans les lettres adressées au maréchal de Beauvau. Là, Boufflers parle à cœur ouvert, et, s'il n'est pas découragé, du moins il ne cherche pas à faire croire à un optimisme qu'il ne ressent point. Aussi on apprend plus sûrement par elles ce que fut, en réalité, ce nouveau séjour d'une année dans la colonie et les travaux qui l'occupèrent.

Au Sénégal, le 22 juillet (1787).

J'ai reçu, mon très cher oncle, le congé que M. de Castries m'accorde pour la fin de l'année et je n'attendrai pour m'embarquer que le retour de M. Blanchot, à moins que les derniers arrangements que j'ai proposés ne fassent juger ma présence nécessaire en France en même temps que la sienne, pour donner entre nous deux les derniers éclaircissements. Je vous remercie mille et mille fois non pas de vos bontés en général, auxquelles je commence à m'accoutumer depuis environ cinquante ans, mais de votre dernière lettre du mois de mai qui paierait seule toutes les peines et tous les ennuis que j'éprouve en Afrique et tous les efforts que je fais pour me rapprocher du parfait modèle que je me suis proposé au fond de ma pensée.

J'ai fait à M. de Rambaud le meilleur accueil et d'après l'autorisation du ministre, je l'ai traité comme officier au service du roi chargé du poste de Galam. En conséquence je lui donne un ordre de s'y porter avec le peu de noirs qu'il pourra lever ici pour sa troupe et les dix ou douze blancs qui doivent y être attachés en qualité de bas officiers; sans cet ordre exprès, il ne partirait point, parce qu'il assure que la compagnie l'a joué en lui promettant toutes les préférences et en lui donnant l'infériorité en pouvoir, et qui pis est en profit vis-à-vis du directeur de Galam. Pour établir un peu l'équilibre et décider cette expédition très importante, j'ai réglé que M. de Rambaud toucherait annuellement les appointements de capitaine au bataillon d'Afrique, ce qui lui fait à la fois un titre qu'il désirait et un supplément dont il se contente.

Je n'avais pas une autorité aussi absolue sur un jeune M. du Colombier destiné à l'emploi de garde-magasin au même comptoir et qui refuse absolument de marcher, toujours sous prétexte d'avoir été indignement trompé. Après de vains efforts pour le ramener, je lui avais substitué un de mes secrétaires, homme très honnête et très instruit que j'ai amené ici pour l'aboucher avec l'agent général, mais j'ai découvert d'une part que ce pauvre homme ne marchait que par obéissance et comme à une mort assurée, et de l'autre que l'agent avait un homme en vue pour cette place, et j'ai retiré mon enjeu.

L'homme principal de Galam doit être le directeur et cette direction avait été offerte à mon premier secrétaire, qui l'a refusée sans balancer ; j'avais à son défaut présenté à la compagnie un employé de notre administration nommé M. Aubert, qui va partir et qui me paraît fait pour sa place.

Les hommes vont assez bien, mais les choses vont mal : ce voyage de Galam, qui procure les quatre cinquièmes des exportations de la colonie, devrait être commencé et je ne vois encore aucun mouvement pour s'y préparer ; il n'y a pas un ouvrier aux bâtiments de la compagnie ni à ceux des habitants, ce qui annonce négligence d'une part et défiance de l'autre. Je n'ai pu jusqu'à présent prendre sur ces objets-là une influence directe, mais je presse autant que je le puis et je vais fixer l'époque du départ au 8 d'août, après quoi il ne sera plus permis à personne de s'embarquer. On doit ne marcher qu'en force pour éviter les insultes que des peuples riverains essaient toujours de faire aux bâtiments séparés ; il faut aussi calculer la longueur du voyage, qui est au moins de 25 jours, et l'importance de repartir à temps parce que, les eaux venant à baisser à la fin de novembre, il arrive quelquefois les événements les plus fâcheux. C'est pourquoi, après avoir essayé la persuasion, je compte employer l'autorité, comme dans une affaire de haute police. Je prie mon très cher oncle de vouloir bien faire transcrire cet ennuyeux article de ma lettre pour en faire part à Mgr le maréchal de Duras, afin qu'il juge par lui-même si je suis contraire aux intérêts de la compagnie et si j'excède mes pouvoirs.

Ma santé continue à être excellente et le climat à être supportable. Les orages ont commencé, mais ils sont beaucoup plus faibles qu'en Europe. La rivière est extrêmement grossie des pluies de l'intérieur des terres et ses eaux, qui étaient encore salées il y a huit jours à plus de quarante lieues au-dessus d'ici, sont douces à présent jusque sur la barre, mais c'est une douceur perfide, car on leur impute la plus grande part des maladies qui règnent ordinairement dans cette saison. Je fais veiller avec soin à ce que les soldats n'en boivent point, mais par une particularité dont j'ignore la cause, les eaux des puits que nous faisons journellement dans différents points de l'île et qui sont notre boisson ordinaire, deviennent plus saumâtres à mesure que les autres deviennent plus douces. On est bien embarrassé quand il faut choisir entre le désagréable et le malsain et cela se présente plus d'une fois dans la vie.

Je n'ose point promener mes pensées sur tout ce qui s'est passé en France jusqu'au 15 de mai, dernière date des nouvelles que j'ai reçues, parce que le mouvement imprimé aux choses me paraît si rapide et en même temps si composé qu'il déroute toutes les combinaisons. Il résulte pourtant de tout ce qui s'est dit et fait que la nation a mon-

tré le plus grand caractère et le gouvernement les plus belles intentions et que cette assemblée doit paraître plus formidable à nos rivaux que l'armée la plus nombreuse.

Je compte retourner à Gorée dans deux ou trois jours pour continuer mes travaux, si le temps le permet. J'attends encore cette artillerie si nécessaire et si solennellement promise pour le printemps, mais à cela près j'espère qu'à mon départ cette petite bicoque-là sera un petit modèle de colonie. J'ai commencé et fini des casernes pour cent hommes, j'ai réparé de fond en comble un hôpital absolument en ruines, j'ai bâti une forge, fait des magasins, construit de petits navires, etc. Je relève à présent le corps de garde et les prisons et la somme totale de ces dépenses ne montera pas à quarante mille francs. Je m'occuperai après la mauvaise saison des batteries, de l'église et du gouvernement et toujours avec la même économie. Je me suis vu contraint, faute d'ingénieur, de faire moi-même tous mes plans et tous mes devis, et faute de piqueurs de préposer de jeunes officiers à tous les ateliers. Vous ne pouvez pas vous faire d'idée du zèle, de l'intelligence et de l'émulation qu'ils y mettent ; ils sont levés avant le jour, ils ne laissent pas une minute de repos aux ouvriers, ils se contrôlent les uns aux autres et se critiquent sur les moindres fautes d'exécution ; enfin ils m'ont tellement réconcilié avec la jeunesse que, si j'avais un premier ministre à nommer, je crois que je nommerais Charles de Poix.

J'ai reçu vos présents, mon cher oncle ; ils n'ont que le défaut d'être trop beaux comme vous n'avez que celui d'être trop bon ; recevez toutes mes actions de grâces et présentez mes tendres hommages à l'institutrice d'Ourika. Je vais à mon retour préparer une place pour cette copie qui ne ressemblera jamais assez, mais qui rappellera toujours quelques traits de la plus naturelle et de la plus surnaturelle des physionomies.

J'oubliais de vous dire que M. de Blangy, très honorable membre de la très honorable compagnie du Sénégal, prenant la qualité d'opposant à toutes les délibérations et se plaisant à semer la discorde dans le camp d'Agramant, a fait entendre qu'il fallait bien se cacher de Mgr le maréchal de Castries et de moi au sujet des mines de Galam, parce que nous voulions tous les deux nous les approprier et partager le profit suivant les proportions convenables entre un maréchal de France et un maréchal de camp.

Comme on le voit, Boufflers songeait à revenir bientôt en France, et c'était le principal défaut de son administration de s'exercer surtout entre deux voyages en Europe et les yeux tournés sur Versailles et sur Paris. Mais il ne faudrait pas exagérer et conclure que Boufflers négligeât ses devoirs et

n'exécutât pas avec conviction les missions qui lui avaient été confiées. Tandis que son officier d'ordonnance, Geoffroy de Villeneuve, explore le continent africain en face de Gorée et assez avant dans l'intérieur des terres inconnues, le gouverneur consacre deux mois, mars et avril, à faire par mer une grande tournée le long de la côte et pousser au sud vers la Gambie et Sierra-Leone. La lettre qu'il écrivit de là à la maréchale de Beauvau pour lui donner une idée des splendeurs du sol tropical est connue depuis longtemps et digne par son luxe de pointes et de *concetti* d'un familier des jardins de Versailles. Nous préférons donner ici un échantillon ignoré de la façon dont Boufflers traitait les princes nègres et montrer comment il leur parlait.

Le général français salue Achmet Moctar, roi des Braknas .

J'étais au Sénégal quand ton envoyé y est arrivé avec ta lettre pour M. Boucher et j'ai cru devoir te répondre moi-même.

J'ai été vraiment fâché de la mort de Moctar Boubi, que j'ai vu avec toi à Podor et que j'estimais beaucoup ; mais tu as tort d'en accuser la compagnie, car elle ne pouvait point l'empêcher ; au contraire, si les Braknas avaient écouté les conseils des blancs, ils n'auraient pas tiré les premiers comme ils ont fait. Tandis que les Trarsas, par respect pour le pavillon de France, leur tendaient la main et les saluaient, Moktar Boubi s'est précipité au milieu des Trarsas, il n'a point écouté leurs bonnes paroles, il a tiré son fusil sans prendre seulement le temps de le sortir de son étui, il a manqué et on l'a tué. Voilà l'effet d'une démarche imprudente. Toi même, Achmet Moktar, tu n'es pas prudent et dans les menaces ridicules que tu nous fais tu te conduis comme Moktar Boubi. Tu as reçu et tu reçois tous les jours mille bienfaits du Roi, mon maître, et tu injuries la compagnie qu'il protège. M. Bonhomme a sauvé la vie à ta femme et à tes parents et tu lui cherches dispute ; il revient de Podor par mon ordre et tu prétends qu'il devait t'attendre, sans penser qu'il ne connaît d'autre autorité que la mienne, enfin tu annonces qu'aucun mulâtre ne commandera de bâtiment dans la rivière, comme si tu pouvais faire la loi aux sujets du Roi de France, ton protecteur. Il paraît aussi que tu as oublié que les mulâtres sont les enfants des blancs et que par là seul ils méritent que les autres peuples les respectent.

Achmet Moktar, voici mes dernières paroles : si tu reconnais ta faute, je l'oublierai, je penserai que c'est la douleur de la perte de Moktar Boubi qui t'a égaré et nous serons amis comme auparavant ; mais si tu persistes dans tes folies, je romps tout commerce avec toi ;

dès ce moment tes coutumes seront retirées, je te regarderai toi et les tiens comme des ennemis, mes bâtiments passeront de force entre tes camps et c'est alors que tu te ressouviendras de ce qui t'a été prédit, si tu cessais d'être l'ami des Français.

C'est malgré moi que je te parle de guerre, Achmet Moktar, car j'ai dans le fond du cœur de l'amitié pour toi ; je sais que tu es bon, mais tu écoutes de mauvais conseils ; reviens donc à moi pendant qu'il est encore temps et tu préviendras de grands malheurs pour toi et pour ton peuple.

Sénégal, ce 26 juillet 1787.

Depuis ma lettre écrite j'apprends que tes gens ont pillé des effets laissés par la compagnie au fort de Podor. C'est une mauvaise action que tu aurais dû empêcher ; c'était ton devoir et même ton intérêt, car M. Bonhomme te destinait un présent d'une plus grande valeur que tout ce que tu as pris en ennemi.

Ce n'est là qu'un détail, mais caractéristique, de l'homme et du temps. Pour achever de donner une juste idée de ce que fut jusqu'à la fin le séjour de Boufflers à Gorée nous ne citerons plus qu'une lettre, incomplète même, adressée par lui au maréchal de Beauvau et qui fera connaître les derniers événements de cette administration.

Fin de septembre 1787.

. . . . (1).

Quelques jours auparavant, j'avais été le témoin du naufrage d'un assez gros bâtiment de la rade sur les côtes du continent. Ses câbles ont cassé par un coup de vent d'une force très ordinaire et il est allé en dérive. Il était difficile que cela fût autrement, car ses cordages étaient absolument pourris et j'ai reconnu par moi-même que les brins dont ils étaient composés et qui auraient dû porter au moins cent cinquante livres cassaient à un effort de trois livres. S'il avait eu son équipage à bord il se serait sauvé par une manœuvre usitée ici en pareil cas : on appareille, on sort par une passe vent arrière et l'on rentre par l'autre au plus près, et comme la violence du grain ne dure jamais un quart d'heure, on ne risque plus rien au retour. Mais il n'y avait sur le malheureux navire que trois hommes qui n'ont point pu manœuvrer pour doubler le cap Manuel et qui ont été s'échouer sur un petit platin de sable entre des roches, dans une anse étroite dominée par des coteaux. Je m'attendais à un pillage de la part des nègres et j'ai sur-le-champ fait partir des pirogues chargées de soldats pour établir garnison dans le vaisseau. En effet, les premiers agresseurs arri-

(1) Le début de la lettre manque.

vaient par terre en même temps que les premiers défenseurs par eau, mais comme les noirs n'étaient pas encore en force ils ont cédé le pas aux blancs. Le commandant du détachement était un jeune M. de Villeneuve, fils du médecin Geoffroy et très particulièrement recommandé par M. de Jussieu. Je l'avais pris l'année dernière pour aide de camp, il a été nommé cette année à une sous-lieutenance au bataillon d'Afrique et je lui ai fait faire une petite tournée dans l'intérieur des terres, dont il s'est fort bien acquitté. Ses dispositions militaires dans cette occasion-ci ont été très bonnes : il a d'abord placé ses pierriers et ses espingoles sur le pont pour éloigner les premiers assaillants, il s'est ensuite blindé avec des barriques, des madriers et des voiles entassés. Quand tout son monde a été bien à couvert, il a paru seul avec un interprète pour expliquer sa mission à une multitude innombrable accourue de toutes parts avec des sagayes, des arcs, des fusils et surtout avec de très mauvaises intentions. Pendant que d'un côté il contenait les pillards par ses raisons et par ses menaces, de l'autre il donnait ses soins au déchargement du navire ; il y avait pour cela des pirogues, des canots et des chaloupes qui transportaient des marchandises à la goëlette *la Cousine*, que j'avais envoyée mouiller à portée pour les recevoir et pour en imposer avec son canon à l'armée ennemie qui grossissait à chaque instant. Le déchargement fait, on a reconnu les avaries et le capitaine de *la Cousine* a trouvé moyen de boucher les voies d'eau pour le moment, de remettre le navire à flot au bout de 24 heures et de le ramener à la remorque à l'instant où les nègres croyaient pouvoir s'en emparer. Le navire n'en est pas moins brisé et l'on vient d'en faire la vente, mais nous avons sauvé les débris, la cargaison et l'honneur.

La chaleur commence à se modérer, les maringouins sont moins insupportables, les maladies n'augmentent point et tout ce qui meurt ici mourrait ailleurs. Nous avons hier enterré un soldat qui travaillait autrefois à mon jardin et que j'avais chassé pour ivrognerie ; j'ai su qu'il y a quatre jours cet homme avait bu trois pintes d'eau de vie en une demi-heure et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces traits-là ne sont point sans exemple dans la colonie, mais s'ils accusent nos mœurs ils excusent notre climat.

Je vous fais grâce pour cette fois, mon cher oncle, de mes plaintes éternelles sur les fournitures de la compagnie et sur sa conduite dans tous les genres. Je me contenterai de vous envoyer quelques copies de lettres écrites par moi ou par d'autres, ainsi que le règlement que je viens de faire pour subvenir à la détresse du Sénégal. Au milieu de tant de peines et d'ennuis, c'est une grande douceur pour moi de penser qu'au moins vous ne me perdez pas de vue : *nec duri tanto sub teste labores.*

Si Ourika obtient d'Amie-Madame la permission de l'embrasser de ma part, je lui promets de n'amener personne plus joli qu'elle.

Le 20 novembre 1787, Boufflers s'embarquait définitivement pour la France et il y arrivait le 23 décembre suivant, non sans quelques incidents en cours de route. Etait-il parti sans esprit de retour? Peut-être, mais il ne laisse pas voir tout de suite ses sentiments à ce sujet. Il préfère s'arranger de façon à se mettre en vue et il n'y réussit pas mal. C'est d'abord l'Académie française qui lui ouvre ses portes et, en y prenant séance, Boufflers ne manque pas de faire allusion au gouvernement du Sénégal. Mais il était bien invraisemblable, après cela, qu'un académicien français reviendrait administrer une colonie sous les tropiques. Puis, les Etats généraux sont convoqués, et Boufflers réussit à se faire désigner comme mandataire de la noblesse lorraine. D'autres ambitions lui sont désormais permises et son ami Philippe de Ségur, toujours ambassadeur du roi de France auprès de la Tsarine, les analyse de sa plume spirituelle et alerte, comme il avait fait jadis des espoirs du Sénégal. Voici la lettre que Ségur écrivit à ce propos à Boufflers.

A Pétersbourg, ce 24 mai 1789.

Eh! bien, mon cher chevalier, Catulle, Tibulle autrefois, aujourd'hui Démosthènes ; vous allez donc monter dans la tribune et rendre votre éloquence aussi utile à la patrie qu'elle a été agréable dans la société. Le sort vous a fait naître pour toutes les espèces de gloire ; je ne puis vous en envier aucune, mon amitié les partagera toutes. Prêchez la conciliation, l'union, la suite, la sagesse ; ce sont quatre qualités fondamentales qui ont de tout temps manqué à nos nombreuses assemblées d'Etat, où personne ne décide rien parce que chacun y veut briller. Tonnez contre la plus lourde erreur qu'on ait pu faire en politique, faites sentir que si les députés, au lieu de pouvoirs limités, n'ont pas de pleins pouvoirs, les Etats généraux seront nuls, et que si la minorité n'est pas autorisée à se soumettre à la pluralité sur tous les points sans exception, il ne peut y avoir de résultat. Représentez que des députés rassemblés et présidés par le roi renferment toute la souveraineté, que les bailliages ne sont plus que des sujets obligés d'obéir à cette assemblée nationale sans effet, qu'ils ont tort de regarder leurs députés comme des ambassadeurs, que la résistance à la volonté de la pluralité des Etats est un crime de lèse-nation qui ne peut nous conduire qu'à l'anarchie et au chaos. Parlez aussi politique ; ouvrez des yeux qu'on tient imprudemment fermés. C'est lorsqu'on rebâtit sa maison qu'il faut en défendre l'extérieur.

C'est le moment où nous devrions prendre un langage qui ôte l'espérance que donne notre faiblesse. Donnez promptement de la force au pouvoir exécutif; les Français oublient l'Europe, et moi qui suis une des sentinelles de la patrie, je vous crie qu'elle est en danger, que nos rivaux amassent la vengeance, forment une ligue menaçante, épuisant ceux qui pourraient nous secourir et que l'orage plane déjà sur nos têtes. Donnez au roi et à ses ministres le moyen de le dissiper. Ce peu de mots doivent suffire à un homme d'esprit pour lui donner le texte d'une belle et forte harangue. Et je vous réponds que vous ne direz rien à ce sujet qui soit exagéré.

Adieu, mon cher chevalier. Je vous souhaite les plus brillants succès ; ne me souhaitez que le plaisir d'être libre assez tôt pour en être encore témoin.

Boufflers ne réalisa pas plus ces espoirs qu'il n'avait rempli ceux qu'il formait en partant pour le Sénégal. Mais nous n'avons pas à le suivre dans cette carrière nouvelle et nous nous arrêterons ici sur cette lettre de Ségur, qui achève cet article comme ses vœux de réussite ont ouvert le séjour de Boufflers sous les tropiques.

PAUL BONNEFON.

A L'ÉCOLE DE LA CIRCONCISION

(NOUVELLE SUD-AFRICAINE)

I

LE VILLAGE DE MANKÉLOU

Le soleil descendait à l'horizon. Il s'abaissait lentement sur les sommets du Drakensberg. C'était la fin d'un beau jour de mai. Les pluies avaient cessé. La saison d'hiver revenait avec son ciel toujours bleu, ses six mois de beau temps, sa fraîcheur des nuits, sa clarté des jours, son climat délicieux.

Au pied de la chaîne découpée, toute en arêtes et en pics, s'étendait la grande plaine du Low Velt, le bas-pays du Transvaal, parsemé d'arbres épineux, vaste région plate, coupée de collines pittoresquement pointues, apparaissant de distance en distance. Et dans l'une des petites forêts qui croissent dans cette plaine, au beau milieu des bois, se trouvait le village de Mankélou. Huit à dix huttes rondes en tout, disposées en cercle, avec leurs toits coniques surmontés d'une opulente couronne de paille tressée; au centre, le *kraal*, l'enclos de perches où l'on enfermait la nuit le troupeau de bœufs, l'honneur et la richesse de Mankélou. Entre les huttes qui touchaient presque à la forêt et le kraal aux bestiaux, le sol brun-ocré était soigneusement sarclé. Trois ou quatre arbres se dressaient dans cet espace, et leurs ombres épaisses contribuaient beaucoup au confort des habitants. L'un d'eux surtout, avec son superbe dôme de feuilles noires, luisantes comme des plaques de métal, maintenait un semblant de fraîcheur sous sa vaste ramure, même pendant les jours les plus chauds, lorsque la température monte à 38° ou 40°. C'était « l'arbre du village », celui que les osselets avaient désigné jadis comme étant celui auprès duquel Mankélou devait construire la hutte de sa première femme. Aussi était-il interdit aux habitants d'en casser la moindre branche.

A la périphérie, un peu en dehors du cercle des huttes, s'élevait une grande termitière en cône tronqué, d'au moins trois mètres de haut, au sommet de laquelle on arrivait par un pe-

tit sentier très rapide et que surmontait l'une de ces curieuses euphorbes arborescentes, ressemblant à un candélabre monumental aux cent branches. Un œil exercé aurait distingué tout près un arbre assez rare sous la protection duquel les tribus zoulous ou voisines des Zoulous aiment à mettre la « bandla »,la place des hommes, l'endroit sacré où se discutent les affaires. Pour l'heure, la termitière était déserte et les seuls habitants du village, c'étaient les femmes préparant le repas du soir.

Mankélou avait trois épouses. Son frère cadet, qui demeurait avec lui, en avait deux. Il y avait donc cinq huttes de femmes mariées dans ce hameau. Les trois autres étaient réservées, l'une aux jeunes garçons, l'autre aux filles, la troisième aux passants et aux hôtes. A l'ombre de l'arbre noir, une de ces femmes était assise, écossant des arachides, tandis qu'une jeune fille de dix-huit ans environ, debout, le pilon en mains, écrasait d'un geste gracieux et énergique les amandes parfumées dans un mortier de bois. Le torse nu, vêtue seulement de la jupe courte d'étoffe légère et plissée que les femmes Nkouna suspendent à leur taille, elle élevait et abaissait régulièrement le pilon sculpté avec un mouvement aisé de tout le haut du corps, et, dans l'excitation de ce travail familier, elle apparaissait vraiment charmante, avec ses formes bien proportionnées, ses membres sveltes et brillants. C'était Fazana, la gentille sœur de Zidji. Et cette femme de quarante-cinq ans, accroupie à terre et écrasant des arachides dans un panier circulaire plat, c'était leur mère à tous deux, la seconde femme de Mankélou, Masiya, la préférée du chef du village. La préférée, certes, car la première compagne de Mankélou était maintenant vieille et passée. Elle avait été l'une des femmes de son père. Il l'avait héritée à la mort de ce dernier. Elle était par conséquent de beaucoup son aînée, et cette pauvre négresse au corps desséché, au visage ridé, n'était plus, à l'heure qu'il est, qu'un capital épuisé, sans valeur. Le champ qu'elle labourait encore suffisait tout juste à ses besoins à elle et elle était incapable de fournir à son seigneur la marmite journalière qui constitue le tribut prélevé par tout mari noir sur la femme qu'il a achetée. Aussi Hloupéka, que l'on entendait un peu plus loin, cachée derrière les pieux de sa cour, à proximité de sa hutte délabrée, en train de cuire sa portion de maïs, la vieille Hloupéka ne por-

tait-elle qu'une jupe sans couleur, où les bandes bleues et rouges s'étaient depuis longtemps effacées sous la patine de la vétusté. Masiya, par contre, venait de s'en coudre une neuve, garnie de perles blanches tout autour de la ceinture et de rouges et bleues au bord inférieur du volant. Des bracelets de laiton massifs décoraient ses poignets, tandis que, sur ses chevilles, retombaient, en une masse disgracieuse, une cinquantaine d'anneaux de crin entourés de fil d'acier et de cuivre. Quant à Fazana, elle n'avait aucune parure, sauf un ruban de perles rouges artistement réunies qui entourait sa tête en une sorte de couronne légère, un peu en arrière du front jusqu'à l'occiput.

Les deux femmes vaquaient silencieusement à leur besogne quand, soudain, dans la brousse, en dehors de la petite forêt, retentit le son joyeux d'une flûte de berger. Et bientôt des chèvres noires et blanches, brunes et rousses, débouchèrent dans le village conduites par trois ou quatre nudillons de six à dix ans. Le plus grand des trois tirait des notes grêles d'un tibia percé qui lui servait de pipeau. C'était Ngomane, le frère cadet de Fazana, un drôle de petit compagnon, dont la voix rauque résonnait comme celle d'un vieux et qui était passé maître dans tous les trucs et polissonneries du métier. Car c'est une chose connue et admise que les gamins qui gardent les chèvres passent tout leur temps à combiner des farces, à inventer des moyens nouveaux de voler le bourgeois et la bourgeoise. C'est ainsi qu'ils agrémentent leur séjour dans la brousse et qu'ils cherchent à satisfaire leurs insatiables estomacs. Déterrer les patates dans les champs, soustraire les épis de maïs, c'est péché véniel. Les parents ne commencent à s'inquiéter que lorsque ces mauvais sujets s'attaquent aux poulaillers et font disparaître subrepticement les volailles. Alors gare à eux, s'ils sont attrapés.

Ce jour-là, Ngomane et ses compagnons rentraient triomphalement, la tête couverte d'étranges chapeaux jaunes dont ils paraissaient très fiers. C'étaient des racines ayant un goût de bois de réglisse qu'ils avaient déterrées, sucées jusqu'à séparer toutes les fibres les unes des autres, sauf à la base. Puis ils avaient étalé ces fibres encore réunies au sommet, et fabriqué de la sorte un couvre-chef des plus originaux. Mais tandis qu'ils couraient après leurs chèvres et les attachaient par la

jambe de derrière à des pieux fichés en terre, Fazana remarqua qu'ils tenaient autre chose encore. Ils avaient les mains pleines de belles arachides.

— Petits sacripans, leur dit-elle, où avez-vous volé ces arachides?

Ils eurent bien garde de répondre à la question, car la dernière invention de Ngomane avait consisté à tendre une ficelle en travers du sentier, et une femme, revenant des champs où elle cueillait les précieuses amandes, avait eu les pieds pris dans le piège; elle était tombée, le panier conique qu'elle portait sur la tête s'était renversé et les arachides s'étaient répandues dans les épines, en sorte qu'elle n'avait rapporté que la moitié de la récolte chez elle. L'autre moitié était devenue la proie des petits voleurs de grand chemin qui avaient fait le coup.

Avec les chèvres, il y avait trois ou quatre veaux que l'on introduisit dans un petit kraal spécial attenant au grand enclos des bœufs. Ils se mirent à beugler piteusement en regardant le sentier de la brousse. Une autre flûte venait de retentir, non plus le tibia de chèvre, mais le roseau percé de nombreux trous (shitiringo), sur lequel un musicien plus habile que Ngomane modulait des airs plus variés. On entendait distinctement les notes que voici :



Bientôt le troupeau, le vrai, le grand, le précieux troupeau rentrait à son tour au village, les bœufs au fort garrot, les vaches laitières répondant à leurs veaux et le taureau à la corne cassée qui mugissait lui aussi à l'ouïe de sa famille bruyante. Tout cela fit irruption soudain par la grande porte de l'enceinte du hameau. Le kraal était ouvert et les belles bêtes s'y précipitèrent. Zidji, aidé de ses compagnons, se hâta de le refermer avec de grandes perches disposées avec art en travers de l'ouverture. Il prit le bol de bois sculpté décoré de triangles noirs brûlés à la pyrogravure et il procéda à la traite des trois vaches laitières. Ce travail n'est pas si facile en Afrique qu'en Europe. Les vaches du continent noir ne consentent à se laisser

prendre leur lait que si leur veau a tété un instant et mis ainsi leur cœur maternel au large! Mais le berger ne le laisse pas s'attarder auprès de sa mère. A peine le veau a-t-il pris quelques gorgées qu'on l'empoigne par le museau et par la patte de derrière, s'il le faut, et qu'on l'arrache à son repas. On trait alors jusqu'à ce que le lait mousseux ait rempli le pittoresque ustensile et le veau revient alors se régaler de ce qui reste. Les bergers des bœufs, jeunes garçons de treize à seize ans, ont droit au lait du troupeau. Ils le versent le soir dans leur polenta au maïs en guise d'assaisonnement. Eux seuls en boivent quand les veaux sont encore tout petits. Les adultes ne le goûtent que plus tard, quand les jeunes bêtes commencent à percer leurs cornes. Alors on le trouve plus nourrissant et on le prend de préférence caillé; aussi les noirs parlent-ils de « manger le lait » et non pas de le boire.

Zidji était un beau garçon, vraiment; grand pour ses seize ans, les traits réguliers, les lèvres moins épaisses et le nez moins épaté que ce n'est généralement le cas, il avait une aisance de mouvements, une grâce d'allures qui frappaient dès l'abord. Son regard était calme, du même calme que celui des bœufs qu'il menait au pâturage, mais avec une expression d'autorité, de confiance en lui-même. Il se distinguait de son frère Mahkasa et de Ngomane par cet air de supériorité paisible, et incontestée qui lui faisait une place à part au milieu de tous les garçons du village de Mankélou et des villages voisins. Pour faire valoir sa taille droite et élégante, il portait une superbe ceinture de queues qui se balançaient de droite à gauche autour de ses hanches jusqu'à ses genoux. C'était là tout son habillement. Et quant à ses ornements, ils ne consistaient qu'en une épingle d'os piquée dans ses cheveux crépus avec laquelle il enlevait les épines de ses pieds et une curieuse cocarde de poils à raies concentriques brunes et jaunes coquettement posée au-dessus de son oreille gauche. Ces cocardes qu'affectionnent les jeunes gens des tribus pédi et nkouna se fabriquent avec la queue des civettes. Il parlait peu, Zidji, mais tous ses mouvements étaient mesurés et faciles.

Son travail terminé, il vint saluer sa mère et sa sœur, sous le grand arbre.

— Le soleil est couché, leur dit-il.

— Oui, c'est bien, répondirent-elles avec bonté.

Car Fazana avait une affection spéciale pour son cadet, qui était en même temps son grand frère. Et lui aussi aimait beaucoup sa sœur. Ne savait-il pas que, quand le moment serait venu pour lui de prendre femme, c'est avec les bœufs obtenus par le mariage de Fazana qu'on payerait sa future compagne?

Maintenant le soleil allait disparaître derrière la silhouette de Wolksberg, rocher pointu dressé dans le ciel, au haut du Drakensberg, un peu comme le Chasseron au-dessus du Val-de-Travers. Une gloire de pourpre et d'or rayonnait tout autour du couchant et un dernier rayon tombait encore dans le village, illuminant une liane dont les fleurs jaunes, semblables à des seneçons, tombaient du haut d'un arbre de la forêt, jusqu'au-dessus des huttes couronnées. Des papillons gris aux ailes postérieures blanches, de puissantes hespérides volaient rapidement d'une corolle à l'autre. Puis les hespérides disparurent, et, dans l'obscurité croissante du crépuscule, ce furent des sphinx qui arrivèrent, plus bruyants encore et plus pressés; des sphinx verts, rouges, olivâtres qui semblaient profiter des dernières lueurs pour visiter toutes les fleurs de la jaune cataracte avant la nuit, avant le souffle frais qui accompagne l'ombre.

Il faisait vraiment nuit et les bœufs ruminaient paisiblement quand une troisième troupe fit irruption dans le village. Les chiens aboyèrent lorsqu'elle approcha, mais bien vite ils se turent, car ils avaient reconnu Mankélou et ses amis qui regagnaient leur domicile. Ils rentraient bruyamment, car ils revenaient d'une assemblée populaire, chez le chef, et ils avaient bu de la bière forte. Il marchait en tête, le maître du village, suivi de son frère cadet Molondjo et de plusieurs autres individus des kraals voisins sur lesquels il exerçait une sorte de royauté au second degré. Car Mankélou était l'un des principaux de la tribu nkouna, conseiller du chef auquel il était apparenté de près, général de l'armée et entouré de nombreux cousins, neveux, beaux-frères, tous porteurs de sagaies et de boucliers et qui le reconnaissaient pour leur supérieur. Aussi avait-il la parole brève d'un homme habitué au commandement. Sa couronne de cire noire dominait une tête énergique déjà grisonnante, aux yeux quelque peu injectés par la boisson. Il avait surtout une vilaine bouche, presque tou-

jours entr'ouverte, avec les coins retombants, ce qui lui donnait un air dédaigneux et méchant. Et pourtant il était bon, au fond, et ces traits durs, comme burinés dans un vieil ébène, pouvaient s'éclairer d'un sourire de bienveillance.

— Le soleil est couché, dirent les hommes en passant près des cours où les femmes étaient en train de cuire et, sans attendre de réponse, ils allèrent s'installer sur la termitière.

Assis sur leurs talons, ils écoutaient Mankélou qui résumait les discussions de la journée : « C'était bien le moment d'ouvrir l'école de la circoncision et Malao, le conseiller préposé à ce rite, a bien fait d'en parler au chef. Voilà quatre ans au moins qu'on n'y a pas procédé et nombreux dans les villages sont les garçons incirconcis. Voyez mon Zidji ! C'est un jeune homme déjà et il n'est pas encore initié. La récolte a été bonne ; le maïs ne manquera pas pour entretenir le Ngoma (1). »

— Tu dis vrai, interrompt Zidyane, un des commensaux habituels de Mankélou. Les champs ont produit en abondance. Chacun a rempli ses greniers et plusieurs ont même creusé des silos pour conserver leur maïs.

— Vous avez bien saisi les ordres de Malao ? Il a fort bien expliqué que le Ngoma concerne non seulement les jeunes gens à circoncire, mais que c'est l'affaire de tout le pays. Rappelez-vous bien les lois essentielles, car je ne veux pas que personne les transgresse, chez moi : 1° durant les trois mois de l'initiation, on ne dansera dans aucun village. On n'y chantera pas les chants du Modjato (2) ou de toutes autres réjouissances; seuls les chants du Ngoma doivent retentir dans la contrée; 2° il est absolument interdit sous peine de mort que les femmes voient ou sachent la moindre des choses du Ngoma ! A elles de cuire la nourriture pour leurs fils ou leurs maris qui demeurent à l'école ; mais elles déposeront à distance les marmites qu'elles apporteront tous les jours pour eux. Celle qui apercevrait le « chondlo » (3) sera tuée sur-le-champ; 3° quant aux initiés, il faut qu'ils passent courageusement par les épreuves. Celui qui s'enfuirait sera étranglé; 4° et pour les

(1) Ngoma : nom très général s'appliquant à tout ce qui concerne l'Ecole de la circoncision, sa maison, ses lois, ses formules, ses participants.

(2) Nom des chants qui accompagnent les danses habituelles de la saison d'abondance.

(3) La « feuille de vigne », qui est l'unique vêtement des circoncis durant le temps d'épreuve.

hommes de la tribu qui se consacrent à l'école, surveillent et dirigent ce travail, ils ne reviendront à la maison qu'à de rares intervalles durant ces trois mois. Toute relation avec leurs femmes leur est strictement interdite. Ce serait la mort des initiés.

Comme il parlait encore, de sa voix brève, forte, si préoccupé de ces graves questions qu'il ne remarquait rien, Masiya, sa femme, arriva, lui apportant le plat de bois sculpté où elle avait servi la portion du soir : un grand morceau de polenta très blanche, et, dans une autre assiette plus petite, la sauce d'arachides et de légumes sauvages qui sert d'assaisonnement. Derrière elle, son bébé sur le dos, la troisième femme de Mankélou s'approchait aussi, pour déposer devant son seigneur et maître son tribut journalier. Les deux épouses de Molondjo suivaient à quelque distance. — Immédiatement, le chef du village se tut. Mais Masiya avait entendu de quoi il était question. Cette école de la circoncision, elle la détestait. Son fils aîné, son premier né, serait un homme à l'heure qu'il est, sans cet horrible Ngoma. Il avait succombé dans des douleurs atroces et on n'avait pas même permis à sa mère de le pleurer. Et maintenant Zidji devait y entrer lui aussi !

— Ah, dit-elle avec amertume, c'est ainsi que vous discutez le meilleur moyen de tuer nos enfants !

Mankélou avait bu et ses narines, rendues insensibles par la bière forte, étaient incapables de humer l'odeur d'apaisement qui se dégageait de tous ces plats fumants.

— Que dis-tu ? s'écria-t-il, irrité, avec un geste de menace. Qu'est-ce que cela te regarde, bavarde ! N'est-ce pas assez si vous mettez les enfants au monde, vous autres femmes ! Serait-ce encore à vous d'en faire des hommes ? Sache que Zidji est sorti de tes mains et entré dans les miennes et, si tu as pitié de ton dos, ne souffle plus un mot de ces affaires !

Masiya se tut. A la lueur de leur feu, les hommes se jetèrent un regard furtif. Il était fâché, le vieux, et on savait qu'il pouvait être terrible quand il s'irritait. Ils se mirent à manger, plongeant leurs doigts tour à tour dans la première assiette. Lorsqu'elle fut finie, ils passèrent à la seconde, à la troisième, à la quatrième, conformément à la loi généreuse du communisme bantou. Le repas était savoureux. Mais leurs

estomacs étaient repus déjà et le palais brûlé par la « byala » (bière forte) n'appréciait plus le goût fin et délicat de la sauce d'arachides. Les quatre plats journaliers qui permettaient aux deux frères de s'adjoindre régulièrement quelques amis ne furent pas entièrement vidés ce jour-là ; les femmes revinrent au bout d'un instant desservir la table ; la table, c'était le sol battu de la termitière. Elles mirent à part le reste pour en faire du boupoutsou (bière légère) le lendemain, car déjà les autres habitants du village avaient terminé leur repas, chaque groupe pour soi, les bergers des chèvres à part, ceux des bœufs au coin du kraal des bestiaux, les filles ensemble et chaque mère auprès de son feu.

— Zidji ! cria d'une voix impérieuse le chef du village, viens !

Zidji prenant son bâton-crécelle se dirigea vers la termitière. Ce bâton était sa gloire, car c'est lui qui l'avait inventé et tout le monde le connaissait. Il consistait en un long roseau d'un pouce et demi de diamètre que l'ingénieux berger avait percé d'une quantité de petits trous ; dans chacun de ces trous, il avait enfilé une épine qui traversait de part en part le vide intérieur. Puis il avait introduit dans le roseau une masse de grains de millet. Les épines se dirigeaient dans tous les sens, d'une paroi à l'autre, en sorte que, lorsqu'on retournait cette longue canne de cinq pieds de haut, les grains descendaient en cascade d'un nœud à l'autre, du haut en bas, avec un bruit particulier qui ravissait l'auteur de cette étonnante invention. Le bâton « s'était tu » quand Zidji pénétra dans le cercle des hommes. Il le posa contre l'euphorbe arborescente et s'assit.

— Mon fils, dit Mankélou, le Ngoma va commencer et tu en feras partie. J'espère que tu seras un garçon courageux et que tu passeras victorieusement à travers les épreuves. Sache que l'initiation fera de toi un homme. Jusqu'ici tu n'étais qu'un enfant. Maintenant tu vas être reçu parmi les guerriers de l'armée et les serviteurs du chef.

— C'est bien, dit Zidji d'un ton calme et en fixant le feu.

Et, comme il répugnait au caractère autoritaire de Mankélou d'interroger son fils sur ses sentiments, il lui demanda des nouvelles de la vache qui avait vêlé l'avant-veille.

— Elle va bien, dit le jeune homme, mais le bœuf aux cornes tordues s'est battu avec le taureau et ce dernier lui a labouré le flanc ; ce n'est pas grave, le côté n'est pas percé.

— Bien, tu peux aller.

Et Zidji s'en fut se coucher dans la hutte des garçons. Il y trouva Ngomane et les petits en train de se rouler de rire. Ngomane, de sa voix perpétuellement enrouée, leur racontait une histoire du Lièvre. Ils avaient allumé un feu au milieu de la hutte et suivaient de tous leurs yeux la démonstration que leur faisait cet impayable conteur :

Un jour des femmes cueillaient leurs arachides dans leurs champs. Le Lièvre arrive et leur crie : « Boulalôô ! les ennemis !... » Elles, croyant qu'effectivement l'armée ennemie arrive, s'enfuient et maître Lièvre de voler leurs arachides. Le lendemain, il recommence : « Boulalôô !... Les voilà !... » Et les femmes de fuir de nouveau et de raconter à leurs maris que quelque chose vient et les effraye. Alors les hommes fabriquent une image de poix et la mettent dans le champ. Le Lièvre arrive : « Boulalôô ! » Toutes les femmes de partir en courant, seule celle qui est en poix reste en place. « Va-t'en, te dis-je, les ennemis vont te tuer. » L'image ne bouge pas. « File d'ici et te dépêche, sinon gare à toi. » Elle ne dit mot. « Ah, tu en veux ! Tiens ! » Et le Lièvre de lui donner un formidable coup de patte. Sa patte reste prise dans le mannequin. « Lâche-moi ou je te frappe de nouveau. » Il plante sa seconde patte dans la poix. « Tu crois que tu seras plus forte que moi. Gare à la jambe ! » Il lui lance sa jambe droite, puis l'autre. A la fin, il la mord avec ses dents et le voilà pris... mais pris ! par les deux mains (1), les deux jambes et la bouche. Les hommes accourent et tuent le Lièvre. Ah ! ah ! Nous autres, nous ne sommes pas si bêtes ! Nous volons les arachides, mais nous ne nous laissons pas prendre ! »

Ce petit Ngomane était d'un comique achevé, et lorsqu'il riait de sa grosse voix d'homme, laissant voir une mâchoire passablement édentée, il devenait irrésistible. Zidji se laissa aller un instant à l'hilarité commune ; mais il n'était pas en veine de s'amuser de farces de gamins et, avec l'autorité incontestée que les frères aînés possèdent sur leurs cadets, il dit à toute la bande :

— Taisez-vous et allez vous coucher !

Sur quoi le feu fut éteint, les nattes étendues sur le sol de la

(1) Les noirs appellent mains les jambes de devant des quadrupèdes.

hutte et tous s'enroulèrent dans leurs couvertures déchirées et d'une propreté douteuse. Seule celle de Zidji était neuve et chaude. Il l'avait gagnée en allant chercher dans les fissures des rochers, au haut des montagnes, du miel sauvage qu'il vendait aux blancs du magasin voisin. Malgré le confort relatif de sa couchette, le sommeil tarda longtemps à clore ses paupières. Zidji songeait : « Voilà que je vais entrer au Ngoma », se disait-il, et des sentiments contradictoires remuaient son âme... Il savait que c'était une épreuve redoutable, douloureuse. Son frère aîné, ce Mozila, dont on lui avait tant parlé, un gars vigoureux pourtant, était mort au bout d'un mois à l'Ecole de la circoncision. Néanmoins Zidji était, somme toute, content. Au moins il n'aurait plus à subir les railleries insupportables de Gouanazi! Ce Gouanazi, l'un de ses contemporains, habitant dans le même district, était le plus haïssable de tous ses compagnons. Il n'avait guère qu'un an de plus que Zidji, mais il avait suffi de cela pour qu'il fût admis à l'initiation quatre ans auparavant. Il profitait de cette supériorité pour tourmenter son camarade, dont il était extrêmement jaloux. Et pour cause! Zidji portait une belle ceinture de queues, il avait une taille superbe, tuait un oiseau au vol comme pas un, connaissait toutes les cachettes des abeilles et des marmottes. Gouanazi était petit, avait une face de satyre que rendaient plus désagréable encore deux mèches de cheveux, deux vrilles allongées sur le front comme deux cornes naissantes. Il s'était donné beaucoup de peine pour développer par une traction fréquente cet ornement naturel. Les queues de sa ceinture n'étaient point lourdes et fournies comme celles des civettes du désert : c'étaient de simples lanières de peau de chèvre dont les poils étaient tombés par place. De plus il était étranger. Sa famille, celle des Marovai, était venue s'établir au sein de Ba-Nkouna après avoir quitté le Littoral portugais on ne savait trop pourquoi. D'aucuns prétendaient que c'étaient des jeteurs de sorts et bien qu'ils s'acquittassent ponctuellement des prestations diverses exigées par le chef et le conseiller, on ne les aimait pas, les Marovai.

Or Gouanazi se moquait de Zidji : « Tu apprendras à manger de la brebis » (ku dya hamba), lui disait-il avec des airs mystérieux. Et quand Zidji lui demandait ce que cela signifiait, il répondait : « Espèce de choubourou, crois-tu que je vais

te révéler les secrets du Ngoma? Il pourrait m'en coûter cher! Tu ne perds rien pour attendre. » Un autre jour il lui avait dit : « Réjouis-toi de boire du lait de chèvre! » Zidji enrageait de ne pouvoir comprendre ces paroles énigmatiques. Surtout il avait été profondément mortifié, un certain soir de fête de bière où tous les jeunes gens du district s'étaient rassemblés pour danser chez son père. Arrivant à l'improviste dans leur groupe, il les entendit prononcer mystérieusement certains mots comme « soungui, khédi » et d'autres encore qui lui étaient absolument inconnus. Il faisait nuit et la curiosité le poussa à se mêler à eux pour en entendre davantage. Soudain, en l'apercevant, l'un des aînés, pourtant très bienveillant à l'ordinaire, s'était écrié : « Il y a des nuages, taisez-vous ! » Et tous avaient immédiatement changé de conversation en regardant l'intrus de travers...

« Je vais savoir ce qui en est de tout cela », pensait Zidji, sur sa natte, tandis que les chiens aboyaient au dehors et qu'une chouette criait hou-hou-hou dans le grand arbre de la forêt! « On ne m'appellera plus petit garçon et choubourou (1). Et si vraiment c'est bien douloureux, cette initiation, combien d'autres y ont passé avant moi et s'en sont tirés sans dommage! Je vaux autant qu'eux pour le moins et j'en sortirai moi aussi... »

Avec cette réflexion, qui a déjà rassuré tant de cœurs humains en présence des dangers de la vie, le jeune homme cacha sa tête dans sa couverture et s'endormit paisiblement.

II

L'ÉTOILE DU MATIN

Quelques semaines s'écoulèrent durant lesquelles le chef fit les préparatifs nécessaires et trouva les huit opérateurs du Ngoma. Un matin, tous les hommes du village de Mankélou se rendirent à la capitale avec Zidji. C'était à la fin de juin. Le ciel était superbe. Dans les champs que la petite troupe traversait, la moisson était terminée. Les tiges sèches du maïs et du millet se dressaient encore à demi brisées. Le chef demeurait au pied des montagnes et, pour arriver chez lui, il y avait

(1) Nom injurieux donné aux incirconcis.

environ une heure à marcher presque à plat. De toutes parts les hommes et les jeunes garçons affluaient vers la capitale et, quand les gens de Mankélou y arrivèrent, la foule était considérable. Sur la place publique, on se coudoyait, et c'était un spectacle à voir, en vérité. Un énorme figuier nkouwa au tronc jaunâtre si puissant que quatre hommes en eussent à peine fait le tour avec leurs bras occupait le centre de l'espace circulaire très propre où se tenaient les assemblées populaires. Le feuillage de cet arbre superbe était d'un vert intense contrastant avec l'écorce claire des rameaux. Quatre cents hommes trouvaient aisément place à son ombre. Tous paraissaient fort satisfaits, préoccupés d'une seule chose qui pour eux était réjouissante et bonne : l'Ecole allait s'ouvrir le lendemain.

Mankélou et ses compagnons se dirigèrent vers la grande hutte du chef qui dominait la place, étant située sur une éminence rocheuse, un peu en arrière. Zidji rejoignit les camarades de son âge qui s'asseyaient par groupes dans la vaste enceinte. Il chercha des yeux l'un de ses amis, Yingouane, le fils d'un certain Mandlati, qui était un des principaux conseillers de la tribu et pour lequel Mankélou éprouvait une sympathie spéciale. Mais Yingouane n'était pas là. Ainsi qu'on l'apprit plus tard, la petite vérole avait éclaté dans le district de Mandlati et celui-ci, grand médecin, jeteur d'osselets, avait décidé d'inoculer la maladie à tous ses gens afin qu'elle fût moins virulente. Pour cela, il fallait choisir un jeune garçon pour le vacciner le premier, et le sort consulté plusieurs fois avait désigné précisément Yingouane. L'astragale du chevreau sevré qui correspondait au fils de la maison était tombé chaque fois d'une manière caractéristique qui ne laissait aucun doute. Comme ce jeune homme était d'une nature tranquille et convenait en tous points au propos de son père, celui-ci décida qu'il ne serait pas circoncis cette année-là. Telle est du moins l'explication que Mandlati était en train de donner aux conseillers réunis de la hutte du chef Dabouka. Ce fut un crève-cœur pour Zidji, car il se réjouissait de rencontrer son ami et de passer avec lui par l'épreuve.

Par contre il fut désagréablement surpris en apercevant Gouanazi, muni d'un bâton flexible, gesticulant, le verbe haut, au milieu d'un groupe de jeunes gens auxquels il avait l'air de

démontrer l'excellence de la verge qu'il tenait. S'étant tourné à ce moment-là, il rencontra le regard de Zidji et il branditson bâton d'un air significatif, comme pour dire à son rival : « Gare à toi ! Tu feras tantôt connaissance de cet objet. »

Parmi tous ces garçons, on en distinguait vite deux catégories. Les uns, l'air plutôt inquiet et triste, les mains vides, c'étaient les candidats à l'initiation, les incirconcis. Il y en avait de tout petits, dix ans à peine, tandis que d'autres étaient déjà de vrais jeunes hommes. La seconde catégorie, c'étaient les circoncis d'il y a quatre ans, ceux qui avait passé les derniers par l'école. Tous étaient convoqués d'office et avaient un rôle spécial à jouer. Ils devaient être les serviteurs des hommes d'âge mûr qui iraient demeurer au Ngoma pour en diriger les cérémonies. Ces circoncis de la dernière volée sont appelés d'un nom spécial : ce sont les *sitchiba*, ou les *barisi*, les bergers du troupeau de la circoncision. Le berger porte une houlette. Tous avaient leur houlette, en effet ; mais à voir leur excitation, à voir surtout Gouanazi, le satyre, brandissant sa verge, l'œil mauvais, ses deux cornes se dressant sur son front, on devinait que ces bergers-là ne seraient pas tendres pour leurs brebis !

Le soleil était déjà haut dans le ciel, au-dessus du figuier, parsemant le sol brun de la place de grandes taches de lumière, lorsque le chef et ses conseillers sortirent de la grande hutte royale et vinrent communiquer les décisions prises. On les vit descendre le chemin rocailleux et rapide, causant, gesticulant encore, les notables avec leurs couronnes de cire noire luisantes, le chef à leur tête. A la vue de ce dernier, ses sujets se levèrent tous et l'accueillirent avec la salutation zouloue. Ils crièrent : NKOSI ! (chef) en frappant leurs mains l'une contre l'autre. C'était un tout jeune homme aux yeux remarquablement grands et purs, au visage encore glabre, habillé à l'européenne avec un chapeau de feutre gris orné d'une grande plume d'autruche blanche. Il s'assit sur la chaise qu'un gamin venait de placer au pied du figuier et les conseillers s'accroupirent sur les racines jaunes de l'arbre et tout autour. Alors Malao se leva et fit un discours. Malao, c'était donc celui des « indounas » qui présidait au Ngoma, le père de la circoncision. C'était un petit homme qui portait avec une certaine affectation une peau de léopard pendant à sa ceinture. On le reconnaissait

de loin, sur les routes, à l'âne énorme qui lui servait de monture et dont il était très fier. « Cet âne, disait-il, vaut bien vingt livres sterling. Il est plus fort qu'un cheval. »

Après avoir rappelé aux hommes les lois du Ngoma, il insista beaucoup sur la tranquillité qui devait régner d'un bout à l'autre du pays durant les trois mois que durerait l'initiation.

— Qu'on n'entende de bruit et de disputes dans aucun village! Sinon gare à vous! Que vos femmes, les mères des candidats, cuisent chaque jour une marmite pleine de polenta pour chacun d'eux et qu'elles l'apportent là où on leur montrera. Si elles y manquent, gare à elles!

Puis il s'adressa aux candidats, aux cent et quelques jeunes garçons qui se serraient les uns contre les autres dans un coin de la place et leur dit : « Quant à vous, préparez-vous à être courageux et obéissants. Demain, à l'aube, vous sortirez ; quand l'étoile du matin paraîtra, vous irez. L'étoile du matin, c'est Ngongomela ; c'est là son nom. Elle précède le soleil. C'est la lumière. Jusqu'ici vous avez été plongés dans l'obscurité de l'enfance. Vous étiez comme des femmes ; vous ne saviez rien. Maintenant vous verrez. Vous verrez Ngongomela et les épreuves de la circoncision. Soyez fermes et devenez des hommes ! Le Ngoma, c'est un bouclier de peau de buffle! C'est dur, c'est dur ! Saisissez ce bouclier..... Aujourd'hui, vous commencerez à servir votre chef en allant couper des perches, chacun une, pour arranger la porte du village ; vous coucherez ici, à la capitale, et vous sortirez à l'apparition de l'étoile du matin. »

L'assemblée se dispersa ensuite. La plupart des hommes retournèrent chez eux. Cependant une vingtaine d'entre eux furent choisis pour aller demeurer au Ngoma, au camp de la circoncision. C'étaient en général les parents des candidats. Ils ne sont pas fâchés d'aller surveiller leurs fils ou leurs neveux pour diminuer autant que possible les mauvais traitements qu'on va leur faire subir. Un oncle maternel de Zidji, qui avait lui-même deux fils au Ngoma, accepta de se charger de lui. L'oncle maternel, dans ces tribus, est celui de tous ses parents qu'on craint le moins. Il représente la bonhomie, la patience infinie et Zidji fut très content de l'avoir comme protecteur. Ces « bakouloukoumba », comme on les appelait, c'est-à-dire vieux, les grands, partirent immédiatement avec

une partie des bergers pour l'endroit où devaient s'accomplir les cérémonies, tandis que le reste des surveillants demeurait à la capitale avec les candidats. Zidji remarqua avec satisfaction que Gouanazi accompagnait les premiers.

Les perches furent dûment coupées, écorcées, taillées à leur extrémité et plantées en terre des deux côtés du chemin d'entrée de manière à former une sorte de porche : double barrière laissant un espace de deux mètres de largeur au milieu pour la route d'accès (1). Puis les jeunes garçons couchèrent dehors, sous le grand arbre, après avoir bu un peu de bière forte et mangé quelques patates.

— Régalez-vous, leur disait un malin, régalez-vous ! Il se passera du temps avant que vous vous retrouviez à pareille fête !

— Pfoukan ! Levez-vous ! cria une voix alors qu'il faisait encore nuit.

Les jeunes gens sautèrent sur leurs pieds en se frottant les yeux et regardèrent vers l'orient. Ngongoméla paraissait dans un ciel parfaitement pur et une légère brume leur annonçait déjà le jour.

— En route, dépêchez-vous !

Et toute la troupe sortit. Elle sortit du village, elle sortit de l'enfance ! Elle sortit des bras des mères pour aller vers l'inconnu redoutable.

Le chemin conduisait, du côté de la montagne, droit contre le grand rocher de Marovougne dont la paroi gigantesque se dresse là-haut, très haut. Il escaladait des pentes raides de terre brune, traversait des espaces cultivés, des jachères couvertes de composées jaunes que l'on eût prises, de jour, pour des champs de colza. Au bout d'un quart d'heure, on avait atteint un grand arbre solitaire au milieu de la montée. Zidji se retourna vers l'orient, vers la plaine immense où dormait encore son village. Les silhouettes des collines pointues apparaissaient à peine encore. A deux lieues environ, la plus grande de ces petites montagnes s'éclairait un peu. C'est celle qu'on appelle le Kadjaléra, sorte de Sphinx énorme couché au pied des monts. Au-dessus de ce Sphinx, Zidji vit l'étoile du matin, si claire, d'une lueur si douce, la plus lumineuse des

(1) Ceci est une coutume pédi et non thonga.

étoiles, la mère du jour. Et son âme eut un vague tressaillement d'espérance et de joie ! Connaître ! Grandir ! Être un homme ! Elle lui annonçait tout cela, Ngongoméla, la radieuse !

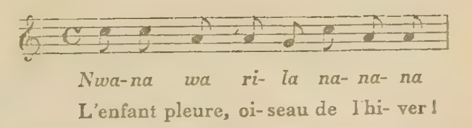
Encore un tertre de cent mètres de long, fortement incliné, et les jeunes gens atteignirent un espace plat d'où partaient des bruits étranges et discordants : des chants à eux inconnus, accompagnés du tapage de bâtons frappant sur des boucliers de peau, puis, par-dessus tout, la sonnerie grave, profonde des cornes d'antilope, quelque chose de sauvage qu'ils avaient entendu vaguement de la plaine et qui devenait toujours plus clair...

On les fit asseoir à une certaine distance pour qu'ils ne pussent démêler le sens de tout ce bruit. Là, des bras robustes les empoignèrent. On regarda leurs cheveux. Zidji avait une toison abondante. Avec une certaine coquetterie, il l'avait laissée croître davantage sur le devant du crâne que sur l'arrière pour former un espèce de toupet.

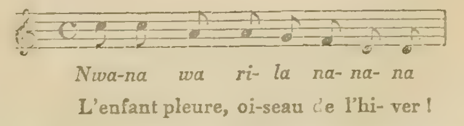
— Va lui couper les cheveux, dit le gaillard qui l'avait saisi à un des bergers.

Et celui-ci, l'entraînant à part, trancha en quelques minutes l'ornementale chevelure crépue.

Zidji était tout assourdi par le bruit. Mais il tâchait de se ressaisir, de comprendre ce qui se passait. Comme on l'avait conduit plus près des chanteurs pour lui couper les cheveux, il put enfin saisir les paroles du chant que hurlait la foule des vieux et des bergers. L'un d'eux entonnait un solo à la mode cafre que voici :



Et tous de reprendre avec accompagnement des boucliers et de la fanfare :



La plupart des candidats ne distinguèrent rien, dans ce

tapage infernal. Et surtout aucun d'eux ne put percevoir les cris de douleur qui s'élevaient plus loin, au delà de l'espace plat, dans une petite vallée du côté des rochers. C'était là qu'on dirigeait les jeunes garçons, huit par huit. Deux ou trois escouades étaient parties déjà et le soleil s'était levé. Zidji fut joint à la quatrième. Sur le chemin, il y avait un petit feu et, dans ce feu, un des bergers jetait continuellement du bois résineux, des drogues et un peu de graisse. Il en sortait une odeur âcre qui décelait de loin déjà la présence du brasier :

— Garçons, sautez par-dessus, cria leur guide.

Et chacun, l'un après l'autre, sauta. C'est ce qu'on appelle : tlula ritsa, sauter le feu, rite de purification et de séparation tout à la fois.

Un peu plus loin, l'escouade des huit pénétra parmi les chanteurs. On leur remit à chacun une sagaie et on leur dit :

— Transperçez ! tuez !

Mais il n'y avait personne à tuer. Ce qu'il y avait, c'étaient les vieux, les bergers munis de baguettes, faisant la haie des deux côtés et il fallait passer au milieu d'eux. Ils couraient, les malheureux petits, faisant les gestes de transpercer des ennemis, tandis qu'une grêle de coups de bâton tombait sur leurs dos. Au bout de cette allée de la fustigation était l'entrée du Ngoma. Ils y arrivèrent tout effarés, tout meurtris. Quatre hommes les reçurent, les conduisirent à quelques mètres de la porte et les dépouillèrent immédiatement de leurs ceintures. Ces belles queues dont Zidji était si fier, il dut s'en séparer pour ne plus jamais les revoir.

Huit pierres étaient disposées en ligne sur le sol faisant face à huit autres pierres ; sur ces dernières, huit hommes assis, étranges, la tête couverte d'un casque de peau de lion avec une longue crinière. Le cœur de Zidji se serra d'épouvante. On nomme cette place le Crocodile... un crocodile redoutable dont la morsure a déjà fait bien des victimes...

Enervé déjà par les coups qu'il avait reçus, il s'assit machinalement sur l'une des pierres non occupées. Chacun de ses camarades en fit autant. Derrière chacun d'eux se trouvait un des bergers, debout. Soudain, alors que, tout craintif, il regardait l'Homme-Lion qui lui faisait face, il reçut dans le dos un formidable coup de verge. Son sang fit tout le tour de son être. Il se retourna pour voir d'où venait cette attaque

subite, douloureuse. Gouanazi était là, riant de son rire moqueur, avec ses cornes dirigées contre Zidji. Celui-ci voulut se lever, riposter, se battre.

— Reste assis, ne bouge pas ou tu es mort, hurla l'Homme-Lion.

Tout cela était parfaitement calculé. A la faveur de l'ahurissement causé par cette douleur inattendue, le « Nyahambé » (c'est ainsi que se nomment les chirurgiens du Ngoma) accomplit en deux mouvements le rite sacré, antique, mystérieux, par lequel l'enfant devient homme, le jeune garçon un guerrier, l'innocent un initié.

L'un des camarades de Zidji, vaincu par l'atroce souffrance, tomba à terre en poussant un grand cri.

— Lève-toi, peureux! lui dit le berger qui avait le soin de cette pierre-là, et il le frappa de nouveau.

Comme il ne bougeait pas, il lui versa sur la tête une marmite pleine d'eau. L'enfant se remit sur ses jambes en sanglotant. C'était Latane, le petit Latane, le fils unique d'un des voisins de Mankélou.

— Tenez, prenez cette médecine entre vos dents, dit l'un des vieux en leur mettant un bout de racine dans la bouche. C'était le médecin du Ngoma, celui qu'on appelle le « Manyabyé ».

— Et maintenant prenez votre tête entre vos mains.

Ils obéirent.

— Grands nigauds, il ne s'agit pas de cela !

En effet, c'est là encore une de ces expressions trompeuses comme il y en a tant à l'école de la circoncision où l'on dit une chose pour une autre, langage secret qui décuple le mystère du rite et fait trembler davantage les initiés. Le médecin enduisit leur plaie d'une poudre hémostatique, puis le guide leur dit :

— Allez ! partez ! c'est fait.

Zidji se leva. La tête lui tourna. Il fut pris de vertige. Il allait tomber, s'évanouir.

Mais par un effort de volonté surhumain, il resta debout et suivit les sept autres. Ils quittèrent la place du Crocodile et allèrent rejoindre dans l'enclos de la circoncision les trois escouades qui avaient déjà passé par l'épreuve. Ils s'engagèrent dans un étroit chemin bordé d'épines. Plus loin, au bout de

cette sorte de boyau, les haies s'écartaient, l'on passait entre deux rangées de perches éloignées d'un mètre ou deux l'une de l'autre, puis entre deux constructions carrées se faisant face et l'on arrivait enfin à une place circulaire, tout au fond. Le tout formait une vaste cour, la cour des mystères... entourée de branchages épineux.

L'air passablement morne, gémissant de temps à autre, leurs camarades étaient assis là, tout peinturlurés de blanc, des reins à la tête, sous la garde de quelques bergers et de deux ou trois vieux. L'un de ceux-ci donna à Zidji et aux nouveaux venus quelques grandes feuilles cueillies à un arbuste spécial avec lesquelles ils se cousirent un semblant de vêtement plus primitif encore que celui de nos premiers parents, comparable plutôt à la feuille de vigne de l'Apollon du Belvédère.

— Regardez bien ces feuilles, leur dit un vieux qui semblait avoir quelque peu pitié d'eux. Tous les jours, vous en cueillerez de nouvelles. Elles aideront à votre guérison. Et n'allez pas vous tromper et en prendre d'empoisonnées.

Il n'ignorait pas, le brave homme, que certains bergers se font un malin plaisir de conseiller aux circoncis l'emploi d'autres feuilles dont le suc est très mauvais et envenime les plaies. Une épreuve de plus !

— C'est là, leur dit encore le vieux, le « shondlo » qu'aucun incirconcis, aucune femme ne peut voir sans mourir. Vous le porterez trois mois, le shondlo. On l'appelle aussi hamba, la brebis.

Zidji se rappela alors les airs mystérieux avec lesquels Gouanazi lui prédisait qu'il mangerait de la viande de brebis au Ngoma.

Revêtus de leurs deux ou trois feuilles retenues autour des reins par un bout de ficelle de fibres tressées, ils eurent à subir encore le blanchissage à la chaux. « Voilà, leur dit-on, la seule graisse dont vous osiez désormais vous oindre. » Et, à tour de bras, les bergers les soumirent à cette opération. La matière dont ils se servent n'est pas, à proprement parler, de la chaux. C'est une terre plutôt siliceuse que calcaire que l'on trouve en bancs ou en poches au bord du ruisseau et qui doit tenir un peu de la nature du talc. Elle est remarquablement blanche et remplace parfaitement la chaux pour blanchir les murailles.

— Hé! hé! vous voilà devenus des baloungo, des blancs, criaient leurs persécuteurs, et, à l'un des circoncis qui faisait la grimace et trouvait cette graisse-là bien peu onctueuse, ils administrèrent une bastonnade en riant.

Cependant, par bouffées, arrivaient les paroles du chant que dominaient parfois la sonnerie des cornes d'antilope et le bruit sec des boucliers frappés.

Il pleure, il pleure, le petit oiseau de l'hiver !

Et les cris déchirants des escouades successives se mélangeaient lugubrement à ces paroles ironiques.

Cela dura jusqu'à midi. Alors tout le monde fut réuni dans le « soungui », dans la cour des mystères. Les bergers allèrent couper des perches et de l'herbe pour finir les constructions et les vieux s'arrangèrent de leur mieux dans les huttes qui entouraient la place. On laissa les jeunes garçons tranquilles et leur maison fut prête pour les recevoir, au soir de ce premier jour.

... Couchés sur le sol dur, sans natte, sans couverture, ayant froid et souffrant beaucoup, ils ne dormirent guère, les petits circoncis. Leurs épreuves commençaient. Latane gémissait sans discontinuer. Evidemment l'Homme-Lion qui avait opéré s'y était mal pris, car il paraissait beaucoup plus affecté que la plupart de ses camarades. Zidji, couché à côté de lui, lui disait :

— Prends courage. Tais-toi.

Une voix sévère cria de la place :

— Allons ! Qu'on se taise par là-bas ! Vous empêchez les vieux de dormir. Celui qui troublera le silence, on lui fera boire du lait de chèvre.

Le ton de menace avec lequel ces paroles étaient prononcées faisait penser que le lait de chèvre devait être plutôt amer, quelque chose comme la viande de brebis ou la graisse de chaux avec lesquelles ils avaient fait connaissance déjà ! Enfin le sommeil vint avec des cauchemars affreux où des petits couteaux, des sagaies, apparaissaient tour à tour dans les mains des Hommes-Lions.

H.-A. JUNOD.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre

III [1]

Cogolin, 3 juin.

Monsieur,

Enfin j'ai une occasion pour vous écrire et vous dire encore un chapitre de mes aventures, puisque je sais que vous les avez fait connaître aux hommes. Les dieux comme la nature n'existent qu'au moment que vous en parlez, et sitôt que votre attention se détourne des choses divines, ils retombent dans l'obscure immensité panthéiste, où leur vie s'écoule muette, profonde et végétative. Je participe aux dieux, j'ai vécu cette vie. Je participe aux hommes, et je connais les joies humaines. Hélas! Elles m'ont été si parcimonieusement mesurées par le destin, en ces derniers temps, que je ne sens presque plus mon humanité. Cela fait que je suis triste, oui, triste, malgré les yeux changeants qui me regardent en ce moment d'un air de reproche, malgré les joues un peu rosies par le fard et maintenant un peu pâles qui se frottent à mon vieux cuir immortel et poilu. J'ai goûté, depuis trois ans, plus d'amertume que dans le reste de mes jours. La solitude m'a empoisonné le cœur, et si des temps pareils, ou pires, qui sait? devaient revenir pour moi, j'en serais réduit à implorer des dieux mon rappel à l'Olympe, mon retour à la condition paternelle. Ah! renoncer aux femmes! Les dieux ne descendent plus sur la terre et je crains les déesses. Quelle figure, parmi elles, ferait le pauvre chèvre-pieds?

Mais ne suis-je pas né pour être heureux? Cydalise, quand je dis cela, me traite de satyre romantique, et quoique je ne comprenne pas bien, je sens que cela signifie que tel rêve est devenu un peu chimérique. Foin de la chimère! Ce sont les réalités qu'il me faut. Nous ne comprenons pas le bonheur de la même manière, moi et vos philosophes. Je ne mourrai qu'avec la nature, ce n'est qu'avec elle seule que je dois m'accommoder. Les saisons m'importent plus que les métaphysiques. Pourquoi le temps ne reviendrait-il pas des anciennes libertés faunesques? La porte des bercails ne sera pas

(1) Voir le *Mercure de France* des 15 juin et 1er août 1907.

toujours aussi bien fermée et Vénus, qui semble s'oublier en des amours particulières, se souviendra encore de sa mission universelle. C'est un fait que les nymphes n'habitent plus les bois et que je n'ai pu, depuis trois ans, capter aucune fille, mais Cydalise a réconforté le vieux Faune solitaire et l'espoir des vendanges est rentré dans mon cœur. Ne croyez pas ce que je vous dis aux premières pages de cette lettre. C'était un reste des mélancolies que je n'ai pu partager avec personne. Maintenant que vous les avez ressenties comme moi, je ne les ressens plus. Que fait le passé à qui tient le présent !

Cydalise est descendue du chariot de Thespis pour venir à moi. Sa profession est de déclamer devant le peuple les vers des poètes. Elle me cherchait, c'est qu'elle m'avait déjà trouvé, comme disent des vers qu'elle m'a récités et qui s'appliquent évidemment à ma divinité, toujours présente et toujours active. Cydalise ne l'a pas invoquée en vain. Le dieu millénaire a toujours la jeunesse de ses désirs et les désirs de sa jeunesse. Les faibles hommes trahissent les femmes, bien des femmes me l'ont avoué, les satyres jamais, elles l'ont reconnu, frémissantes et rougissantes, trop tard aussi, pour leur bonheur, disent quelques-unes. Rêveuse et libertine, Cydalise aime à dire des poèmes entre deux délires. Elle commence d'une voix un peu essoufflée par la course divine, saisit le murmure, s'exalte, puis peu à peu tombe en une sorte de tremblement précipité qui s'achève dans mes bras, plus rapide encore. Aussi, je sais plutôt les premiers vers que les derniers, qui meurent dans un murmure sans paroles. Je me souviens d'une aventure pareille, jadis, en Campanie. J'aimais une esclave grecque d'une merveilleuse beauté qui venait me retrouver tous les soirs, et qui tous les soirs voulait me chanter la première idylle de Théocrite, pour me montrer que sa voix était aussi pure que son corps oint d'huile de lavande. Elle n'eut jamais la force d'entamer le troisième vers : « Doux est le murmure du pin près des fontaines, chevrier, doux le son de ta flûte... » Sa voix s'évanouissait à Τυρίσδες. Peut-être ne se souciait-elle pas, comme dit Esope, de lâcher la proie pour l'ombre. Les dieux soient loués ! La gaieté me revient avec ces lointains souvenirs qui se rejoignent si doucement au présent, à travers les siècles. Celle-ci sait mieux résister à la violence du désir : elle prépare avec plus d'adresse le dénouement dont elle sait prolonger les syllabes plaintives. Les hommes ne lui ont pas donné une mauvaise éducation : peut-être m'attacherai-je à elle plus qu'à toutes les autres, quoique ma nature me pousse toujours vers de nouvelles découvertes. Mais les femmes de cette sorte sont si rares !

Mais il y a des repos forcés à l'amour, et les honnêtes satyres eux-mêmes les respectent, car ils ont en horreur le sang, comme les larmes. Un de ces jours de langueur, elle vint avec un livre, et, sou-

riante encore parmi sa tristesse résignée, elle se mit à lire, tout haut, sans autre explication : L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE. Miracle ! Bercé à ces rythmes inégaux comme une course dans les collines boisées, j'avais presque autant de plaisir à contempler ses lèvres mouvantes qu'à les tenir enfermées dans les miennes. Puis elle m'expliqua le poème comme jadis les philosophes dans les académies. Et je me voyais à mesure surgissant d'entre les saules du bord de l'eau, l'oreille aux aguets d'ébats que je désirais et que je ne voyais pas. Je me souvenais, c'était une de ces après-midi excitantes et chaudes, telle que je n'en ai pas eu depuis longtemps, j'avais entendu la rivière clapoter un peu, comme au jeu d'un corps qui s'y plonge et j'allais fuir, car je crains l'homme ennemi, quand je crus voir au bord des cheveux flottants, touffe de chanvre tenue d'un lien de jonc. Je guettai. Si c'était une femme, partie d'un petit jardin de roses, elle reviendrait là, et la haie était transparente et la maison assez haut vers la colline. Je guettai longtemps. Las, je me mis en quête. Je ne voyais rien. J'entendais des rires maintenant. J'imaginai beaucoup de choses, celles même que le poète a dites. Oh les prendre ! Elles sont au moins deux, puisqu'il y a des rires. Des rires, des jeux, des caresses légères. C'est là. On se tait. M'a-t-on deviné ? Non. Le plaisir médite avant d'éclater. Et moi ? Mais si vous connaissez le poème, vous connaissez aussi mon agitation, mon inquiétude irritée, hennissante, toute effarée, toute étourdie. Un homme se leva, parmi les arbres d'en haut.

— C'était lui, dit Cydalise.

— Lui ?

— Le poète.

Et elle baisa son nom sur la première page du livre.

— C'était donc lui ?

— Assurément.

— Je pris la fuite.

— Fuir ! Mais il te voyait, il aurait voulu s'approcher de toi. Songe, il te ressemblait, autant qu'un homme peut ressembler à un dieu, et nul ne fut jamais plus près des dieux par l'esprit. Le fuir, lui, ton frère en ingénuité !

Voilà l'aventure telle que je viens de l'apprendre. Cydalise me dit que je dois en être très fier. Elle m'a fait apprendre par cœur trois vers de ce divin poème afin que je n'aie pas l'air d'ignorer tout de mes fastes :

> Alors m'éveillerais-je à la ferveur première,
> Droit et seul, sous le flot antique de lumière,
> Lys ! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Ingénuité, encore. Mais rien ne me convient davantage.

J'ai fait un marché avec Cydalise. Je lui permets de vous envoyer des baisers. Recevez-les. Elle me permet de vous faire ou plutôt de vous renouveler une prière. Ne permettez pas qu'on appelle satyres les vilains hommes qui éventrent les petites filles. Un satyre est incapable de tels forfaits. Toutes celles que j'ai rencontrées ont été fort contentes de moi et leurs baisers, innocents comme la nature, m'ont remercié fervemment des mille petits jeux que je leur ai appris.

ANTIPHILOS,
Satyre.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Francis Jammes : *Ma fille Bernadette*, Mercure de France, 3 50. — Emile Cottinet : *Le Livre lyrique et sentimental*, Edition de « Pan », 3 fr. — André Delacour : *Le Rayonnement*, Bibliothèque du « Temps présent ». — Jean Clavy : *Quelques lames de la mer sauvage*, Edition de « Pan » ; 2 fr.

Ma fille Bernadette. Les mots n'ont pour aucun homme le même sens; pour le plus grand nombre des mécréants, les quatre syllabes de Bernadette évoquent simplement une figure plate et niaise de pastoure qui a emprunté à l'œil de ses brebis un regard stupide où se reflète en vain l'image des prairies, des arbres et du ciel; mais les hagiographes ne connaissent les saints que comme Don Quichotte connaissait les moulins à vent et M. Francis Jammes, qui est le plus subtil et le plus ingénieux des poètes, est à sa manière un hagiographe; sans doute il sait que quand sa fille regardera le portrait de sa patronne, il verra « qu'elle ressemble à une pauvre paysanne pas bien jolie qui vendrait des pommes au marché. C'est dans le cœur qu'est la sainteté comme de l'eau pure dans une cruche sous les feuilles ». Comme l'imagination et la dialectique secrète de M. Francis Jammes ne se peuvent exercer qu'après une observation très exacte et très précise des êtres et du milieu où ils vivent, il ne pouvait choisir que Bernadette : c'est une sainte locale, née du terroir pyrénéen, les circonstances et le site du miracle, qui pour d'autres ne peuvent faire d'une misérable idiote une créature d'élection, s'associent pour lui à l'idée de la paysanne : il ne comprendrait peut-être pas le miracle ailleurs qu'à Lourdes. Il a gardé intact le don d'enfance, qui est de s'étonner toujours devant la merveille de l'univers, mais il ne mésuse pas de ce don et il le met en valeur avec l'art le plus charmant. Pour lui ainsi que pour la plupart des pères, sa fille est devenue le centre du monde, c'est pour elle que le févier étend son ombre sur la maison, pour elle que le pharmacien, alors que ses parents n'étaient encore que fiancés, cueillit la pomme reinette et en fit du sirop, et parce que, le jeudi, son ange gardien l'a protégée et a écarté d'elle un attelage emballé et sans conducteur, c'est pour elle

que le Vendredi saint « Notre Seigneur meurt à sa place » ; elle est au milieu de tout comme une abeille au cœur d'une fleur inconnue où « elle épelle la lumière » et les astres tournent autour d'elle.

Sache donc, ô toi qui soutiens cette petite fille ! que tu supportes tout le paysage qu'elle entraîne avec elle et que si elle n'eût pas existé dans l'univers, l'univers n'eût pas existé sans elle puisque Dieu l'a créé pour elle.

L'univers, tel que le voit M. Francis Jammes, ne diffère pas beaucoup du Paradis qu'il inventa naguères dans *le Roman de Lièvre*, roman franciscain ; c'est un grand jardin plein de fleurs, où circulent, semblables à ce qu'ils sont, des animaux familiers ; sans doute les fleurs qui composeront à la gloire de la Vierge un bel herbier ont poussé autour de la maison, de la ferme et de l'enclos ; mais d'autres viennent de très loin, le févier est originaire de Chine et de grands lis roses de la Guadeloupe président à la naissance de l'enfant ; et les hirondelles avec qui elle parle lui racontent des histoires d'Extrême-Orient ; les ancêtres aventureux qui vécurent aux Antilles et s'aventurèrent sur les mers lointaines apportent leur souvenir à la dernière apparue de leur lignée, et aussi par une mystérieuse concordance elle est née « dans l'anniversaire et presque à l'heure de la mort de Blaise Pascal » ; cette concordance n'a pas échappé à M. Francis Jammes et c'est peut-être à cause de cela qu'en épiant sur le visage de son enfant les premiers éveils de la sensibilité il a songé non plus à Bernadette, mais à des penseurs amers et désespérés :

Parfois tu souris, tant c'est joyeux, mais, soudain, ta lèvre devient arquée et amère comme celle du Dante ; ton œil se fait hagard à contempler ce gouffre de Pascal qui s'étend au delà de ton bonnet.

Il ne lui souhaite point le génie éperdu et halluciné du philosophe ni le perpétuel exil du poète ; il lui veut une vie tranquille, « une maison sur le sentier dans laquelle il n'y a rien d'extraordinaire ».

La vie est comme une petite maison bâtie
Sur le bord d'un sentier, ô ma Bernadette,
Une maison toute simple aux gros murs honnêtes
Dans le jardin de laquelle on cueille du chasselas et des noisettes,
Puis l'on s'en va.

D'avance il a décrit pour elle avec une minutie de primitif la ville et la ferme dite *Au Choü* et dessiné d'admirables portraits de lui-même, de sa femme, de sa mère et des ascendants qui lui ont légué quelque chose de leurs pensées et de leurs passions mortes. S'il n'était délicat de faire le départ de ce qui est de la littérature et de ce qui appartient à un domaine réservé, on regretterait que l'intention apologétique se fasse jour parfois et que de pieuses similitudes, trop

symétriques et assez froides, altèrent la douceur virgilienne de l'œuvre ; lorsque M. Francis Jammes prend sa fille dans ses bras et lui montre par-dessus les toits la terre couverte de neige où sommeille le blé, pourquoi faut-il que la scène soit interprétée mystiquement ?

Regarde face à face cette grande sœur la terre qui se remettra à gazouiller. Elle te garde son cœur, ce grain de blé afin qu'un jour Dieu puisse entrer *sous ton toit* de nouveau recouvert par un voile de neige, le voile de ta première communion.

Pourquoi ? Il serait discourtois de s'attarder à le dire et puisqu'il nous dispensa tant de pages exquises et profondes mieux vaut, quand nous souffrons de ses erreurs, saluer sans plus le bon poète et imiter le geste de son grand-oncle le médecin.

Un jour qu'il chassait, il se brisa un os de la jambe et se traîna jusqu'au bord du fossé où il s'assit. Une voiture de jeunes femmes passa. Ne voulant pas qu'elles eussent le désagrément de le savoir estropié, il fit comme si de rien n'était. Et, se soulevant sur le talus, il les salua de son plus souriant coup de chapeau.

Combien l'hagiographie du grand-oncle est plus aimable que celle de Bernadette Soubirou !

Le Livre lyrique et sentimental. M. Emile Cottinet publie chaque mois dans la revue « Pan » de curieuses notes critiques d'une loyale partialité, mais d'une tournure allègre et précieuse : il est offusqué par la laideur et la sottise et il se venge alors par l'ironie ; à d'autres heures il s'avoue lyrique et sentimental. Il se défend encore de l'élégie et les variations sur des thèmes populaires sont parfois en dépit de l'épithète aussi et plus précieuses que lyriques ; mais en trois poèmes plus amples et sévèrement construits, *l'Eternelle vision*, *Refleurir*, *l'Ascension vers la Mort*, M. Emile Cottinet a largement donné sa mesure ; il ordonne bien les épisodes et les strophes, parfois même il les ordonne selon le progrès d'une logique trop apparente et le vocabulaire devenant technique rend encore plus perceptible la trame rude du raisonnement :

Ainsi les grands glaciers d'argent ceignent la terre.
Fils des nuages, du vent,
de toute la terrestre atmosphère,
près des fleuves dont les inverses courants
surgissent des ténèbres de leurs flancs
ils gardent le seuil du Mystère,
des régions inconnaissables :
déserts aux éternelles vagues
où pullulent morts ou vivants —
séparés par quels farouches *contre aimants ?* —
les univers, ces agrégats de grains de sable.

(*L'Ascension vers la mort.*)

Mais lisez *l'Eternelle Vision*; comme dans certains poèmes somptueux et funèbres d'Algernon Charles Swinburne, le féroce, le hideux le stupide, le cruel Amour est évoqué; il ne berce pas sa victime de trompeuses promesses; il lui montre d'avance le cortège qui va avec lui envahir sa maison, la Jalousie, le Soupçon, contre qui il n'est de refuge que le sommeil et l'ombre ; cette vision de songe est aussi triste et douloureuse que la vie elle-même qui continue après qu'elle s'est évanouie et cependant à s'en ressouvenir, bien qu'en ayant ressenti toute l'horreur, le poète la retrouve d'abord dans toute sa primitive et décevante beauté :

J'ai vu celui que les fous nomment Amour,
celui-là qu'on ne voit qu'en songe
et dont la voix lointaine prolonge
en nos âmes sa douceur infinie.
Il allait vêtu de blanche harmonie ;
ses grands yeux de pâle améthyste
étaient noyés d'ivresse triste;
ses mains bénies
apportaient la fraîcheur des larmes, les caresses,
tout ce que laisse
aux cœurs meurtris la divine Pitié.

Le Rayonnement. Louis Bouilhet faisait profession de mépriser le barde aux yeux larmoyants

Et pour qui la nature immense serait vide
S'il ne portait en croupe ou Ninette et Ninon.

Louis Bouilhet aurait probablement pris peu de plaisir à lire *le Rayonnement*. C'est un long poème d'amour; il semble, en effet, que, pour M. André Delacour, rien n'existerait dans la Nature, si la femme uniquement aimée ne lui en avait facilité la révélation :

Je t'aime à m'éblouir de la plus humble feuille,
Du moucheron qui vole autant que du soleil,
A croire qu'il suffit simplement que je veuille
Pour accueillir le monde en moi, comme il m'accueille
Et que, si grand soit-il, je deviendrai pareil.

Et dès qu'il aime, la transfiguration solaire s'était déjà accomplie : non plus que le soleil

... ne tarit l'or de son photosphère,

son amour ne se pouvait épuiser :

Donc si ton cœur de femme est altéré d'amour,
Bois au mien, comme la blonde abeille boit au jour ;
Il est un astre intense, éblouissant, extrême
Et tout son héroïsme est dans ce mot : Il t'aime !...

M. André Delacour ne se contente point de chanter en alexandrins d'une éloquence profuse des hymnes amoureux, il est atteint de religiosité ; Dieu, le Christ, se mêlent à ses litanies avec une redondance indiscrète et ils ne ressemblent pas, hélas ! aux vivantes figures qu'a peintes, d'après eux, M. Francis Jammes : ils ne s'intéressent et ne l'intéressent ni aux bêtes, ni aux fleurs ; sinon ils lui auraient interdit d'écrire cet absurde distique :

Et le lys fermant de dédain
Son calice, s'il est effleuré par une aile.

Le lys de chair ferme et sensuelle ignore la pudeur offensée des sensitives romantiques ; en dépit de sa blancheur, il n'est point chaste et son parfum violent trouble les cerveaux et les cœurs.

Quelques lames de la mer sauvage. M. Jean Clary n'a pas voulu contempler le miroir bleu de la Méditerranée dormant entre les rochers des golfes heureux ; il a vu se ruer les vagues farouches de l'Océan, il a entendu leurs clameurs et confondu avec leur râle les sanglots des morts tragiques qu'elles roulent dans leur remous. Ce sont sept poèmes pleins de tumulte, d'une fougue quelquefois un peu barbare ; mais cela est compensé par le bel élan, par la volonté de ne pas s'enliser au rivage ni dans le calme des baies malsaines :

... Les yeux fous crevant les horizons magiques,
ils ont cherché les refuges stables, les joies étoilées ;
sous l'impalpable ciel et sous la mer farouche
le désir de la terre a hurlé dans leur bouche
Et voici leurs pensées effondrées dans un râle,
la tour sereine de leurs amours s'est effritée
loin des combats et des rafales,
leur âme n'a voulu que penser au sommeil,
et sur le rivage aux espérances prostituées
tous ces cœurs aveulis sont morts dans le soleil.

Mieux vaut le sort des noyés qui par les nuits claires assaillent les vaisseaux de leurs cris et de leurs plaintes forcenées ; eux du moins ne se sont pas pitoyablement échoués et peut-être vient-il une heure où le chant des sirènes apaise et console leurs âmes frénétiques.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

F. T. Marinetti : *Mafarka le futuriste*, Sansot, 3 fr. 50. — H. Taine : *Etienne Mayran*, Hachette, 3 fr. 50. — Willy : *Maugis en ménage*, Méricant, 3 fr. 50. — Georges Bonnamour : *Les trois Poteaux de Satory*, Plon, 3 fr. 50. — Léon Barry : *Le Voyage d'Hélène*, Lemerre, 3 fr. 50. — Edouard Rod : *Le Glaive et le Bandeau*. Fasquelle, 3 fr. 50. — Auguste Bailly : *Les Prédestinés*, Grasset, 3 fr. 50. — Renée Lafont : *L'Appel de la mer*, « Vers et Prose », 3 fr. 50. — M. Delly : *Esclave ou Reine*, Plon, 3 fr. 50. — Une femme curieuse : *L'Art de séduire les hommes*, Juven, 3 fr. 50. — Emile Colas : *Pitié !* Henri Falque, 3 fr. 50. — Henr

le Verdier ; *L'Amour qui sauve*, Douville, 1 fr. — Pierre Loti : *Le Château de la Belle au bois dormant*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Ralph Paine : *La Victoire imprévue*, Monde illustré, 3 fr. 50. — Charles Foley : *La Chambre au Judas*, Librairie illustrée, 3 fr. 50.

Mafarka, le futuriste, par F. T. Marinetti. Eh bien, voilà, moi je trouve ça très beau !... « Vous êtes *futuriste ?* » vont s'écrier mes meilleurs ennemis. Non, je ne sais pas du tout ce que cette mention peut signifier. J'ignore le *futurisme* et même je ne connais aucun *futuriste*. J'ai lu la préface de l'auteur de *Mafarka*. Je n'ai rien compris à ce manifeste et il m'est fort désagréable qu'un Monsieur, fût-ce l'auteur de *Mafarka*, vienne me déclarer, un étendard à la main, qu'il a fait un chef-d'œuvre. J'ai l'habitude de m'apercevoir de ces choses-là sans qu'on prenne la peine de m'en avertir. Cependant, malgré ma mauvaise humeur, j'ai voulu lire ce livre avec une attention d'autant plus grande que l'on m'annonçait sa profonde incohérence. Ai-je l'esprit mal fait ? Suis-je fou moi-même ? Ou vais-je devenir aussi parodoxal qu'un futuriste du dernier bateau ? Je vous répète que j'ai trouvé ça vraiment beau parce *je l'ai vu*. Or, si un Monsieur me *fait voir* réellement une existence folle, arrive à me donner la vision de l'extravagant, moi je ne lui en demande pas plus pour lui trouver du génie. Je n'aime pas le procédé employé par l'auteur et je ne discute pas son exagération, souvent de mauvais goût. Il possède d'ailleurs tous les défauts de Victor Hugo, mais il est à son aise dans le désordre. S'il constate que la voix d'un muezzin est de couleur violette, ça ne me choque pas ; j'en prends mon parti lorsque je me trouve devant le tableau des *Chiens du Soleil*. Mafarka se battant à côté de son frère Magamal, l'enragé, est une page fabuleusement saisissante. Le festin des monstres de la mer et l'orgie qui suit sont des chapitres merveilleux. Il est certain que ce n'est guère convenable, que le piment africain est terriblement répandu et que cela sent le nègre d'une façon furieuse (surtout dans *le Viol des négresses*) ; pourtant c'est vivant, car, au fond, rien n'est plus vivant qu'un cauchemar. Fabriquer de toutes pièces un bonhomme artificiel et le faire marcher n'est pas difficile quand on a de l'imagination ! Vous croyez ça ? Il est fort difficile d'être Dieu. Je pense ne pas déplaire à M. Marinetti en le comparant à ce premier auteur du premier volume de l'humanité. Nous avons tous lu, en leur temps, *les Chants de Maldoror*, où nous avons découvert cette phrase exquise dans son ingénuité : « Phallus déraciné, pourquoi fais-tu de pareils bonds ? » *Mafarka* m'a produit l'effet des *Chants de Maldoror*, le personnage qui joue du piano les doigs gantés de sang. Ça n'a rien à démêler avec la raison quotidienne. Si nous étions bien sincères nous avouerions que la raison, comme la vie quotidienne, nous ennuie encore plus dans les livres qu'entre nos quatre murs. Je ne recommande pas la lecture de cette œuvre extraordinaire aux jeunes

hommes qui, coupent leur pain quotidien en tartines, mais je prie les poètes, ces gens si heureusement doués de folie, de s'arrêter un instant devant cette image : « Sous la haute voûte, la lumière bleue de la nuit se retirait peu à peu comme une femme cérémonieuse qui sort à reculons par la terrasse en s'inclinant profondément et abaissant en cadence ses bras d'où pendent des haillons ! » M'est avis, Messieurs, que cette phrase, copiée au hasard dans un livre où il s'en trouve beaucoup de la même valeur, devrait à elle seule sauver la face du futurisme. Oui, je sais, il y a le manifeste contre les gondoles de Venise, « ces balançoires à crétins », et le « vénal clair de lune d'hôtel meublé », mais une école chasse l'autre. Je connais en France certains *naturistes* qui furent aussi hauts en couleur, sinon en talent, et, toqués pour toqués, je préfère ceux qui m'amusent à ceux qui me rasent.

Etienne Mayran, par H. Taine. La sagesse, l'ordre, toute la beauté de la méthode s'accordant à la réalité attristante de la vie... et comme la vie qui passe mais ne finit pas, car si elle se recommence elle ne conclut jamais puisqu'un homme en continue un autre, ce roman n'est point terminé. C'est l'histoire d'un studieux et d'un esprit indépendant. C'est surtout l'histoire d'une vocation philosophique. Ecrite en 1861, elle est toute neuve parce que de toutes les époques. Quel est le jeune écrivain qui ne se reconnaîtra pas dans les luttes soutenues par Etienne Mayran pour le droit au respect de la volonté ?... Une préface de Paul Bourget nous donne les premiers arguments de la thèse et nous initie aux nobles perplexités de l'auteur en face de sa propre vocation artistique. Il ne faut pas prendre ce journal d'une âme d'écolier pour des notes autobiographiques, déclarent en outre les éditeurs. Cependant il ne doit pas être défendu d'y voir le reflet de la plus grande intelligence scientifiquement littéraire des temps modernes.

Maugis en ménage, par Willy. Si mal paginé que puisse être ce volume (de la page 28 nous sautons à la page 281 sans aucun éclaircissement possible sur le texte perdu), nous y devinons, parmi les à peu près d'usage, un absolu de désenchantement qui nous navre ! Maugis se meurt ! Maugis est mort ! Le mariage est vraiment néfaste pour les noceurs. Ah ! ce n'est pas drôle toutes les nuits d'amuser ses contemporains, surtout ses jeunes contemporaines ! Il manquait l'impuissance physique à la gloire de ces héros de boudoir et de bars américains Mon Dieu, il l'a obtenu : qui peut plus peut moins ! Allons-nous avoir la paix dans les familles et sur la Butte ? Je crains le contraire. Si le Maugis ressuscite, ce ne sera sans doute que pour faire beaucoup d'enfants... qui porteront naturellement des couvertures jaunes, car telle est la couleur préférée des eunuques... et je me suis laissé dire que dans les harems bien tenus c'était tou-

jours les eunuques qui fabriquaient le plus d'enfants. Maugis est mort! Vive Maugis!

Les Trois poteaux de Satory, par Georges Bonnamour. L'histoire d'un trahison ? Il faudrait dire : la psychologie d'une trahison. C'est fort ingénieux quoique pas trop poussé au noir. J'aime particulièrement l'explication du faux du capitaine Paul. La sœur compliquée du juif André Bruck ne me plaît pas beaucoup, mais elle est peut-être plus nature que la femme livrant son amant à son oncle le général. Quant à l'apothéose : les trois poteaux de Satory, il est heureux qu'on nous l'ait épargnée dans la réalité ; il faut de temps en temps, de siècle en siècle, un *masque de fer* à l'histoire de l'humanité, sans cela, que deviendrait l'historien à court de mystère!

Le Voyage d'Hélène, par Léon Barry. C'est une lacune bien remplie. L'auteur imagine le récit des infidélités d'Hélène après la prise de Troie. Joliment écrit, discrètement érudit, tout parfumé des lauriers de l'antiquité et des fleurs chères à Aphrodite, ce roman ne peut manquer de plaire aux lettrés et même aux âmes sensibles des femmes qui pleurent un, ou plusieurs héros de l'adultère.

Le Glaive et le Bandeau, par Edouard Rod. L'auteur est mort. Ce fut un homme probe, convaincu de sa dignité d'écrivain et faisant son métier de psychologue avec la rigidité sacerdotale de ceux qui ne sacrifient pas aux violences de leur imagination. Il avait le défaut très noble de demeurer froid. Il aimait la vertu, un autre défaut plein de noblesse. Il lui manquait, pour être tout à fait français, de se moquer des choses sérieuses ou de lui-même ! Ce dernier ouvrage nous relate les péripéties d'un combat judiciaire et l'on y voit une femme avouer courageusement son crime d'amour pour sauver la tête d'un innocent. Les réflexions d'audience sont une satire assez réussie de nos mauvaises mœurs de prétoire.

Les Prédestinés, par Auguste Bailly. Un homme de l'ancien temps punit cruellement la femme coupable et en ayant épousé une seconde il est puni lui-même en la personne de ses enfants, deux jumeaux, frère et sœur, qui s'aiment d'une passion doublement incestueuse. Je préfère à ce livre *les Divins jongleurs*, dont la langue était à la fois plus savoureuse et moins... romanesque.

L'Appel de la mer, par Renée Lafont. La douleur la plus profonde et le désespoir le plus angoissant ne doivent jamais empêcher une intéressante héroïne de soigner son écriture et rien n'est plus agaçant que de la voir partir *à* au lieu de partir *pour*, même quand elle finit lugubrement au fond des eaux. Maintenant une question indiscrète : comment peut-elle s'éprendre d'un autre homme tout en courant aux abîmes ? Le cœur des femmes et insondable. Je lui pardonne à cause du petit chien Boby.

Esclave ou reine, par M. Delly. Un grand seigneur russe

et une jeune personne trop la victime et la petite épouse. Avec le Russe vraiment russe, un peu moins grand seigneur ou esclave, le *knout* suffit toujours pour aplanir les difficultés psychologiques.

L'Art de séduire les hommes, par une femme curieuse. Je copie ce délicieux paragraphe qui me semble un peu plus qu'un long programme : « Une femme du monde — et la chose arrive — peut se donner à un homme *la première fois qu'elle le voit* sans se rabaisser le moins du monde. » Hein! On ne leur dissimule pas la vérité à ces dames... et c'est si ingénu, cette vérité, qui sort du puits de l'Autre !

Pitié ! par Emile Colas. Drame de village où l'on voit un pauvre prêtre succomber... sous toutes les fatalités rurales.

L'Amour qui sauve, par Henri le Verdier. Ou les horreurs de la poste restante. On se suicide, on se trouve déshonorée et on n'est pas coupable, puis on se marie le plus honnêtement du monde.

Le Château de la belle au bois dormant, par Pierre Loti. L'auteur demande en quelque sorte des excuses pour ce livre... *peut-être le dernier*. Non, non, espérons le contraire, cher Monsieur, car il y a encore des choses à dire sur les chats, des choses délicieusement tragiques comme celles inscrites dans ce petit poème cruel intitulé : *Noyade de chat*.

La Victoire imprévue, par Ralph Paine. Belle leçon de *civisme* ou de force morale donnée par ce beau garçon qui fait pleurer sa mère de joie. Jacques des Gachons, dans une préface sérieusement documentée, nous met au courant de ce que la littérature américaine appelle son énergie nationale et c'est une leçon que nous devrions apprendre par cœur.

La Chambre de Judas, par Charles Foley. Terrible rêve d'une fiancée qui se réveille la femme légitime d'un bandit... et se sauve devant la réalité. C'est du très bon Charles Foley.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

E. de Rougemont : *Villiers de l'Isle-Adam*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — *Urbain Chevreau (1613-1701), sa Vie, ses Œuvres, Etude biologique et critique*, par Gustave Boissière, 1 vol. in-8° de 506 pages, Clouzot, Niort. — *Remarques sur les Poésies de Malherbe par Urbain Chevreau, Edition critique d'après le Manuscrit de Niort*, par Gustave Boissière, 1 vol. in-8° de 432 pages, Clouzot, Niort. — *Egotisme et Acceptation. A quelle philosophie rattacher M. Barrès?* par Dom Léonce Pastourel, Moine bénédictin, 1 broch. in-12, Emile Paul.— Maurice Barrès : *Adieu à Moréas*, 1 broch. in-18, 1 fr. Emile Paul.

C'est avec amour et admiration que M. E. de Rougemont a écrit la vie de **Villiers de l'Isle-Adam**, nous le montrant comme un homme de génie méconnu de son époque. M. de Rougemont a

réuni dans ce volume tous les documents d'une valeur certaine se rapportant à l'auteur de *l'Eve future*, détruisant ainsi plusieurs légendes qui tentaient de déformer le beau caractère de ce grand écrivain. Il n'existe pas encore d'étude complète sur l'œuvre de Villiers. Tout en espérant qu'un critique « autorisé par l'âge et la valeur » nous le présente dans sa « complexe unité », l'auteur avoue n'avoir pas tenté une pareille tâche. Il a voulu seulement être le scrupuleux biographe et bibliographe de Villiers. Il y a peu de vies aussi tragiquement belles que celle du poète d'*Akédysseril*, mais on oublie qu'il fut malheureux, en songeant aux merveilleuses rêveries au milieu desquelles il vivait réellement. Mais M. de Rougemont suit encore Villiers dans l'élaboration et la publication de ses œuvres, et cette partie de son volume sera très utile aux admirateurs de l'écrivain. Très utile aussi l'essai bibliographique qui termine le volume : on y trouvera tous les renseignements pour l'établissement des Œuvres complètes de Villiers. M. de Rougemont est tout désigné pour ce beau travail.

§

M. Gustave Boissière, professeur de seconde au Lycée de Niort, en ce gros volume très documenté, nous donne l'analyse des œuvres d'un écrivain inconnu et méconnu du XVIIe siècle : **Urbain Chevreau**. Les œuvres de Chevreau, qui n'ont jamais été réimprimées depuis le XVIIe siècle, sont, en effet, fort difficiles à trouver, et sont presque totalement ignorées, même des érudits. Ce travail de M. Boissière était donc utile : il consiste en une analyse très détaillée des ouvrages de Chevreau : pièces de théâtre, romans, traités de morale, critique, poésies et mélanges divers, avec de nombreuses, et pourtant trop courtes encore, citations. Si, par notre travail, écrit M. Boissière, nous avions inspiré le désir de rééditer Chevreau, nous serions satisfaits. Rééditer toute l'œuvre de Chevreau, ce serait sans doute inopportun, mais l'étude de M. Boissière donnera peut-être à un éditeur le désir de publier un volume de Pages choisies de cet érudit, dont l'abbé Sabatier écrivait en 1779 : « Ses ouvrages offrent plus de talent, une littérature plus étendue que les productions d'un grand nombre d'écrivains qui brillent dans ce siècle. »

Mais quelles furent les raisons de l'oubli où tomba cet écrivain, estimé en son siècle pour sa haute culture ? M. Boissière écrit :

Urbain Chevreau est du nombre de ces personnalités qu'un hasard fait parfois découvrir et qui méritent pourtant une étude spéciale. On le trouve fort rarement nommé. Christine de Suède, dont il fut pendant deux années le secrétaire des commandements ; Mme de Maintenon, qui le choisit comme précepteur du duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, semblent l'avoir oublié dans leurs lettres.

A peine est-il mentionné par la Princesse Electorale, deuxième duchesse d'Orléans, dont il prépara la conversion, et, par suite, le mariage.

La plupart des littératures enfin ne font aucune mention de lui. On serait donc tenté de croire, d'après ce silence général, que Chevreau n'a aucune valeur littéraire et qu'il n'a joui d'aucune estime auprès de ses contemporains. Il n'en est rien. Lié avec tout ce qu'on rencontrait alors de distingué dans la politique et dans les lettres, il joua un rôle assez important. Ce qui a nui à sa popularité, ce sont ses déplacements continuels. S'il s'était fixé en Suède ou en France, il aurait certainement conquis, avec d'autres, une place honorable parmi les savants et les gens de lettres. Mais, d'humeur vagabonde et foncièrement indépendante, il resta peu de temps à Paris où se consacre toute réputation durable. Successivement il se rendit en Hollande, en Suède, à Copenhague, à Cassel, à Zell, à Brunswick, dans le Hanovre, le Palatinat, la Bavière et, ap ès une chevauchée presque ininterrompue à travers l'Europe, vint mouri à Loudun, dans une extrême vieillesse.

Ces pérégrinations continuelles, cet amour de l'indépendance, le dédain de la gloire semblent bien, en effet, être les principales raisons du peu de renommée de cet rivain.

Cependant, il en est une autre plus profonde, que M. Boissière ne formule pas. Chevreau est, plutôt qu'un écrivain original, un savant, un imitateur et un adaptateur. On trouverait, difficilement dans toutes ses œuvres une pensée vraiment personnelle. Son théâtre est une franche imitation de Corneille, de Hardy et de Mairet. Ses romans lui furent inspirés par le succès de ceux de la Calprenède, Gomberville et Scudery, ses œuvres morales sont de simples adaptations et compilations.

Quant à ses poésies, quoi qu'en dise M. Boissière, elles sont loin d'égaler celles de Théophile de Viau et de Saint-Amant.

C'est surtout dans ses *Lettres*, dans ses *Remarques sur les Poésies de Malherbe* et son *Chevræana*, que s'observe la solidité de son esprit critique et de son érudition.

Voici quelques vers extraits d'un de ses traités de morale : *Tableau de la Fortune*, et qui semblent imités de Malherbe :

Nous courons tous mêmes dangers ;
Nous avons mêmes destinées ;
Et le même malheur qui poursuit le berger
Peut attaquer aussi les têtes couronnées.
Nos jours sont filés d'un fuseau ;
Ceux des moindres sujets et des plus grands monarques
Sont entrepris des mêmes Parques
Et coupés d'un même ciseau.

Notons encore, avec M. Boissière, ces vers « d'un réalisme saisissant » par lesquels sont rendues les horreurs auxquelles fut en proie Jérusalem, assiégée par Nabuchodonosor :

La mère, sans espoir qu'autre bien la soutienne,
Cuit et mange la chair qui sortit de la sienne ;
Met dans son estomac ce qu'elle eut dans son flanc ;
Se nourrit de soi-même et boit son propre sang.
Quel remède cruel pour soulager ses peines !
Son enfant tout sanglant passe dedans ses veines
Et, par un sort horrible autant qu'il est nouveau,
La source de sa vie est son vivant tombeau.

Chevreau trouve plus facilement le trait qui frappe et étonne que l'expression qui émeut ; versificateur adroit, il n'est pas poète. C'est uniquement au point de vue technique et grammatical qu'il se placera pour critiquer les poésies de Malherbe. Ses remarques portent : 1° sur les termes trop vieux ou trop bas et sur ceux dont Malherbe change la signification ou semble ignorer l'usage ; 2° sur les particules et adverbes, dont il a peu de soin et qu'il oublie et dédaigne, bien que nécessaires ; 3° sur les expressions peu nobles et les vers négligés. Des réflexions sur les lieux communs et sur l'imitation... La plupart des observations de Chevreau sont justes ; cependant quelques-unes des expressions qu'il reproche à Malherbe sont demeurées vivantes dans notre langue.

§

M. Gustave Boissière publie d'autre part les **Remarques sur les poésies de Malherbe** *par Urbain Chevreau, édition critique d'après le manuscrit de Niort*. Les Remarques sont loin d'être les mêmes dans les éditions connues et dans ce manuscrit, mais il n'y a aucune incertitude à avoir sur leur origine commune. Après avoir décrit le manuscrit de Niort, M. Boissière essaie d'indiquer son origine, et cite une longue lettre de Chevreau à Benserade, qui nous donne la clef du mystère. Chevreau se plaint que Ménage, « le parasite de tous les livres », s'est servi de ses *Remarques* manuscrites, sans le nommer. Alors, le manuscrit de Niort serait « un remaniement, une sorte de rédaction nouvelle de l'œuvre utilisée par Ménage ».

Ecœuré du procédé peu délicat et de la dénégation effrontée de celui-ci, Chevreau aurait, sinon détruit, au moins gardé pour lui seul — son premier travail, puis rédigé de nouvelles Remarques ou revu les anciennes. De là serait né le manuscrit de Niort, ensuite accru par des additions successives ; amélioré par de judicieux remaniements, au fur et à mesure des lectures et des réflexions de l'auteur, avec allongement considérable de la partie de pure érudition, où celui-ci ne pouvait craindre la concurrence déloyale de son rival.

Suit le texte de ces nouvelles *Remarques* accompagné lui-même d'un commentaire critique et explicatif.

§

Un Moine bénédictin, Dom Léonce Pastourel, dans un petit livre qu'il intitule **Egotisme et Acceptation**, cherche à quelle philosophie rattacher M. Barrès.

A la philosophie de Pascal, répond-il. L'œuvre de Barrès, écrit-il, porte en elle « quelque chose » qui la dépasse peut-être, mais qui a un caractère religieux. Ce quelque chose, c'est la concentration du moi. « On ne saurait trop le répéter ; l'intérêt passionné que prend l'individu à sa destinée personnelle est le fond de la religion. » L'âme religieuse est aussi émue par le culte des morts tel que M. Barrès l'a institué.

Notons, de M. Barrès, la publication de son **Adieu à Moréas.** On relira avec émotion ces belles paroles que nous entendîmes prononcer devant le bûcher du poète. M. Barrès y glorifie l'ordre et « l'économie souveraine » qui règne dans les poèmes de Moréas, ainsi que la simplicité qu'il mettait dans sa vie « si digne et si claire ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

A. Trimoulier : *Un Missionnaire de 93, Marc-Antoine Baudot*, avec un avant-propos par Emmanuel des Essarts ; Dorbon-Aîné, 3 fr. 50. — Gustave Bord : *La Fin de deux Légendes : l'Affaire Léonard, le Baron de Batz* ; Daragon, 5 fr. — Ch. de Batz-Trenquelléon : *Le Vrai Baron de Batz* ; L. Mulot, s. p. — André Fribourg : *Discours de Danton*, avec Préface de G. Lanson ; 3 fr. 50. — Hector Fleischmann : *Les Femmes et la Terreur* ; Fasquelle, 5 fr. — Edme Champion : *J.-J. Rousseau et la Révolution Française*, Armand Colin, 3 fr. 50.

Quoiqu'un des hommes secondaires de la Révolution, **Marc-Antoine Baudot** devait être retiré de l'obscurité où il était demeuré, et replacé dans son cadre historique. A cette tâche s'est dévoué M. A. Trimoulier. Il s'y est intéressé en érudit et aussi en compatriote du conventionnel. Sous cette plume de compatriote admiratif, cette biographie tourne au panégyrique, ce qui peut-être n'était pas indispensable. On ne connaissait guère Baudot que par Edgard Quinet, qui le vit à son retour d'exil et utilisa ses réflexions sur la Révolution, par M. E. Hamel, qui ne l'aime pas à cause de son antirobespierrisme, et par quelques mots de M. Aulard, qui goûte en lui son dantonisme.

Né, dans le Bourbonnais, d'une ancienne famille bourgeoise, médecin à Charolles en 1789, Baudot fut élu par le département de Saône-et-Loire à la Législative et à la Convention. Dantoniste au 31 mai, Baudot vit d'un œil froid la chute des Girondins, auxquels il ne trouve aucun plan d'ensemble. Après la mort du Roi, qu'il vota, il fut envoyé en mission dans le Midi, puis aux armées du Rhin et de la Moselle. C'est la page marquante de sa vie, et la plus

intéressante pour l'histoire de la Révolution, pour son histoire militaire surtout, car il suivit, en vertu de son mandat, les opérations de Hoche qui eurent pour effet de chasser d'Alsace les Autrichiens. M. Trimoulier réfute ici le jugement peu favorable d'E. Hamel sur Baudot à propos de cette mission. M. Hamel traite le conventionnel de « maniaque furieux » : pour M. Trimoulier, au contraire, Baudot montra une fermeté louable, notamment en faisant écarter Pichegru, déjà suspect, et en lui substituant Hoche, « par une sorte de coup d'état ».

Après ce coup d'état proconsulaire, qui fut aussi un coup d'éclat, Baudot rentra au second plan, où il semble s'être effacé lors des circonstances qui précédèrent et suivirent la chute des Hébertistes et des Dantonistes. Il put atteindre ainsi le 9 thermidor, qu'il salua, sans avoir été, du reste, ni dans ses actes, ni surtout dans ses opinions, un thermidorien. Envoyé en mission à l'armée des Pyrénées-Orientales, auprès de Dugommier et de Moncey, il revint siéger à la Convention, à la Montagne, mais sans que M. Trimoulier ait donné beaucoup de détails sur le rôle qu'à ce moment il y put jouer. On sait seulement qu'il fut impliqué dans les événements de Prairial, mais qu'il bénéficia de l'amnistie du 4 brumaire an IV, après laquelle son rôle politique prit fin.

Redevenu modeste médecin en Saône-et-Loire pendant toute la durée de l'Empire, on ne le retrouve qu'aux Cent-Jours, où il se compromit assez en faveur de Napoléon, qu'il n'aimait cependant pas, pour être compris, en 1815, dans les décrets de proscription contre les régicides. Il ne rentra en France qu'en 1830, et il mourut en 1837. Baudot manquait d'éloquence. C'est pourquoi, sans doute, sauf pendant le moment de sa mission à l'armée de Hoche, il est resté au second et même au troisième plan. La reproduction des jugements du Conventionnel sur la Révolution ajoute sensiblement à l'intérêt de cette biographie. Ces opinions d'un Dantoniste modeste, mais qui s'avère un esprit clair et ferme (où l'on relève cependant une contradiction, au moins apparente, après thermidor, quand l'anti-robespierriste de la veille devient un des jacobins du lendemain, des journées de Prairial, — mais c'était sans doute la seule manière qui lui fût alors laissée de persévérer dans sa foi républicaine), restent un témoignage d'un véritable prix. Il faut remercier M. Trimoulier de nous les avoir fait connaître.

Des carrières, même très secondaires, comme celle de Baudot, sont des plus utiles pour la connaissance de ce qu'il faut appeler la grande histoire révolutionnaire, par ce qu'elles comportent d'éclaircissements sur les hommes, les opinions et les partis. Avec le livre de M. Gustave Bord, **la Fin de Deux Légendes, l'affaire Léonard, le Baron de Batz**, nous rentrons dans la petite histoire révolu-

tionnaire, — mais M. Bord dira que c'est la faute de M. Lenotre, qu'il s'emploie ici à réfuter, — dans l'histoire qui s'occupe surtout des « curiosités » révolutionnaires, et qui a son utilité, elle aussi. Utilité secondaire, sans doute. Léonard et le baron de Batz ne furent guère, décidément, dans le drame de la Révolution, que des mouches du coche. Le premier la fut du coche de Varennes, que Louis XVI aurait manqué, en tant que coche de l'émigration, par la seule faute de Léonard, ce qui est, pour ce pauvre coiffeur de la reine, à la fois un excès d'honneur et une indignité ; le second la fut du coche ou de la charrette de la guillotine, qu'il aurait fait remplir de terroristes de marque, ce qui est donner trop de créance au génie d'intrigue de ce gentillâtre gascon.

Le livre de M. Bord est, disons-nous, une érudite et amusante polémique, où l'auteur s'applique à sauver la réputation de Léonard, fût-ce aux dépens de l'importance de celui-ci, en établissant, au contraire de ce qu'a dit M. Lenotre dans son magistral livre sur Varennes, que si Léonard a pu faire des sottises, lors de la fuite de Varennes (il avait été chargé de dire à Bouillé de faire avancer ses troupes, et fit si bien que Bouillé les reporta en arrière !), ces sottises ne furent nullement calculées, et qu'il n'en retira aucun profit. En effet, chez M. Lenotre, il se mêle à toute l'aventure, qui prend un tour machiavélique, une histoire de joyaux de la reine, escamotés par Léonard, joyaux qui lui auraient permis un peu plus tard d'acheter les complicités grâce auxquelles, condamné par le tribunal révolutionnaire, il aurait pu se tirer des griffes du bourreau. M. Bord admet la sottise, — non la trahison, — de Léonard dans sa mission lors de Varennes ; mais ce fut pure sottise, en effet, et tout à fait subalterne, qui compte peu auprès de celle de Choiseul, par exemple. Pour le reste, rien de vrai, selon M. Bord, dans l'histoire des bijoux volés. Léonard est bien mort sur l'échafaud, en 94, quelques jours seulement avant le 9 thermidor, en même temps qu'André Chénier. — Pour le cas du baron de Batz, nous ne nous sentons pas le courage de débrouiller la polémique documentaire et micrographique de ces deux Messieurs (1). Pour M. Lenotre, le baron de Batz aurait comme qui dirait fait la Terreur à lui tout seul ; pour M. G. Bord, M. Lenotre se trouverait, par bévue, ne même pas parler du vrai Batz, conspirateur surfait, mais d'un autre Batz, qui... Nous renonçons à nous y reconnaître.

Voici, d'ailleurs, sur le fameux baron de Batz, une discussion moins enchevêtrée et en même temps plus complète, que pourront consulter ceux que ne satisfont point complètement les divers de Batz jusqu'ici célébrés : ni le de Batz, qu'on prétend romanesque, de M. Leno-

(1) On trouvera la réponse de M. Lenotre en tête de la dernière série de *Vieilles maisons, vieux Papiers*.

tre, ni le de Batz de M. Ch. de Batz, qui a tracé un portrait flatté (et d'ailleurs encadré de renseignements excellents) de son ascendant (1), ni le de Batz de M. Bord, véritable casse-tête documentaire. Dans **le Vrai Baron de Batz**, la généalogie du fameux aventurier semble définitivement fixée. Et c'est au moins cela de gagné. Nanti de documents de famille, M. de Batz-Trenquelléon (dont M. Bord n'a pas consulté le travail, antérieur au sien propre) doit savoir ce qu'il dit sur ce chapitre ; et il doit d'autant plus tenir à le savoir, qu'il a écrit son ouvrage surtout pour répudier toute parenté avec le célèbre Baron qui, nous dit-on, n'a rien de commun avec les Batz-Trenquelléon. Ceux-ci n'entendent bénéficier en rien de l'illustration de Jean de Batz. M. de Batz-Trenquelléon dit, et tâche de prouver, qu'elle est, en effet, de trop mauvais aloi. Il est, d'ailleurs, en cela, d'accord avec M. Gustave Bord. Que vont dire (ou qu'ont dit, car cela est déjà d'hier), dans le camp opposé, MM. Lenotre et Ch. de Batz ? L'intérêt du travail de M. de Batz-Trenquelléon est surtout généalogique. On pourra, pour le reste, trouver que l'acrimonie de ces querelles généalogiques se fait un peu sentir dans les appréciations portées sur le rôle politico-financier de Jean de Batz. Mais, soit qu'elles les rectifient, ou les infirment, ou les confirment, les recherches de M. de Batz-Trenquelléon s'ajoutent fort utilement aux œuvres de MM. Lenotre, Bord et Ch. de Batz.

On sait que Danton ne s'occupait pas de la reproduction de ses discours, qu'il n'écrivait jamais. Le texte du *Moniteur* n'est qu'un à peu près. M. Aulard, qui a retrouvé et utilisé certaines reproductions sténographiques, a pu fixer des différences considérables. M. André Fribourg, de son côté, avait déjà, antérieurement au présent volume, établi, pour la Société de l'histoire de la Révolution Française, une édition critique où se trouvent toutes les variantes, lesquelles portent maintes fois non seulement sur la forme, mais sur le fond. Mais cette édition critique était surtout un instrument d'étude à l'usage des spécialistes. Dans le volume actuel, les **Discours de Danton**, M. Fribourg a voulu avant tout « donner Danton à lire au public ». Il ne s'est pas tenu, bien entendu, au texte du *Moniteur*. Il a consulté mainte autre reproduction, mainte autre analyse, et a retenu ce qu'il a cru le plus conforme à son idée personnelle de l'éloquence de Danton, dans la fréquentation duquel il vit depuis longtemps. M. Fribourg s'est surtout appliqué à retrouver la tournure brève, *agie*, comme dit Michelet, des harangues de Danton, et il faut l'en louer. L'on peut dire de Danton qu'il fut l'orateur non point le plus complet, mais certainement le plus naturel de la Révolution. La valeur des discours de Danton, constate M. G. Lanson en son introduc-

(1) Voir, *Mercure de France* du 1er août 1908, *la Vie et les Conspirations de Jean de Batz*, par M. le Baron de Batz.

tion, doit se mesurer avant tout à leur force active. On trouvera dans le recueil de M. Fribourg, à côté des discours de la première période, marquée par la lutte contre La Fayette, les plus célèbres discours prononcés par le terrible tribun de 1792 à 1793. On peut citer ceux sur la défense du territoire et la levée en masse, sur le traitement des prêtres, sur les Girondins et la défense de Paris contre Isnard, sur la propriété, sur la conquête de la Savoie, de la Belgique, de la rive gauche du Rhin, sur le Tribunal révolutionnaire, le droit de vote, l'instruction laïque et obligatoire, enfin la défense de Danton devant le Tribunal. D'ailleurs, il faudrait citer à peu près tout. On pourra recourir à l'autre volume de M. André Fribourg (1) pour les précisions relatives au texte. Ici, des notes donnent l'historique de chaque discours, le replaçant dans le cadre des événements et des séances mêmes de l'Assemblée. En tête est placée une substantielle notice biographique sur Danton.

Nous nous figurerons pour un moment éditeur : on vient nous proposer **les Femmes et la Terreur** : encore les Femmes pendant la Révolution ! dirions-nous, songeant à tant d'ouvrages où il est déjà question de cela. Et nous refuserions. Or, nous ferions mal notre métier, car nous serions alors un éditeur *trop* averti (en fait de publications historiques) et prêtant inconsciemment au public notre blasement. Le public a toujours plus d'ignorance et d'appétit que ne supposent les critiques. Nous nous répétons toujours cela quand nous arrive un livre sur un sujet rebattu. Nous devons d'autant plus nous le répéter ici que M. Hector Fleischmann, qui est un chercheur d'une activité vertigineuse, s'arrange pour trouver sans cesse du nouveau. Non pas qu'il n'y ait aussi du vieux-neuf, il nous semble : Notre-Dame de Thermidor (la sempiternelle Mme Tallien) ; Lodoïska et le Girondin Louvet ; Emilie de Sainte-Amaranthe (ici, d'ailleurs, une opinion nouvelle, les galantes dames de Sainte-Amaranthe auraient été perdues par leur propre faute et non par la jalousie de Clotilde Malfleury) ; la Du Barry ; les bons petits ménages terroristes, les Fouché, les Lebon, les Hébert, les Fouquier-Tinville (cela fait toujours plaisir de les retrouver !) ; puis Lucile Desmoulins, Mme Récamier, Mme Roland, la veuve Capet, le Palais-Egalité. Mais mettons que ce sont là des thèmes classiques sur lesquels tout érudit des choses de la Révolution tient à broder ses variations personnelles. Nous avons les variations de M. Fleischmann. Et maintenant, plus que des variations sont les pages sur les femmes de Robespierre, sur la maîtresse de Vergniaud, la maîtresse de Marie-Joseph Chénier, sur la « Veuve » Marat (Simone Evrard), sur Joséphine première manière, alors qu'elle est la femme du général de

(1) *Discours de Danton*, édition critique (Société de l'histoire de la Révolution et E. Cornély, 15 fr.).

Beauharnais ; sur Mme de Custine, sur la citoyenne François Chabot (avec une curieuse pièce, à l'appendice, concernant les fréquentations du véreux Chabot chez les banquiers Frey ; tout cela se mêla tristement, on le sait, à l'affaire des Hébertistes et à celle des Dantonistes), etc. M. Hector Fleischmann n'a point visé, à propos de femmes, à la psychologie générale, et il a bien fait. Le sujet serait bien vaste, et d'ailleurs nous n'en voyons pas l'utilité spéciale puisqu'il se confond dans l'histoire même de la Révolution. L'auteur a mis, en revanche, tous ses soins à présenter aussi curieusement que possible chacun des morceaux de son livre. Au lecteur, — à ce lecteur pourvu de l'ignorance nécessaire, aux impressions fraîches, dont parle quelque part M. Jules Lemaître comme d'un idéal, — d'éprouver un sentiment d'ensemble, qui pourra être ici, croyons-nous, assez net et caractéristique.

A vouloir le résoudre par le raisonnement, le problème qu'aborde M. Edme Champion dans son livre sur **J.-J. Rousseau et la Révolution Française**, et qui est celui de l'influence exercée par Rousseau sur la Révolution, paraît tout simple : l'influence de Rousseau avait certainement marqué une foule d'esprits, et, au point de vue rationnel, c'est une association élémentaire que celle de l'idée « Rousseau » à celle de l'idée « Révolution ». Mais le problème n'est plus si simple quand on veut le résoudre par l'histoire, c'est-à-dire en se référant, non plus aux esprits en eux-mêmes, mais aux faits. M. Champion s'est référé à l'histoire. Il y a, dans la Révolution, des faits précis sur lesquels peut porter la discussion. M. Champion a eu la patience de les noter et de les confronter avec les idées et doctrines de Rousseau. Cette analyse purement historique montre que s'il put y avoir du rousseauisme dans les esprits des hommes de 89 et de 93, il n'y en eut pas dans les faits. La Révolution n'est nullement l'œuvre de Rousseau. Ainsi le problème reçoit ici une solution toute négative.

Je ne fais qu'indiquer l'ordre de recherches et de conclusions que le lecteur trouvera dans ce livre. Mais, au fond, je serais assez de l'avis de M. Champion. On peut être très sceptique sur la question des influences intellectuelles. La réalité est tellement monstrueuse que la supposition d'une déterminante purement logique, intellectuelle, paraît absurde. Supposez qu'aujourd'hui la Révolution sociale éclate : je crois que toute la camelote cérébrale des apocalypses sociales à la Hugo ou bien à la Zola, ou même les théories réfléchies de Karl Marx et de M. Jules Guesde, n'y seraient pas pour grand'chose.

Quant à la Révolution de 89 et 92, nul doute, d'ailleurs, que les choses ne vinssent de loin. La France ne pouvait plus vivre dans l'état de momification politique où elle en était arrivée après les règnes de

Lous XIV et de Louis XV; l'absolutisme de la dynastie bourbonienne était devenu excessif, anti-naturel. Il était impossible de concevoir l'avenir du pays comme devant être la seule continuation indéfinie de ce qui se passait à Versailles. Pensée étouffante! On avait l'ennui, l'oppression, l'angoisse de trop de vieilles choses. Les philosophes, les encyclopédistes exprimaient ce vœu d'un rajeunissement de la société, d'un avenir plus large, et en tant qu'ils exprimaient cela, leur libéralisme traduisait une nécessité profonde. Toutefois, les Bourbons n'étaient pas forcés de disparaître, comme les Stuarts. Pour se rajeunir politiquement, il leur suffisait de se retremper dans la Nation. Et tel est, en effet, le résultat qu'auraient pu donner les Etats-Généraux de 89. Comment tout brusquement tourna-t-il mal? D'où vint tout à coup ce déséquilibre, ce vertige, ce tourbillon panique? Franchement, c'est trop vite fait de répondre, ici, comme dit la chanson: « C'est la faute à Rousseau. » Il faut plutôt croire que les Français, qui ont entrepris la plus grande des révolutions, étaient le peuple le moins capable d'en faire une, je veux dire d'en bien conduire une. Il y aurait ici des questions de tempérament, de caractère, de genre, d'esprit social. Le Français, qui peut si bien garder la mesure, avec aisance et esprit, tant qu'il la garde, est peut-être le peuple qui peut le moins la rattraper, lorsqu'une fois il l'a perdue. Il aurait dû, il aurait pu, semble-t-il, faire sa révolution, qui était un rajeunissement légitime, aussi légitime que celui des Anglais en 1688, avec cette mesure propre à son esprit. Il n'a pas voulu, il n'a pas pu. Pourquoi? Il y a ici un abîme. Rousseau ne le comblerait guère. En tout cas, la Révolution qui fut, en son temps, une chose incompréhensible, monstrueuse, comme disproportionnée au-delà de toute mesure par rapport aux nécessités claires, délimitées, à cause desquelles elle était là, reste depuis, par tout ce qu'elle a laissé d'inconciliable, une chose manquée (avec laquelle il faut compter, du reste, et de plus en plus). Le monde gaulois a raté sa transformation.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Remy de Gourmont : *Promenades philosophiques*, 3e série, Mercure de France, in-18, 3 fr. 50. — P. Saintyves : *Le Discernement du miracle et les quatre critiques*, Emile Nourry, in-8°, 6 fr. — Lord Avebury, P.-C. (John Lubbock), trad. par Auguste Monod : *Paix et bonheur*, Alcan, in-16, 2 fr. 50. — Jules Huré : *Les Assises sociales universelles*, Société d'imprimerie et de librairie, in-16. — Herbert Spencer : *Qu'est-ce que la morale?* traduit par M. Desclos Auricoste, Schleicher frères, in-16, 2 fr. — Benedetto Croce : *Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hégel*, trad. par Henri Buriot, Giard et Brière, in-8°, 15 fr.

Une étude sur une science d'autrefois, *la Phytognomonique*, inaugure la troisième série des **Promenades philosophiques**

de M. Remy de Gourmont. Inventée au XVIe siècle par le Napolitain Jean-Baptiste Porta, physicien non dénué de valeur et qui eut la première idée de la chambre noire, cette science pourrait prendre place cependant parmi les conceptions que nous a décrites M. Van Gennep dans ses études sur les croyances des demi-civilisés. Je constatais dans *la Revue des Idées*, à propos de l'un des ouvrages de M. Van Gennep, que le désir de connaître la causalité des phénomènes est une des formes de la volonté de puissance, parce que connaître la cause des phénomènes c'est pouvoir parfois les engendrer à sa guise et se rendre maître en partie de la nature. Aussi un tel désir apparaît-il dans l'humanité aux premières lueurs de l'aube intellectuelle. Mais, ignorant les modes de la causalité véritable, l'homme primitif en est réduit à les imaginer. Il les invente de toutes pièces, façonne comme un mors une causalité fausse, il y applique les rênes de sa volonté ou de son caprice, et, tirant à hue et à dia, se persuade que la nature obéit à ses injonctions. Il invente, disais-je, le bovarysme du phénomène, faute de savoir en découvrir le déterminisme véritable. La science phytognomonique dont Porta développe les déductions témoigne que cette présomption n'est pas l'apanage seulement de l'homme primitif. Elle atteste que le pouvoir de concevoir les causes autres qu'elles ne sont afin de brider les phénomènes persiste chez le civilisé, chez l'homme de science même, et que les développements de l'esprit critique s'accommodent d'un développement parallèle du pouvoir d'imaginer.

Le principe de la Phytognomonique est que les choses qui se ressemblent ont entre elles des affinités, qu'elles sont propres à agir les unes sur les autres. Mais qu'est-ce que la ressemblance ? Il y a toute une gamme de ressemblances depuis celles qui ont trait à l'essence des choses et se cachent souvent sous les masques les plus dissemblables, jusqu'à celles qui n'ont trait qu'à l'apparence et recèlent sous des masques identiques des réalités sans relations entre elles. C'est à ces ressemblances purement formelles que s'attache notre physicien et, avec une foi dans les intentions bienveillantes de la nature qui devance les effusions d'un Bernardin de Saint-Pierre, il attribue sans hésiter un caractère providentiel aux analogies que présentent les formes de certaines plantes ou de certains minéraux avec celles de nos organes. Dans ces correspondances, sans analogie avec celles où Baudelaire, avec l'oreille affinée et le pressentiment divinatoire d'un poète, entendra par la suite de « confuses paroles », il distingue sans peine de clairs avertissements. Il n'a garde d'y être inattentif. C'est ainsi que les fleurs qui ressemblent plus particulièrement à des prunelles, l'anthémis, la joubarbe ou la scorsonère, lui révèlent qu'elles sont bonnes pour les yeux. Il en est de même de la pierre précieuse appelée œil de chat, qui, serrée dans la main, rend la vision plus claire

et plus aiguë. C'est pour une raison analogue que les fleurs jaunes guérissent la jaunisse. C'est bien là de l'homéopathie. Mais pourquoi les fleurs très pâles sont-elles mortelles de ce qu'elles imitent la lividité des cadavres ? Voici une interprétation qui, si elle respecte les principes d'interaction des choses qui se ressemblent, est de nature à nous troubler. Heureuse dans un cas, la similitude se montre dans l'autre nuisible. Ici apparaît l'utilité du médecin et l'insuffisance des principes.

Il n'est pas pour Porta d'analogies qui soient négligeables. Les animaux ou les organes qui possèdent une vertu spécifique transmettent cette vertu à qui les mange ou en fait telles applications déterminées. La nature lui apparaît particulièrement riche en suggestions relatives à la volupté. Elle a mis à la portée de l'homme, elle lui a désigné par les symboles les plus évidents, un grand nombre de moyens propres à augmenter sa puissance et sa fécondité. C'est ainsi que certaines plantes qui, par leur aspect, rappellent la conformation des organes reproducteurs, sont toujours de merveilleux philtres d'amour. Les abeilles, les guêpes, les papillons sont des insectes d'une étonnante fécondité : Porta tire profit de cette observation, et il recommande comme de puissants roboratifs les fleurs qui ressemblent à ces insectes, celles du haricot, du pois, qui ont l'aspect du papillon, celles de deux orchidées qui figurent l'apparence de la mouche ou de l'abeille. Porta s'avère un précurseur de Brown-Séquard, mais à défaut de la seringue de Pravaz, il prescrit de réduire en poudre les organes génitaux des animaux réputés pour leur vigueur et de les absorber sous cette forme. Parmi les quadrupèdes, il préconise le cerf, parmi les oiseaux, la perdrix, dont il suffit de manger les œufs. Il vante en effet la prodigieuse puissance génératrice des perdrix. « Les mâles, affirme-t-il, se livrent d'ardents combats pour la possession des femelles, mais le vaincu subit d'abord le caprice vénérien du vainqueur. » On se souvient que les deux héros de Flaubert, Bouvard et Pécuchet, épris d'histoire naturelle, interrogent les paysans sur les mœurs des oiseaux et leur demandent s'ils n'ont jamais vu les mâles des perdrix se livrer entre eux à des turpitudes. Flaubert avait-il lu Porta ?

De tout cet exposé de la phytognomonique, M. de Gourmont a fait d'ailleurs un extraordinaire chapitre de *Bouvard et Pécuchet* d'une lecture fort savoureuse. Au milieu du fatras de cette science extravagante il a pris soin de noter au passage les cas où la causalité fausse imaginée par Porta concorde avec la causalité vraie que la science découvrira par la suite. Mais ceci ne nous donne-t-il pas le procédé même de toute invention : celui de l'hypothèse ? L'homme, tout d'abord, imagine et c'est la grande affaire, mais parmi les explications arbitraires qu'il forme ainsi, il en est qui s'appliquent exactement au jeu

des phénomènes auxquelles le fait donne gain de cause. Entre nos hypothèses, la réalité décide et elle confirme parfois nos imaginations les plus arbitraires en apparence.

Si M. de Gourmont se préoccupe de rechercher le rôle de Porta comme précurseur, signalant le lien fragile qui rattache sa science à l'homéopathie et à l'opothérapie, constatant non sans un secret amusement, sans doute, le faible intervalle qui sépare la raison de la déraison et qu'une vérité, c'est sans doute une folie qui a réussi, je suis tenté cependant de contester à Porta la priorité de son invention et, pour une fois, d'invoquer la Bible. L'inventeur véritable de la phytognomonique, n'est-ce pas ce Jacob, gendre de Laban, qui, pour obtenir que ses brebis engendrassent des agneaux marqués de deux couleurs, les menait boire, à l'époque de la fécondation, dans des ruisseaux où il avait pris soin de placer des branches d'amandier dépouillées en partie de leur écorce afin qu'elles fussent elles-mêmes bigarrées? Et comme Laban lui avait promis, pour prix de ses services, tous les agneaux qui naîtraient bigarrés, comme, aux temps bibliques, la causalité fausse ne réussissait pas moins que la vraie, Jacob devenait, grâce à ces applications de la phytognomonique, possesseur de la plus grosse part du bétail.

M. de Gourmont a compris sous diverses rubriques, *Philosophie naturelle*, *Religion et sociologie*, *Psychologie*, *Rêveries*, *Des pas sur le sable*, les autres études, et, pour finir, les aphorismes qui composent cette troisième série des *Promenades*. Parmi ces études, je signalerai particulièrement celle qui est consacrée à *l'Art de voir* où la valeur du témoignage, qui a reçu de quelques procès célèbres de si rudes coups, montre, à la lumière de l'empirisme toute sa faiblesse, celles où il traite des *Castes de l'Inde*, de *la Passion du jeu*, de *l'Accident*. Quelques-unes de ces études sont composées à l'occasion d'ouvrages récents. M. de Gourmont excelle à mettre en relief ce qui dans ces ouvrages a la valeur la plus originale, est le plus propre à nous intéresser, mais il fait mieux aussi et toujours, reprenant le sujet, il y ajoute du sien.

Si une religion quelle qu'elle soit puisait sa force dans la solidité du jugement, dans les facultés critiques et dans l'élévation des points de vue, la théorie développée dans le nouveau livre de M. Saintyves, **le Discernement du miracle**, serait un gage de renouvellement et de puissance pour celles des disciplines religieuses qui se l'approprieraient. Examinant la position de la critique historique, de la critique scientifique et de la critique philosophique à l'égard du fait miraculeux, l'auteur conclut qu'aucune de ces catégories de la recherche intellectuelle n'est en mesure de déclarer, à l'occasion d'un fait, si exceptionnel, si extraordinaire soit-il, que ce fait est d'ordre surnaturel. Comment le savant pourrait-il rendre un tel verdict, lui

dont c'est le rôle de rechercher des lois sous les manifestations des phénomènes les plus particuliers, dont c'est une nécessité en quelque sorte professionnelle de croire que tout arrive selon des lois? Comment, dirai-je aussi, le philosophe pourrait-il suppléer le savant dans cette évaluation, lui dont c'est la tâche de donner de l'univers une explication impliquant un minimum d'hypothèses, dont l'attitude est en grande partie celle du savant, pour qui, au surplus, et c'est ce qu'au bien vu M. Saintyves, le caractère exceptionnel d'un phénomène serait le signe de quelque contingence demeurée parmi les processus de la nature sans offrir aucune garantie de l'intervention authentique de la divinité? L'absence de lois, le caractère fortuit, aléatoire de la loi est un point de vue philosophique extérieur à l'hypothèse divine qui se confond bien plutôt dans la spéculation philosophique avec l'hypothèse pragmatiste ou avec le scottisme. Le discernement du miracle ne relève donc, selon M. Saintyves, que de la croyance morale et de la théologie. Mais pourquoi refuser, demande l'auteur, à la providence divine « la Sagesse qui consisterait à n'agir jamais que par les lois qu'elle a constituées de telle sorte qu'elles suffisent à tout? » Cette conclusion serait évidemment la plus sage, mais les religions s'adressent à la multitude, leur influence se mesure au nombre de leurs adeptes, et ce ne sont pas les moyens les moins grossiers qui conquièrent le grand nombre. Aussi, le miracle continuera-t-il longtemps, toujours, sans doute, à être reconnu et à être employé dans une intention utilitaire et pragmatiste par les chefs religieux qui jugeront de sa vérité à son efficacité comme moyen de propagande et comme ressort économique.

Traduit par M. Auguste Monod le nouvel ouvrage de lord Avebury (John Lubbock), **Paix et bonheur**, est composé d'une suite d'études sur *l'Esprit, le Corps, l'Education, la Bonté, l'Amour de la Nature, la Paix de l'esprit, la Paix des nations*, dont j'énumère, un peu au hasard des titres, quelques-unes seulement. Parmi ces essais, il en est auxquels le ton évangélique confère un peu plus qu'on ne voudrait la forme de l'homélie et les aspirations pacifistes tiennent une large place dans ce petit volume qui s'achève sur un appel pressant à la concorde entre nations et sur un plaidoyer où l'auteur fait valoir tous les avantages qui résulteraient pour l'Europe et pour le monde d'une politique d'entente. La cause est entendue, mais la nature humaine considérée dans l'individu ou dans les collectivités ne se voit pas considérablement modifiée par l'expression de vœux de cette nature, et la guerre n'en demeure pas moins toujours possible pendant d'inévaluables périodes. A ces considérations sur le bonheur d'après-demain, dont l'auteur ne se dissimule pas entièrement, semble-t-il, la fragilité et le caractère hypothétique, je préfère d'autres thèmes au cours desquels il s'applique très heureu-

sement à faire valoir les éléments de bonheur que la réalité actuelle implique, à enseigner, en quelque sorte, la manière d'en jouir. Ainsi particulièrement dans l'étude sur *l'Amour de la Nature*, où il célèbre la nature, non seulement pour l'émotion et les sentiments esthétiques qu'elle soulève, mais pour les questions aussi qu'elle pose sans cesse à la curiosité des savants et de ceux qui la contemplent, laissant glisser pour eux ses mystères lentement comme des voiles, étant la source sûre d'une joie de connaissance dont l'objet se renouvelle sans fin.

Dans un nouvel ouvrage, **les Assises sociales universelles**, M. Jules Huré se réclame, pour édicter les principes d'une morale rationnelle, d'une loi d'harmonie universelle dont il a exposé les termes dans un ouvrage précédent et dont l'énoncé et l'usage qu'il en fait dénotent le recours à quelque finalisme métaphysique. S'il existe bien dans l'existence une part d'harmonie par où elle est saisissable et s'ordonne, on y rencontre aussi une part irréductible de conflit dont le monde moral est le théâtre principal et par où l'existence échappe au mécanisme. C'est dépasser l'expérience et l'état de fait que distinguer dans la loi d'harmonie un impératif opérant au delà de l'état d'équilibre instable qui se trouve à tout moment réalisé dans le monde. Il convient de noter toutefois que les applications à la pratique de ce principe, qui pourrait être dangereux au service d'un autre esprit, ne sont pas l'occasion pour M. Jules Huré d'un exode vers l'utopie. Qu'il s'agisse du postulat de la paix, de la constitution de l'État, du rôle des élites, de la peine de mort, des rapports du capital et du travail, de la liberté de l'enseignement, du mariage ou du divorce, l'auteur ne perd point, sous l'influence de la théorie, le sens des réalités. Il tient compte de la tradition, des instincts naturels, des nécessités sociales, et propose des solutions neuves parfois, dont, en disant qu'elles sont discutables, on entend dire aussi qu'elles méritent d'être prises en considération. Parfois l'auteur évite de conclure, comme en cette question épineuse de la liberté, de l'enseignement dont il expose le pour et le contre, hésitant entre l'intérêt social du conformisme et le bien précieux qu'est la liberté, et cette attitude d'un théoricien, en présence d'une question de cette importance, témoigne que les problèmes moraux ne reçoivent pas de solution de la raison, mais que des sensibilités impérieuses, fortement orientées dans une direction ou dans une autre, tranchent seules en prenant parti, au gré de leurs tendances, de la question de fait. La morale ne peut être autre chose qu'un conflit entre des sensibilités de noms divers.

Je ne puis que signaler, avant de terminer ces notes, deux très utiles traductions, celle du livre de Spencer : **Qu'est-ce que la morale ?** par M. Desclos Auricoste, et celle, par M. Henri Buriot, de

l'intéressant ouvrage de M. Benedetto Croce: **Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel**, dont l'auteur, le représentant le plus autorisé du mouvement néo-hegelien en Italie, était particulièrement qualifié pour mener à bien ce travail de discrimination.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J. Duclaux : *La Chimie de la Matière vivante*, Nouvelle Collection scientifique, Alcan, 3 fr. 50. — *IVe Congrès international d'aéronautique*, Procès-verbaux, rapports et mémoires, H Dunod et E. Pinat, 8 fr.— S. Bretonnière : *Le Vol plané*, H. Dunod et E. Pinat, 1 fr.50. — Comm. Paul Renard : *Guide de l'Aéronaute Pilote*, H. Dunod et E. Pinat, 4 fr. — Ch. Laville : *Principes d'automobile*, H. Dunod et E. Pinat, 2 fr. 50.— Henri Bender : *La Traction par locomotives à air comprimé*, Revue noire, avril et mai 1910. — Memento.

La seule manière vraiment scientifique de traiter **la Chimie de la matière vivante**, dit M. Duclaux, consisterait à écrire, en dessous du titre : « On ne sait rien », et à renvoyer la suite à une seconde édition, qui pourrait paraître dans vingt ou dans cinquante ans. Cette formule semblera exagérée, surtout lorsqu'on aura lu le livre de M. Duclaux; il montre tant de points de vue intéressants qu'on a l'illusion de savoir pas mal de choses sur la question. L'auteur y parle des lois de la chimie, de la synthèse chimique, des notions de symétrie, des diastases, de la matière organisée, de la catalyse, des équilibres chimiques, des infiniment petits chimiques, de la vie et de la mort...

M. Duclaux insiste beaucoup sur les « architectures » de la matière vivante; il faudrait en considérer trois existant ensemble et superposées l'une à l'autre : microscopique, ultra-microscopique, atomique. La première est bien connue. La deuxième l'est moins, et présenterait le plus grand intérêt. L'ultra-microscope permettrait de résoudre la substance vivante en « micelles ». Chaque micelle est un assemblage d'atomes rangés dans un certain ordre, et cet ordre, de même que le nombre des atomes, est variable de telle sorte que toutes les micelles d'une même substance ne sont pas identiques, ni comme grosseur, ni comme constitution, ni comme propriétés. Les propriétés des micelles dépendent d'ailleurs de la nature des substances avec lesquelles elles sont en contact : c'est ainsi qu'elles ne sont pas du tout les mêmes, si elles se trouvent dans l'eau pure ou si elles se trouvent dans une solution saline, pas les mêmes dans une solution saline que dans l'alcool. Les propriétés des micelles varient encore avec la manière dont celles-ci ont été formées : on n'arrive à des micelles identiques qu'en employant des procédés identiques.

Les micelles, dont le diamètre est le plus souvent compris entre un cent millième et un millionième de millimètre, ne sont pas d'ailleurs

caractéristiques de la matière vivante. Toutes les solutions dites « colloïdales » renferment des micelles, et certaines propriétés sont les mêmes, qu'il s'agisse d'une solution colloïdale naturelle, comme le blanc d'œuf, ou d'une solution artificielle, comme celle de silice.

Ainsi toutes les solutions colloïdales ont ce caractère commun de ne pouvoir donner de cristaux définis. Sous l'influence de la chaleur elles se prennent en masse, comme du blanc d'œuf cuit. L'alcool les précipite.

La liste des corps colloïdaux ne comprend que des corps insolubles dans l'eau à l'état moléculaire, c'est-à-dire ne pouvant exister sous la forme de solution ordinaire. L'eau ne dissout ni l'or, ni l'argent, ni le soufre, ni le mercure, ni le fer oligiste, ni la blende,... ni la matière vivante.

Ceci nous fait découvrir une première raison fort simple, pour que certains organismes soient formés de colloïdes ; l'insolubilité est, pour eux, une condition absolue d'existence. On ne conçoit pas des poissons dont le corps serait soluble dans l'eau. On le conçoit encore moins pour les microbes, qui devraient, étant données leurs petites dimensions, fondre très rapidement dans l'eau s'ils possédaient une solubilité quelconque.. Dans une expérience de Trenkmann, des bacilles tuberculeux ensemencés au nombre de 1.600 par centimètre cube se sont maintenus en vie, quoique dans cette expérience un gramme de microbes (supposés secs) fussent en suspension dans un océan de dix mille mètres cubes d'eau, à laquelle ils présentaient une surface d'attaque de dix mètres carrés.

Pour les animaux et les végétaux supérieurs, la même raison d'insolubilité n'existe pas... Mais il y a pour eux une autre raison de même genre, que nous pourrions appeler une raison de bon sens, pour qu'ils soient formés de colloïdes : il faut qu'ils soient à la fois mécaniquement résistants et doués d'une certaine souplesse, et les animaux, en particulier, doivent pouvoir remuer. Or, l'invariabilité de la matière cristallisée leur rendrait les mouvements bien difficiles... Le colloïde organisé n'a pas la même dureté ni la même ténacité que le cristalloïde, mais, ce qu'il perd de ce côté, il le regagne, et au delà, en souplesse. Il est facile de le comprendre : les micelles qui remplacent les molécules sont placées les unes par rapport aux autres dans des positions sinon quelconques, du moins susceptibles d'un certain jeu ; elles n'ont plus les unes par rapport aux autres la même fixité que les molécules d'un cristal ; comme elles n'ont pas toutes la même orientation, le solide qu'elles forment n'a pas de ces plans de clivage qui donnent aux cristaux une grande fragilité ; un morceau de liège ou un fanon de baleine supportent au contraire des chocs très violents sans se désagréger. La cohésion qui unit les micelles, sans être d'une essence différente de la cohésion qui unit les molécules cristallines, leur permet de s'écarter à une beaucoup plus grande distance sans rupture : peut-être les micelles sont-elles déformables... Que les cartilages cristallisent, et nous ne pourrons plus descendre d'omnibus sans que le choc de notre pied par terre, n'étant plus amorti, nous fende le crâne.

Enfin, la structure micellaire de la membrane des cellules se prête merveilleusement à des échanges convenables avec le milieu : peuvent entrer les fines molécules et ne peuvent pas sortir les grosses molécules, élaborées au sein de la cellule ; la membrane laisse passer les sels et arrête les composés organiques complexes.

On se rendra compte, par ces quelques citations, de l'intérêt du livre de M. Duclaux.

§

Les deux premiers congrès internationaux d'aéronautique avaient laissé entre eux un intervalle de onze ans, de 1889 à 1900 ; le 3e eut lieu en 1906, le 4e en 1909, à Nancy. C'est une mine de documents précieux que les procès-verbaux, rapports et mémoires réunis dans le volume du **IVe Congrès international d'Aéronautique**. Pour la section d'*aérostation*, notons une étude du commandant Bouttieaux sur l'état actuel de la question des dirigeables et plusieurs communications sur l'établissement des cartes aéronautiques. L'usage de ces cartes s'impose; il peut se produire de nombreux accidents dans un voyage aéronautique ; ainsi souvent, au moment de l'atterrissage, des ballons sont tombés sur des conduites électriques et ont fait explosion ; d'autres ont touché des conduites avec leur guide-rope, et provoqué des courts-circuits, qui ont produit des dérangements, et entraîné des dommages considérables à des exploitations industrielles. Or, le pilote d'un ballon aura souvent la possibilité d'éviter un atterrissage dangereux, s'il est renseigné par une bonne carte aéronautique de l'existence d'un mauvais terrain. La carte permettra également de chercher pour l'atterrissage les endroits protégés du vent, les « ports naturels », sur l'importance desquels a tant insisté le lieutenant-colonel Mœdebeck, président de la commission internationale des cartes aéronautiques. Le congrès a discuté sur les signes conventionnels à adopter. Dans la section d'*aviation*, le commandant Paul Renard a posé les problèmes essentiels de cette nouvelle branche de l'aéronautique, M. Paul Painlevé a consacré une savante étude mathématique à l'aéroplane ; la question des hélices et celle des moteurs ont été ensuite discutées. Enfin, dans une troisième section, on s'est particulièrement préoccupé de législation.

M. J. Bretonnière, en faisant la théorie du **Vol plané**, se trouve conduit à fournir certains conseils aux constructeurs d'aéroplanes.

Le genre de vol auquel on a donné le nom de vol plané ou de vol à voile est celui par lequel certains oiseaux à large envergure, tels que l'aigle, le condor, la cigogne, le goéland, etc., se soutiennent, s'élèvent et se dirigent dans les airs, sans battre des ailes.

Il y a plus de 20 ans, l'auteur assistait journellement au spectacle de ce vol exécuté par les oiseaux voiliers, hôtes des rochers et des

toits des maisons de Constantine. Depuis, l'auteur a publié plusieurs mémoires sur la question ; il conclut à l'adoption d'un aéroplane à hélicoptères.

Dans ces dernières années, le goût des voyages en ballon libre s'est considérablement développé.

La chose ne m'étonne nullement, dit le commandant Renard, car je connais par expérience le charme des ascensions libres, et je sais qu'à part de rares exceptions tous ceux qui en ont tâté éprouvent le désir de recommencer. Je suis donc persuadé que, malgré les immenses progrès réalisés dans ces derniers temps par la navigation aérienne, et malgré ceux plus grands encore qu'elle réalisera dans l'avenir, le nombre des amateurs d'ascensions libres ira plutôt en croissant qu'en diminuant. Le vieux ballon sphérique sera, d'ailleurs, pour les pilotes de dirigeables et pour les aviateurs, une excellente école. On ne le comprend pas assez aujourd'hui, j'espère qu'on le comprendra mieux dans l'avenir ; on ne pourra qu'y gagner au point de vue du progrès de l'aéronautique et de la sécurité des voyages aériens.

Aussi, dans le **Guide de l'Aéronaute Pilote**, le commandant Paul Renard a cru devoir réunir de précieux conseils à l'usage des pilotes de ballon libre. Dans un premier chapitre sont énoncées les lois des mouvements verticaux des aérostats ; les chapitres suivants sont consacrés aux règles de la manœuvre des ballons. Tous ceux qui voudront se rendre compte des péripéties d'un voyage aérien et des émotions qu'il provoque liront ce livre, dans lequel on retrouve toutes les qualités de l'auteur de *l'Aéronautique*.

Dans la même série, M. Laville vient de publier **les Principes d'automobile**. Il ne s'agit point là d'un traité général d'automobilisme ; en quelques pages très claires et à la portée même des profanes sont réunies les connaissances essentielles que doit posséder un conducteur d'automobiles. Le moteur, qui est l' « âme de la voiture », est étudié avec soin ; des figures très nettes permettent de comprendre aisément les diverses pièces de la machine et leur rôle. Des indications précises sont données en ce qui concerne l'alimentation du moteur, l'allumage, l'embrayage, le changement de vitesse, etc.

En un intéressant article, publié par « la Revue noire », M. H. Bender a traité une question à l'ordre du jour, celle de **la Traction par locomotives à air comprimé**. Mieux que n'importe quel agent de transmission de la force motrice l'air convient, d'une façon simple et naturelle, comme accumulateur d'énergie. Avec les locomotives à air comprimé, il n'est nul besoin d'un conducteur expérimenté, et il y a une sécurité absolue contre tout danger de feu et d'explosion.

Memento. — M. Emile Gautier, l'auteur de *l'Année scientifique et indus-*

trielle qui vient de paraître (1909), chez Hachette, est trop connu comme vulgarisateur pour que j'aie besoin d'insister. Il est question, dans son livre, d'astronomie, de physique, de chimie, de biologie, d'agriculture, d'industrie, de géographie, etc.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS COLONIALES.

Joseph Chailley : *L'Inde britannique*. Société indigène ; Politique indigène ; Les idées directrices. Paris, Armand Colin, 1910.

Récemment, un prophète américain, un de ces magnifiques individus dont on ne sait jamais s'ils sont plus illuminés que canailles ou plus canailles qu'illuminés, s'exerçant à énoncer les principaux événements dont est gros le présent de l'Angleterre, prédisait notamment que, sous le règne du successeur d'Edouard VII, des troubles graves éclateraient dans l'Inde anglaise. Cette prédiction n'a que la valeur des incursions de ce genre dans le domaine du futur. Cependant, elle correspond suffisamment à une préoccupation actuelle du gouvernement et de l'opinion britanniques pour qu'elle puisse être retenue, ne serait-ce qu'à titre de symptôme. En effet, chez toutes les nations coloniales vraiment dignes de ce qualificatif, se pose actuellement un grave problème qu'on a coutume. dans le style rapide des conférences et des articles de revue, de synthétiser sous ce titre : la question indigène. La question indigène : expression commode, et qui, comme tous les clichés trop compréhensifs, résume, sans en vider le contenu, un monde de phénomènes complexes. La question indigène : au point de vue gens du monde, ce point de vue superficiel qui tend à fausser et à obscurcir toutes les questions posées sous le voile d'une aimable hypocrisie, la question indigène, c'est la préoccupation supérieure, d'ordre altruiste et hautement philanthropique, qui veut que les peuples soumis ou protégés goûtent avec ivresse et gratitude les bienfaits des civilisations européennes. C'est, au premier stade, la théorie puérilement indigente de *l'assimilation* qui sévit, en France, lors de la reconstitution de l'empire colonial de la troisième République, cette théorie que M. Keir Hardie, le député socialiste anglais, formulait, il y a quelques mois, dans cet aphorisme lapidaire : « Ce qui est bon pour les Anglais l'est également pour les Indiens. » C'est, ensuite, renouvelée et préconisée avec mainte réclame par M. Clémentel, la doctrine de *l'association*, « habit neuf », comme dirait Carlyle, pour vêtir un corps déjeté. Donc, pour les gens du monde qui ont l'âme sensible, sensibilité aggravée par les bonnes lectures, le culte des petits tuberculeux et la fréquentation abusive des ventes de charité, pour les gens du monde de tout pays, — c'est une confrérie internationale ! — il convient que les métropoles gardent intacte leur réputation « de pays de civilisa-

tion supérieure », il sied, ainsi que le proclamait M. Klobukowski ouvrant, en 1909, la session du Conseil Supérieur de l'Indochine, que nous apparaissions aux yeux des indigènes « comme les représentants d'une humanité vraiment supérieure ».

Il faut admirer sans réserve cette préoccupation de bonne tenue, ces visées humanitaires des nations conquérantes. Quel magnifique thème pour un Roosevelt en Sorbonne ! Devoir, honnêteté, probité, comme mets principaux, un peu de piétisme pour la sauce, et voici servi tout chaud le repas traditionnel ! Telle est l'apparence. Mais cette apparence pompeuse dissimule mal des inquiétudes plus réelles des soucis plus matériels et les prophètes patentés qui s'amusent, — contre bonne rétribution, d'ailleurs, — à en tisser leurs longs discours, savent bien qu'il est un fait, et que ce *Fait* prime tout. Ce fait, c'est *la domination*, et les vieux économistes moins hypocrites disaient crûment *l'exploitation*. Ce fait, les gouvernements ne peuvent s'en désintéresser, car il met en jeu leurs responsabilités. Les colonies, quoi que puissent dire leurs détracteurs, représentent, pour les vieilles nations, un prodigieux élément de richesse. Qu'il s'agisse des minerais de l'Ouenza ou des thés de Ceylan ou des arachides de la Côte d'Afrique ou du caoutchouc congolais ou du riz de Saïgon, il y a là matière à négoce, à création de fortune. Il faut jalousement garder ces terres exploitées ou exploitables. Jadis, simple et premier épisode de la concurrence mondiale, les Phéniciens gardaient le secret le plus grand sur leur navigation et aucun de ceux qui auraient pu devenir leurs rivaux ne sut jamais où se trouvaient situées ces îles Cassitérides d'où ils tiraient l'étain. Aujourd'hui, les grandes nations, développant à outrance et appliquant, dans toute sa rigueur, le système de l'Hinterland sanctionné par les grands traités de la fin du siècle dernier, se sont partagé le monde. Le partage est fait. La concurrence de conquête n'existe plus. Subsiste la concurrence économique : question de commis-voyageurs. Américains, Anglais, Allemands et Japonais excellent ici. Mais, brusquement, une complication naît. Depuis quelques années, un vent d'émancipation souffle chez les peuples soumis. En Asie, notamment, la victoire japonaise a fait réfléchir les peuplades soumises et les gouvernements responsables ont connu le gros souci de la conservation des richesses acquises, du maintien des dominations si chèrement achetées. Ce souci, il se manifeste ouvertement et longuement dans le rapport de M. Messimy pour le budget des colonies (Exercice 1910). « En prouvant à nos « sujets, dit M. Messimy, que la direction de la France leur est directement profitable, en ayant vis-à-vis d'eux des procédés corrects et « courtois, en supprimant les tracasseries tyranniques du fisc, il est « encore temps pour nous, — au dire de tous les hommes impartiaux « qui connaissent l'extrême-Orient. — de prendre la tête de l'évolu-

« tion intellectuelle et politique qui, depuis Tsoushima et Moukden, « entraîne notre Indochine comme l'Inde et la Chine ses voisines. » Et ce souci qu'est-ce encore, sinon et toujours la question indigène? En somme, en termes francs, le problème est posé : les nations coloniales conserveront-elles les empires conquis au prix de tant de sacrifices, n'y aura-t-il pas des révoltes, des scissions dommageables pour les métropoles ? A vau l'eau l'humanitairerie ! Ce fait unique et seul intéressant émerge du fatras des inepties. Gardons nos empires ! clament les nations conquérantes. Comment garder ces empires, telle est la difficulté à résoudre. A la solution de cette difficulté et en ce qui concerne l'Angleterre, M. Joseph Chailley, dont on connaît les remarquables études sur *la colonisation de l'Indochine* et *Java et ses habitants*, apporte une contribution de premier ordre, avec son livre **l'Inde britannique**. Ce livre, dont j'ai entrepris et poursuivi avec passion la lecture, — et c'est un monument qu'un tel livre — m'a inspiré non seulement une profonde admiration qui allait à la sûreté de la méthode et à la richesse de l'information, mais aussi un respect ému pour l'esprit qui l'anime de la première à la dernière page.

Cet esprit est large et libéral au sens le plus élevé du mot. Alors que son passé de savant pouvait permettre à l'auteur un certain dogmatisme, et ce sectarisme guindé à quoi se reconnaissent les œuvres des maîtres officiels, nous ne trouvons ici, dans ces pages remarquablement écrites, qu'enlève à maint endroit un souffle d'éloquence et de poésie vraie, que la préoccupation philosophique du fait. M. Chailley, après avoir terminé un semblable édifice, pourrait conclure hardiment. « L'ouvrage qu'il donne aujourd'hui au public, dit-il, voilà vingt ans qu'il y pense et dix ans qu'il y travaille ! » Modestement, il se borne à une suggestion. Mais semblable suggestion vaut mieux que cent impératifs. Le but que s'est proposé M. Chailley, c'est de nous peindre d'abord la société indigène dans l'Inde et les idées directrices de la politique anglaise à l'égard de cette société. Cette société indigène, c'était l'objet offert à l'énergie britannique, la politique indigène, c'est la mise en œuvre de cet objet par la dite énergie. Cette énergie s'est-elle toujours bien appliquée, l'esprit qui la guida ne connut-il ni échecs ni défaillances ? Voilà surtout et sur quoi porte l'examen de l'auteur. L'objet, d'abord : M. Chailley, à grand traits, nous donne une description générale du pays dont les principales caractéristiques sont l'étendue et la variété. Géographie physique et économique, régime des montagnes, des eaux, des pluies, moussons, climat, tout ce qui constitue la vie physique de l'Inde est présenté en quelques pages substantielles et hautement littéraires. « Qui peindra, s'écrie M. Chailley, les mille et fuyants aspects de l'Himalaya ?... Et la grâce altière du lac de Naini-Tal, et ses bords ici frais et pimpants, là, sombres et tragiques ? O merveilles innombrables, vous avoir

vues, et, peut-être, ne plus vous revoir jamais ! » Après le cadre, l'homme qui s'y meut : l'auteur expose l'importance et la composition de la population, ses origines, ses mœurs, la constitution de la famille ; puis, un chapitre admirable et qui dénote une haute compréhension philosophique (je n'en veux pour preuve, page 70, qu'une analyse de la Baghavad Gita, qui est en même temps un très beau commentaire) des religions de l'Inde. En 1835, Macaulay écrivait : « Nous nous gardons et j'espère que nous nous garderons toujours de donner aucune espèce d'encouragement public à ceux dont c'est la tâche de convertir les indigènes au christianisme. » Le gouvernement britannique ne s'est pas départi de cette conception. « Il s'est imposé ce devoir : respecter ce qui existe, et le combine avec cette maxime : *Quieta non movere.* » Après les religions, leur suite naturelle, l'organisation des castes, grand obstacle à toute réforme profonde de la société indigène. Puis, M. Chailley expose le programme et la tactique du parti de l'indépendance nationale. Ce parti ne comprend que quelques milliers d'Hindous, d'ailleurs divisés entre eux et auxquels l'élite musulmane du pays ne dissimule pas son opposition. Entre ce parti et la métropole, il y a un abîme.

« L'opposition du parti national ressemble à l'opposition du parti monarchique en France : elle est irréconciliable... Les réformateurs n'aiment ni l'Angleterre, ni les Anglais ; ils les respectent... » Macaulay, en 1835, disait : « Nous savons que l'Inde ne peut pas avoir un gouvernement libre. Mais elle peut avoir le bien qui vient tout de suite après, un despotisme ferme et impartial. » « Tous les projets de réformes, déclare M. Chailley, échoueront contre cette conception inébranlable. Et ce n'est que la force, — où qu'elle demeure et passe — qui aura le dernier mot (1). » Cette société indigène, ainsi constituée, rêvant de réformes et d'émancipation, « comment peut-on la pénétrer sans la heurter, la gouverner sans la froisser, et ménager à la fois ses intérêts multiples et complexes ? » Voilà ce que se demande M. Chailley dans son livre II consacré à la *Politique indigène.* Il définit d'abord ce qu'est la politique indigène britannique, politique « qui part de ce principe que le peuple tient à ses coutumes et à ses institutions et que les nôtres, fussent-elles meilleures, lui paraîtront odieuses, si on prétend lui en imposer le respect ou seulement l'usage... et qu'il faut d'abord le faire évoluer peu à peu dans le sens de sa tradition ». — politique éminemment souple et pratique qui a assis fortement la domination anglaise — et qui vaut d'être étudiée dans ses méthodes et ses erreurs mêmes. M. Chailley nous montre cette politique appliquée aux Etats indi-

(1) « Un ordre est un ordre jusqu'à ce qu'on soit assez fort pour y désobéir », déclare un personnage de Kipling (*Dray wara yow dee, — Le retour d'Imray*). Toute la politique indigène tient dans cette formule.

gènes de l'Inde et aux relations des Princes avec le gouvernement anglais. Encore, nous l'avons déjà dit, qu'avec une prudence rare l'auteur se défende de tout dogmatisme, il y aurait beaucoup à retenir ici pour les méthodes de gouvernement à suivre dans notre Indochine vis-à-vis de nos souverains protégés.

A remarquer avec quel soin les Anglais s'attachent à donner à leurs sujets et à leurs protégés les garanties d'une bonne justice. « C'est sur ce terrain de la loi que les Anglais ont montré à la fois le plus de scrupule, d'ingéniosité et de ténacité. » M. Chailley le démontre en développant longuement l'organisation judiciaire et administrative de l'Inde. Et c'est, en effet, la partie capitale de son œuvre. Assurer une bonne administration judiciaire et fiscale au peuple soumis, c'est la meilleure mise en œuvre de la conquête. J'aime beaucoup le chapitre consacré au problème *l'éducation des indigènes*, car l'auteur, ne serait-ce qu'avec l'anecdote dernière, y trahit, malgré soi, un certain scepticisme sur la valeur efficiente des diverses méthodes d'éducation indigène. Récemment, M. Brieux, primaire parvenu à l'Académie, nous est revenu d'Indochine, réclamant à grands cris, avec cette force d'apôtre qui l'honore et cette absence d'observation psychologique qui le caractérise et fait sa force, — un plus grand nombre d'écoles pour nos Annamites. Il faut pourtant avoir le courage de le dire : cette question de l'éducation du peuple est tout à fait secondaire. Nos sujets d'Indochine paient actuellement 8 à 10 francs par tête d'impôt. Avec cette somme il convient d'abord de leur assurer une vie matérielle meilleure, et pour cela que faut-il? Une bonne justice, de bons règlements d'assistance médicale et des travaux publics assurant le rendement maximum du sol (irrigations, voies de communication, etc.). Ceci fait, les 8 à 10 francs sont absorbés et au delà. Convient-il de charger davantage nos sujets pour leur donner les trois ordres d'enseignement : le primaire, le secondaire et le supérieur? Tous ces programmes que ce soit ceux formulés en Indochine par l'ancien gouverneur général Beau, ou ceux de lord Curzon dont M. Chailley nous donne l'analyse détaillée, ne font qu'aggraver le malentendu entre protecteur et protégés, ne font que multiplier le nombre des demi-savants, éveillant chez les protégés des ambitions que le protecteur se trouve ensuite dans l'impossibilité de satisfaire. L'éducation intellectuelle intensive agrandit les distances, distances qu'effaceraient en partie l'augmentation et l'affermissement du bien-être matériel. O ce point de vue est évidemment terre à terre! (ce n'est point, d'ailleurs, celui de M. Chailley), mais comme il est sage et, au fond, plus humain! Car lorsque les Hindous cultivés réclament des places et se plaignent de n'en recevoir que dans une proportion dérisoirement infime, que répondent les Anglais?

Ceci : « L'intelligence et la science sont pour nous qualités secon-

daires. Ce qui importe à nos yeux, c'est la valeur morale, la conscience, le *character*, c'est-à-dire tout ce que nous avons et tout ce qui vous manque ! » M. Chailley, dans le dernier paragraphe de son ouvrage, qu'il intitule *Suggestion*, conseille à l'élite hindoue de se spécialiser dans la science pure et d'appliquer aux études spéculatives les incontestables aptitudes intellectuelles de la race. Mais, n'est-ce pas là une de ces consolations gratuites dont les vaincus ressentent amèrement l'ironie, une de ces manifestations de bienveillance, une de ces concessions qui irritent davantage qu'une dénégation brutale? Je me borne à ce point d'interrogation. En somme, dans l'ensemble des études coloniales parues à ce jour, l'ouvrage de M. Chailley constitue une des œuvres les plus intéressantes qui soient. Cette œuvre est remarquable par la vie intense et le libéralisme sincère qui l'animent. Elle a de plus, et avant tout, ce mérite d'être *actuelle*. M. Chailley avait le droit, après cette étude définitive sur l'Inde britannique, de jeter un coup d'œil sur un pays voisin et qu'il connaît à merveille, sur l'Indochine française. Il était fondé — et c'était presque la conclusion de style et académique qui s'imposait, — à esquisser la comparaison chère aux amateurs d'oppositions faciles. M. Chailley a échappé à cette banalité et il doit en être loué grandement, d'autant que cette leçon qu'il n'a pas voulu donner, elle se dégage, claire et saisissante, du monument qu'il a dressé. Cette leçon est d'ordre universel. Elle nous montre ce que le peuple anglais a su faire dans le passé, a fait dans le présent et saura faire dans l'avenir en raison d'inéluctables méthodes, pour assurer le *maintien de sa domination*, et il n'y a que cela qui importe, en somme !

« Auprès des classes cultivées, dit M. Chailley, la politique indigène semble avoir échoué : mais sans la politique indigène, ce prétendu échec eût pu être un désastre. »

Ce « *désastre limité* » — qu'on retienne cette formule, — voilà le but vers lequel doivent tendre les politiques métropolitaines. C'est là tout ce qu'il sied de garder de la leçon anglaise, et c'est considérable. Qu'on oppose à la ténacité, à l'esprit de justice, et au sentiment de la force britannique, l'affolement de l'opinion française supputant la perte prochaine et « nécessaire » de l'Indochine, et peut-être viendra-t-il un peu de lumière aux cerveaux obscurcis de nos coloniaux, un peu de calme dans l'esprit de nos politiciens qui devraient considérer davantage que *la non-direction* n'est point un article d'exportation.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Annie Besant : *Le Monde de Demain*, trad. de l'anglais par Gaston Revel ; — *Les Maîtres et l'œuvre théosophique*, trad. par Emile Marcault ; — *Mélanges théosophiques*; — *Etude sur la conscience*, 4 vol. in-12. Publications théosophiques. — Eugène Lévy : *Quelques réflexions sur « l'Initiation » de Rudolf Steiner*, broch. in-8, Id. — Oswald Wirth : *Symbolisme hermétique dans ses Rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie*, in-8, libr. Initiatique. — Eudes Picard : *Manuel synthétique et pratique du Tarot*, in-8, Daragon. — Th. de Cauzons : *La Magie et la Sorcellerie en France*, in-8, Dorbon aîné. — *Clef ou Explication de Jacob Bœhme*, in-8, Ibid. — Sédir : *La Médecine occulte*, in-18, Bibliothèque Beaudelot. — Du même : *Les Rêves*, broch. in-18, Collection des Hermétistes. — M. Duz : *Traité pratique de médecine astrale et de thérapeutique*, p. in-18. La Médecine. — *L'Evangile de Cagliostro*, trad. du latin par le Dr Marc Haven, in-12, Lib. Hermétique. — Duparchy-Jeannez : *Essai de graphologie scientifique*, in-12. Albin Michel. — L. S. Fugairon et S. G. Johannès Bricaud : *Exposition de la Religion chrétienne moderne*, in-32, Chacornac. — Léon Denis : *Christianisme et Spiritisme*, in-18, Libr. des Sciences psychiques. — H.-S. Green : *Les Directions et comment les calculer*, p. in-18 cart., Publications astrologiques. — Victor-Emile Michelet : *Le Cœur d'Alcyone*, broch. in-8, Libr. Hermétique. — F.-W. Leadbeater : *La Pensée, sa puissance, son emploi*. trad. de l'anglais par Gaston Revel, broch. in-8, Editions théosophiques. — W.-S. Solovioff : *Les Mages*, trad. du russe par Maurice Luquet, in-18, Lib. Hermétique. — Memento.

Le *Comité de Publications théosophiques* vient de faire paraître, presque coup sur coup, quatre ouvrages de Mme Annie Besant : **le Monde de Demain**, traduit par Gaston Revel, **les Maîtres et l'Œuvre théosophique**, traduit par Emile Marcault, **Mélanges théosophiques** et **Etude sur la Conscience.** Les traducteurs des deux derniers ont préféré garder l'anonyme.

Les trois premiers sont des recueils de conférences faites à Londres en 1907 et en 1909. Celles qui forment la matière du *Monde de Demain* et des *Mélanges théosophiques* ne constituent qu'un volume de l'édition anglaise.

Dans ces conférences, Mme Besant traite des questions les plus diverses et les plus difficiles de la religion, de la morale et de la sociologie ; elle fait aussi des incursions dans les domaines plus abstraits de la science et de la philosophie, et elle cherche même à entrevoir ce que sera le monde de demain et quelles facultés développera la race future et en enrichira l'humanité. Elle s'intéresse également et surtout — cela va de soi — au sort de la Société Théosophique, dont elle est la présidente, à l'instruction de ses membres, à son avenir, à la mission qu'elle voudrait lui voir remplir dans le monde de la pensée et dans la prochaine civilisation. Elle dit enfin les rapports des maîtres avec la S. T. et leur rôle dans les religions soit comme fondateurs et inspirateurs, soit comme protecteurs ou « gardiens ».

Ces conférences n'ont pas toutes évidemment la même valeur et j'aurais fait quelques réserves au sujet de maintes théories hasardées si la place dont je dispose avait été plus grande. Néanmoins, la plupart de ces conférences présentent un grand intérêt, soit par leur haute

valeur morale, soit par l'originalité des vues philosophiques y exposées.

Je ne ferai qu'une critique, mais elle est capitale. Mme Besant, qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, qu'elle en ait conscience ou non, tend à faire de la Société Théosophique une nouvelle église, dont elle serait le chef *visible*, l'envoyée ou *messie* et *vicaire* des grands Maîtres ou Mahatmas, *le médiateur* entre eux et ses fidèles. Ne l'est-elle pas d'ailleurs déjà en fait?

La Théosophie constitue une religion à l'usage des intellectuels et des riches. Elle ne pourra jamais être populaire, parce qu'elle est trop imprégnée de spéculations philosophiques et des subtilités des métaphysiques orientales. J'ai déjà parlé de cela dans *les Pages modernes* de janvier. Je n'insisterai donc pas davantage sur ce point.

L'*Etude sur la Conscience* est le plus important des quatres ouvrages que j'ai nommés plus haut. Il constitue, avec *l'Evolution de la vie et de la forme* et *la Sagesse antique*, — dont il est en quelque sorte la suite logique, — ce que Mme Besant a écrit de meilleur et de plus profond.

Cette histoire du développement de la conscience au moyen de ses véhicules ou corps, de son processus *invo* et *évolutif* à travers les divers plans ou états de la matière, de la conscience qui n'est rien au début et s'ignore elle-même, pour arriver à la plénitude de la connaissance de soi et de l'univers, a quelque chose de pathétique et de grandiose à la fois.

L' *Etude sur la Conscience* est à lire et à méditer, malgré l'obscurité de certains passages (car Mme Besant, ne disposant pas les divers points de son sujet dans un ordre rigoureusement logique, n'est pas toujours très claire), et malgré aussi l'étrangeté de la plupart des théories émises. (Elles ne sont étranges, dois-je ajouter, que pour les Occidentaux, non familiarisés avec les philosophies hindoues.)

Je recommanderai également la lecture des **Quelques réflexions sur « l'Initiation » de Rudolf Steiner**, écrites par M. Eugène Lévy. C'est un court opuscule, mais il vaut mieux que maints gros ouvrages. Il est divisé en deux parties. La seconde est une analyse et une paraphrase de l'ouvrage du Dr Steiner dont j'ai parlé l'an dernier dans le *Mercure*. La première — qui témoigne d'un travail plus personnel et qui révèle chez l'auteur des facultés de dialecticien — a trait à l'acquisition de sens nouveaux. M. Lévy y développe les arguments qui tendent à en démontrer la possibilité, recherche les conditions qu'une telle manifestion nécessite et laisse entrevoir l'éclosion prochaine d'un sens nouveau qui sera à l'intelligence ordinaire ce que celle-ci est à la sensation.

§

M. Oswald Wirth est l'un des écrivains les plus compétents en

matière de symbologie. Nul, avant lui, n'avait expliqué, d'une manière aussi lucide et aussi complète, les symboles alchimiques. Il les a groupés dans un ordre si rationnel qu'ils se déduisent logiquement les uns des autres et s'expliquent ainsi aisément. Il les a rattachés aux symboles de la Franc-Maçonnerie et montré, par là, en même temps, l'unité des enseignements de la tradition hermétique et occultiste.

Son **Symbolisme hermétique** contient, en plus, quelques études particulières où s'est exercée sa sagacité pénétrante.

C'est d'abord une interprétation ingénieuse d'une peinture alchimique de l'église Saint-Maurice de Reims, puis des éclaircissements sur la médecine occulte, enfin de savants commentaires sur une ode alchimique et sur un catéchisme hermético-maçonnique. Il est, en outre, illustré de nombreux dessins symboliques qui éclairent et complètent heureusement le texte.

§

On sait que le Tarot se compose de 78 lames, dont 22 sont dites majeures et les autres mineures. C'est de ces dernières qu'ont été tirés les jeux de cartes usuels.

L'auteur du **Manuel synthétique et pratique du Tarot**, M. Eudes Picard, pense que les majeures symbolisent les causes, les principes, les mondes supérieurs et que les mineures se réfèrent aux effets, à la nature naturée, à la terre.

S'inspirant des correspondances astrologiques, M. Picard s'est surtout appliqué, dans son ouvrage — et en cela il a fait œuvre originale — à présenter les lames mineures sous une forme nouvelle et en lui donnant un certain cachet artistique. Sur les significations et les correspondances, l'auteur se sépare assez souvent de ses devanciers. Je ne saurais dire qui a raison. Je ne crois pas d'ailleurs que les occultistes se mettent bientôt et définitivement d'accord sur ces questions. La fantaisie et l'équation personnelle tiennent encore souvent trop de place dans leurs jugements.

En ce qui concerne les lames majeures, M. Picard s'est contenté de reproduire celles du tarot de Marseille, qui est, de l'avis de beaucoup d'occultistes, celui qui se rapproche le plus de la tradition.

§

M. Th. de Cauzons s'est proposé d'écrire une **Histoire de la Magie et de la Sorcellerie en France**. Ce travail sera considérable, puisqu'il ne comprendra pas moins de quatre volumes in-8 carré.

Le premier volume, qui vient de paraître, expose les origines de la sorcellerie, les causes de sa propagation au moyen-âge, et les pouvoirs attribués aux esprits (âmes des morts, génies, démons, incubes et succubes) et aux sorciers; décrit les procédés magiques et les

remèdes employés par ces derniers, leurs maléfices et leurs crimes; parle des évocations et du sabbat, des devins, des astrologues et des alchimistes. Il rapporte les croyances populaires et les opinions, changeantes et diverses, du clergé au sujet des sorciers, et relat les moyens de défense employés contre eux (exorcismes, actes contre-magiques, vengeances populaires, jugements rendus par les juges laïques et ecclésiastiques). L'ouvrage est bien documenté et écrit dans un style clair et simple.

§

La **Clef ou Exposition** *des divers points et termes principaux employés par Jacob Boehme* dans ses *ouvrages* est attribuée, par Barbier, à un juif polonais du nom de Noé.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première contient une longue et intéressante notice bio-bibliographique sur Boehme, écrite par un de ses familiers de Gœrlitz et la « Relation véritable faite par Corneille Weissner, docteur en médecine, de la douceur, de l'humilité et de l'amabilité de Jacob Boehme, et de l'examen qu'il a subi à Dresde, en présence de S. A. Electorale et de huit principaux professeurs ». Cette relation est datée du 21 février 1669.

La seconde partie est la « *Clef ou Exposition*... faite au mois d'avril 1624 », par le théosophe allemand lui-même. Elle traite de Dieu hors de la nature et de la créature, un et trinaire, de son Verbe, du saint nom de Jéhovah, de la sagesse divine, du Centre de la nature éternelle, des sept qualités de cette nature et de leur explication, du monde visible, de son origine et de la Création, de l'esprit du monde et des éléments. Elle est complétée par un grand tableau synthétique intitulé : Table des Trois principes de la manifestation divine.

Cet ouvrage passe pour être le plus clair de tous ceux, généralement assez obscurs, qu'a écrits le célèbre « Philosophe teutonique ».

§

La Médecine occulte, de M. Sédir, est un véritable tableau général et synthétique, une sorte de table des matières très détaillée de toutes les thérapies qui sont ont été enseignées et pratiquées, depuis la vulgaire allopathie jusqu'à la théurgie, en passant par l'homéopathie, la spagyrique, les dynamothérapies diverses, le massage, le magnétisme, la suggestion, la psychothérapie, la médecine magique (sorts, charmes, évocations, conjurations), la médecine chinoise, les systèmes hindous, notamment de la hata-yoga et la guérison par les invisibles (les esprits des spirites, les dieux ou les saints des diverses religions). Certains de ces systèmes s'adressent plus spécialement au corps physique, d'autres au corps éthérique ou au corps astral, d'autres enfin au mental. Les préférences de M. Sédir vont à la théur-

gie, qui consiste essentiellement à s'adresser directement à Dieu et à conformer sa vie avec la sienne.

M. Sédir a écrit également une brochure sur **les Rêves** (théorie, pratique et interprétation) qui mérite d'être lue.

§

Le **Traité pratique de Médecine Astrale et de thérapeutique**, signé par le Dr Duz, pourrait être considéré comme le développement de l'un des chapitres de l'ouvrage de Sédir. Il est basé, ainsi que l'indique le titre, sur les *correspondances* astrologiques. — Le Dr Duz s'est appliqué à recréer cette science médicale, connue des Egyptiens et d'Hippocrate. Les chapitres ayant trait à la synthèse des tempéraments et des constitutions, à l'homologie anatomique et à la pathologie astrale, m'ont paru très intéressants.

§

Le Dr Marc Haven a eu la bonne fortune de trouver, en Italie, un exemplaire du *Liber memorialis de Caleostro cum esset Roboreti*, connu sous le nom de **l'Evangile de Cagliostro**. Ce livre avait été brûlé avec les autres papiers du célèbre thaumaturge, dans l'auto-da-fé qui suivit sa condamnation par le pape. Quelques volumes, qui étaient déjà entre les mains de particuliers, échappèrent à la destruction. La plupart ont, depuis, disparu, soit qu'ils aient été détruits, soit qu'ils aient été perdus.

Ce livre est le récit très simple, écrit dans le style des Evangiles, des faits et gestes de Cagliostro et de ce qu'on disait de lui pendant les quelques semaines qu'il passa à Roveredo en 1787. L'auteur, qui n'est ni un disciple ni un ennemi, se montre un observateur impartial et désintéressé. Il a noté simplement ce qu'il a vu, entendu ou appris. C'est pourquoi son livre apparaît comme le document le plus véridique que nous ayons sur Cagliostro.

La traduction française est due au Dr Marc Haven. Elle forme un élégant petit volume, imprimé avec soin.

§

L'Essai de graphologie scientifique, de M. Duparchy-Jeannez, est une tentative intéressante de synthèse graphologique. L'emploi du schéma *cruciforme* pour l'analyse des écritures est une heureuse trouvaille. Ses observations sur les traits qui permettent de distinguer les survivances de l'homme d'hier dans celui d'aujourd'hui méritent d'être prises en considération et vérifiées.

L'Exposition de la Religion chrétienne moderne *scientifique et philosophique* constitue le catéchisme de *l'Eglise gnostique universelle*, dont le centre est à Lyon. Les auteurs de ce livre, L. Fugairon et Johannès Bricaud, en sont les plus hauts

dignitaires. Le second porte même le titre d'évêque-primat. Il ne faut pas le confondre avec le patriarche Synésius, qui est le chef d'une autre Eglise gnostique, dont Paris est la Rome.

L'ouvrage de MM. Fugairon et Bricaud est un exposé à la fois historique et dogmatique des croyances qu'ils proposent à la vénération de leurs fidèles, de la morale et du culte qu'ils doivent observer et pratiquer. Un tableau synoptique indique les sept fêtes célébrées par leur église et les événements qu'elles commémorent, les sept degrés de l'initiation, les mystères et les fonctions ecclésiastiques avec l'indication des insignes que doivent revêtir les titulaires.

J'ai parlé ici maintes fois de M. Léon Denis. Je n'ai pas à refaire son éloge comme écrivain. Il vient de publier une réédition, augmentée d'une centaine de pages, de son **Christianisme et spiritisme**. La plupart des chapitres ont bénéficié d'adjonctions importantes. La partie concernant l'expérimentation s'est enrichie de nombreuses considérations, de multiples témoignages et fait récents. Il contient enfin une préface inédite sur la crise religieuse en France et le problème social et moral.

Les Directions et comment les calculer, par H.-S. Green, forme le cinquième des *Manuels astrologiques* publiés par M. Léopold Miéville. Ce manuel traite du calcul des directions ordinaires ou post-natales, des directions pré-natales, des directions radicales et progressées et de leur interprétation, des transits et éclipses, des révolutions solaires et des lunaisons synodiques. Des thèmes d'Edouard VII et du prince de Galles, aujourd'hui Georges V, servent d'exemples d'application.

Le Cœur d'Alcyone est un charmant poème en prose, d'une belle écriture et d'une exécution typographique parfaite. — *Le Cœur d'Alcyone* n'est pas, comme on pourrait le croire, une simple fantaisie d'artiste, mais une sorte de drame mytho-astronomique, à la manière des anciens, dans lequel l'auteur, M. V.-E. Michelet, fait allusion à d'antiques traditions occultes que les données de l'astronomie moderne viennent de confirmer.

M. Gaston Revel a traduit et publié, en une élégante brochure, sur papier bleu, le texte d'une très intéressante conférence de Leadbeater, théosophe anglais très connu : **la Pensée, sa puissance, son emploi**. Il y est question des vibrations mentales et des formes-pensées et des effets qu'elles peuvent produire sur les cerveaux qu'elles impressionnent.

La place me manque pour parler comme il conviendrait de l'œuvre puissante de Solovioff, traduite par M. Maurice Loquet, et qui s'appelle : **les Mages**. Il y aurait toutefois à faire quelques réserves importantes au sujet de l'occultisme tel que le conçoit Solovioff et de ses dires touchant Cagliostro et les Rose ✝ Croix.

Memento. — « Les amis de Saint-Yves » viennent de rééditer un des premiers ouvrages : *les Clefs de l'Orient* (Librairie Hermétique), devenu introuvable, du marquis de Saint-Yves-d'Alveydre. Cette nouvelle édition contient sept dessins inédits de Richard Burgsthal. Les choses tourbillonnantes informes et chaotiques qu'il a peintes n'ont rien en soi de bien attrayant.

La Librairie des Sciences psychiques (Paul Leymarie éditeur) vient de publier une série de livres et de brochures, la plupart très intéressants et dont voici les titres : *Comment on devient médium* (description d'appareils servant à développer les facultés médianimiques, spécialement la voyance.— L'auteur aurait découvert dans la main des signes qui révéleraient les médiums écrivains ou dessinateurs, voire aussi auditifs et à incarnation) ; — *Guide pratique du Médium Guérisseur* (procédés magnétiques — médiums parlants, auditifs, voyants mécaniques, somnambules, etc.) ; — *Réflexions d'un théosophe*, par Jean Eriam (Etude des causes, cultes, prières — karma, instructeurs et maîtres, réincarnation et phénomène de la mort, plans astral et mental, évolution des races, télépathie et magnétisme, remèdes végétaux et occultes, etc.) ; — *L'Au-delà dévoilé !* (traduction inédite de communications éthérées des entités Eva et Magdeleine par David et Noutty. Traitent des phénomènes de médiumnité, de clairvoyance, de lévitation, d'apports matériels, des Forces éthérées et de la thérapeutique des grands initiés) ; — *Comment on devient spirite*, par Berthe Jouaux ; — *A l'Humble* (œuvre posthume d'un auteur contemporain par l'intermédiaire du médium écrivain mécanique Evariste Durand) ; — *les Sociétés anciennes, modernes et futures* (le système synarchique de Saint-Yves d'Alveydre y est préconisé) ; — *Dieu et l'humanité*, par Frank, etc.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue : M. Henri Poincaré : La Morale et la Science. — *La Revue hebdomadaire :* Victor Hugo et François Coppée. — *La Nouvelle Revue :* un poème de M. Louis Chadourne. — *La Nouvelle Revue française :* Propos de Walt Whitman. — Memento.

M. Henri Poincaré est l'un des esprits les plus fertiles parmi les meilleurs de ce temps. Il le juge d'un observatoire naturellement élevé qui lui permet d'apercevoir des ensembles saisissants et il dispose des qualités d'ordre indispensables pour bien écrire et convaincre. **La Revue** (1er juin) publie une conférence où il traite un sujet vaste avec l'ampleur, la pénétration, qui donnent tant de prix à ses travaux de philosophe : *la Morale et la Science.* Des sous-titres nets jalonnent le discours de M. Henri Poincaré. On sait d'avance où l'on va : « une morale scientifique est impossible » ; la « morale ne peut s'appuyer que sur elle-même », etc...

En voici un qui devait attirer plus particulièrement la curiosité du lecteur : « La science créera des sentiments nouveaux. »

L'attrait d'une telle promesse est singulièrement vigoureux. On n'est pas déçu, loin de là, par la démonstration de M. Henri Poincaré

qui a le bonheur de trouver des formules pareilles à celle-ci : « On ne doit redouter que la science incomplète, celle qui se trompe. »

Les sentiments sur lesquels la morale peut s'appuyer, écrit-il, sont de nature très diverse; ils ne se rencontrent pas tous de même degré dans toutes les âmes. Chez les unes, ce sont les uns qui prédominent, et il y en a d'autres chez qui ce sont d'autres cordes qui sont toujours prêtes à vibrer. Les uns seront avant tout sensibles à la pitié, ils seront remués par les souffrances d'autrui. Les autres subordonneront tout à l'harmonie sociale, à la prospérité générale; ou bien encore ils souhaiteront la grandeur de leur pays. D'autres peut-être auront un idéal de beauté, ou bien ils croiront que notre premier devoir est de nous perfectionner nous-mêmes, de chercher à devenir plus forts, à nous rendre supérieurs aux choses, indifférents à la fortune, de ne pas déchoir à nos propres yeux.

Toutes ces tendances sont louables, mais elles sont différentes; peut-être sortira-t-il de là un conflit. Si la science nous montre que ce conflit n'est pas à craindre, si elle prouve qu'on ne saurait atteindre l'un de ces buts sans viser l'autre (et cela est de sa compétence), elle aura fait une œuvre utile, elle aura apporté aux moralistes une aide précieuse. Désormais, ces troupes, qui jusque-là combattaient en ordre dispersé, et où chaque soldat marchait vers un objectif particulier, vont maintenant serrer les rangs, parce qu'on leur a démontré que la victoire de chacun est la victoire de tous. Leurs efforts seront coordonnés et la foule inconsciente deviendra une armée disciplinée.

Est-ce bien dans ce sens que marche la science? Il est permis de l'espérer; elle tend de plus en plus à nous montrer la solidarité des diverses parties de l'univers, à nous en dévoiler l'harmonie ; est-ce parce que cette harmonie est réelle, ou parce qu'elle est un besoin de notre intelligence, et par conséquent un postulat de la science, c'est une question que je n'entreprendrai pas de décider. Toujours est-il que la science va vers l'unité et nous fait aller vers l'unité. De même qu'elle coordonne les lois particulières et les rattache à une loi plus générale, ne va-t-elle pas réduire aussi à l'unité les aspirations intimes de nos cœurs, en apparence si divergentes, si capricieuses, si étrangères les unes aux autres ?

Mais si elle échoue dans cette tâche, quel danger, quelle désillusion ! Ne peut-elle pas faire autant de mal qu'elle aurait pu faire de bien ? Ces affections, ces sentiments si frêles, si délicats, vont-ils supporter l'analyse ; la moindre lumière ne va-t-elle pas nous en révéler la vanité et n'allons-nous pas aboutir à l'éternel à quoi bon ? A quoi bon la pitié, puisque plus on fait pour les hommes, plus ils deviennent exigeants, et plus ils sont en conséquence malheureux de leur sort ; puisque la pitié ne peut faire non seulement que des ingrats, cela importerait peu, mais qu'elle ne peut faire que des âmes aigries ? A quoi bon l'amour de la patrie, puisque sa grandeur n'est le plus souvent qu'une brillante misère ; à quoi bon chercher à nous perfectionner nous-mêmes, puisque nous ne vivons qu'un jour ? Si, par malheur, la science allait mettre le poids de son autorité du côté de ces sophismes !

Et puis nos âmes sont un tissu complexe où les fils formés par les associations de nos idées se croisent et s'enchevêtrent dans tous les sens ; cou-

per un de ces fils c'est s'exposer à y amener de vastes déchirures, que nul ne saurait prévoir. Ce tissu, ce n'est pas nous qui l'avons fait, il est un legs du passé ; souvent nos aspirations les plus nobles se trouvent ainsi attachées, sans que nous le sachions, aux préjugés les plus surannés et les plus ridicules. La science va détruire ces préjugés ; c'est sa tâche naturelle, c'est son devoir ; les nobles tendances, que de vieilles habitudes y avaient liées, ne vont-elles pas en souffrir ? Non,sans doute, chez les âmes fortes ; mais il n'y a pas que des âmes fortes, que des esprits clairvoyants ; il y a aussi des âmes simples qui risquent de ne pas résister à l'épreuve.

On citerait volontiers les pages consacrées aux « risques de la morale déterministe »... Mais il faut mesurer son plaisir à son devoir, au moins lorsqu'on fait une « revue des revues »... Nous nous bornons donc à donner les conclusions de M. Henri Poincaré :

Il n'y a pas, il n'y aura jamais de morale scientifique au sens propre du mot, mais la science peut être, d'une façon indirecte, une auxiliaire de la morale ; la science largement comprise ne peut que la servir ; la demi-science ne peut suffire, parce qu'elle ne voit qu'une partie de l'homme, ou, si vous le préférez, elle voit tout, mais elle voit tout du même biais ; et ensuite parce qu'il faut penser aux esprits qui ne sont pas scientifiques. D'autre part, les craintes, comme les espoirs trop vastes, me semblent également chimériques ; la morale et la science, à mesure qu'elles feront des progrès, sauront bien s'adapter l'une à l'autre.

§

La Revue hebdomadaire (4 juin) contient un curieux article de M. Jean Monval sur « Victor Hugo et François Coppée ».

Celui-ci était allé déjeuner avec le Maître, à Bruxelles, le 15 septembre 1867. De mauvaises langues avaient répandu qu'il avait trouvé à Hugo « l'air bourgeois ». Le propos avait été rapporté au grand homme. Coppée s'en disculpa par des témoignages de sa « respectueuse admiration», qui lui valurent une réponse amicale, puis cette lettre que nous transcrivons surtout à cause des noms cités dedans :

Cher poète, je vous l'ai dit déjà, et je veux vous le redire encore. Non, je n'ai pas cru un instant à ce prétendu mot prononcé par vous. Vos excellents amis, qui sont les miens, ces poètes, ces écrivains charmants que j'aime et que vous aimez, MM. Paul Verlaine, Gabriel Marc, V. Ajam, m'écrivent qu'il vous reste une ombre dans le cœur, et que votre chagrin n'est pas dissipé. Est-ce possible ? Mais vous n'avez donc pas reçu ma lettre ? Vous m'avez envoyé des preuves évidentes, mais je n'en avais pas besoin, l'évidence, c'était vous. Vous avez ajouté de la lumière à la lumière. Vous êtes, dans la plus complète acception du mot, un noble poète. *Incessu patait deus.* Aucune petitesse ne serait respirable pour vous. Ne pensez plus qu'à ceci : je vous aime profondément. Restez, en tout, liberté d'âme et d'esprit, dans votre haute et fière inspiration. Dites-vous bien que je suis, plus que jamais, votre ami.

VICTOR HUGO.

Ayant reçu la fameuse *Grève des Forgerons*, le poète du *Satyre* écrivait à l'auteur, le 10 janvier 1870 :

Mon jeune et cher confrère, j'ai reçu, de votre part, je crois, votre beau poème des *Forgerons*. Comme philosophe et comme démocrate, je n'en puis accepter le point de vue ; mais, comme poète, j'applaudis avec tout le public charmé, à tant de vers fermes, vigoureux et pathétiques. Continuez vos grands succès ; vous finirez, je l'espère, par vous tourner tout à fait, comme moi-même, du côté du peuple. Le vrai est là. Quant au beau, vous savez le trouver. Recevez mon bien cordial serrement de main.

Ici, nous cédons la place à M. Jean Monval, qui raconte :

Certes, il (Coppée) ne partageait point ses opinions politiques et il discernait très bien tout ce qu'il y avait de rhétorique et de littérature inconscientes dans ses convictions. Lors de cette funeste affaire qui divisa les meilleurs esprits, il y a quelques années, nous lui avons entendu faire cette remarque finement spirituelle :

« Quels vers magnifiques aurait faits Victor Hugo, à propos de l'affaire X..., sur la Justice et la Vérité ! »

Mais il n'en rendait pas moins hommage à la générosité et à la noblesse de ses sentiments, et citait volontiers de lui un trait qui lui faisait honneur. Un jour Victor Hugo avait lu à ses amis une pièce sur la trahison de Bazaine qui ne se trouvait pas dans *l'Année Terrible*, récemment parue ; il l'avait lue, un peu lentement peut-être, mais d'une voix grave et profonde dont l'accent remuait l'âme et y faisait jaillir les sources les plus lointaines de l'émotion. Et comme l'auditoire s'étonnait qu'il n'eût pas placé ce beau poème parmi ceux qui se rapportaient aux temps affreux de la guerre de 1870 et de la Commune et qui constituaient *l'Année Terrible*, il leur en avait donné la raison. C'est que le livre ayant paru avant le jugement du conseil de guerre qui avait condamné le maréchal, il n'avait pas voulu que ce morceau, très sévère pour Bazaine, pût influencer en quoi que ce fût l'opinion des juges.

§

Dans la **Nouvelle Revue** (1er juin) nous trouvons ce beau poème : *le Cueilleur d'olives*, qui fait honneur à M. Louis Chadourne :

L'Azur sur les coteaux est clair comme le son
d'une cloche : on dirait que la lumière chante,
tandis qu'alanguissant ses pas violets aux pentes
des chemins, où ce soir des fleurs se faneront,
l'Automne, pâle et bleu comme les oliviers
sous la lune, laisse sa robe dénouée
exhaler un parfum de roses effeuillées
où se mêle l'haleine amère des cyprès.
Les cyprès et les pins incisés sur le ciel
aux entrelacs pourprés des guirlandes de vigne
font une souple enluminure à la colline :
le crépuscule fond comme un rayon de miel...

Et l'Automne, glaneur de fleurs, glaneur de fruits,
fléchissant un rameau d'un geste las et tendre
regarde, sous les oliviers couleur de cendre,
une olive tomber, mûre et couleur de nuit.
Puis, aux cimes des pins et des peupliers roux,
le soir, comme un oiseau silencieux se pose ;
et tout expire en une bleue métamorphose...
Pourtant l'Automne, avec un bruit de sanglot doux,
à l'ombre des cyprès effeuille encor des roses.

§

M. Léon Bazalgette traduit (**la Nouvelle Revue Française**, 1er juin) *les Propos* de Walt Whitman *recueillis par M. Horace Craubel* « à l'insu » du poète. C'est une heureuse entreprise, car, depuis Edgar Poe, l'Amérique n'a rien produit que le monde pût admirer avec plus de foi que Walt Whitman. Aucun de ces propos n'est négligeable. Il en est qu'on lira avec un plus vif plaisir :

LE PUBLIC.

Ce à quoi je dois prendre garde, c'est à ma propre satisfaction plutôt qu'à celle du public. Je ne sais si un bonhomme devrait le dire, mais si cela m'était permis, je dirais : « Pourvu que je sois content, je me f... de ce que le public pense de moi. »

CRITIQUES.

Il y a critiques et critiques. Vous ne connaissez pas la tribu comme moi — la maudite drogue dont ils sont faits — le vrai poison (et non le sel) de la terre. Certains de mes adversaires sont honnêtement de l'autre bord — ils en font partie, ils sont sincères et je les respecte : d'autres sont perfides — appartiennent à l'ordre des reptiles... Si vous n'avez pas eu l'expérience d'une rencontre directe avec les mentors, critiques et censeurs, vous n'avez aucune idée du venin, de la jalousie, de la mesquinerie, de la rancune qui caractérisent leur inimitié.

LES FEMMES.

J'ai été plus qu'heureux dans les femmes que j'ai rencontrées. Une femme est toujours le paradis ou l'enfer pour un homme — le plus souvent le paradis : elle ne passe pas beaucoup de temps sur la frontière.

LA PIRE INFORTUNE.

Je ne puis imaginer de pire infortune pour un homme qui vaut quelque chose, qui a l'espoir de grandir et de fleurir, qui a en lui l'étoffe d'une œuvre à accomplir, que d'hériter d'un revenu, d'une aisance, de biens — d'être lui-même mis en gage comme garantie de la protection du monde.

AGIR ET PRÉMÉDITER.

Je n'aime pas les choses avec préméditation. Si quelque chose de bon se trouve sur la table je suis assez enclin à l'aimer. Une femme de la campagne m'envoya un jour un pot de gelée. Je ne me suis pas demandé d'a-

bord si je l'aimais : je l'ai mangé tout simplement. Ce fut après, lorsqu'il n'en resta plus, que je me posai la question : « Est-ce que j'aime la gelée, je me le demande ? »

UNE LANGUE FABRIQUÉE.

Une langue ne peut être fabriquée : elle doit pousser comme poussent les arbres. J'avoue que je doute de l'à propos d'une langue universelle ; pourtant j'honore et respecte l'ambition de ceux qui se font un idéal en cette matière. Je suis enclin à sentir que cela s'accorde avec l'évolution, fait partie du progrès, qu'il existe des langues différentes... Le langage est une chose qui suit sa propre voie de développement : il se peut qu'un jour il fonde tous les idiomes en un seul, mais ce n'est pas par un édit des savants ou un pronunciamento parti des universités que cela se fera. Une langue universelle doit répondre à de multiples exigences ; elle doit tenir compte des Asiatiques et des noirs autant que de nous autres, elle ne doit rejeter aucune nation, aucune peuplade, quelque éloignées qu'elles soient. Je ne dis pas qu'une langue universelle ne peut naître, mais je suis certain qu'elle ne peut être fabriquée de propos délibéré, pièce à pièce, à la mécanique scolastique.

Ce qui suit a une importance singulière : tout écrivain devrait le méditer, car venu de l'auteur des *Feuilles d'Herbe*, un conseil vaut le prix inestimable d'un grain de sagesse pure. Au fait, combien de nos poètes connaissent les poèmes de Whitman et savent quel génie abondant, clair, ivre de la vie, les anime, les gonfle, les déchaîne, pareils aux torrents descendus des cimes pour abreuver la plaine où se tiennent les hommes moyens ?

LÈ PRIMORDIAL EN POÉSIE.

Les brillants, les gemmes, les cristallisations, parmi les conditions requises pour être un écrivain, — les épigrammes étincelantes, le savoir magnifique, l'éloquence qui arrondit la période — tout cela, je ne le méconnais pas, a également son importance, bien que de second ou de troisième ordre, tout au plus. Mais dans toute œuvre d'imagination, toute œuvre poétique pure, il est une qualité primordiale qui doit particulièrement intervenir, une qualité qu'on ne peut ni indiquer, ni nommer, ni décrire, mais que, présente, on sent toujours : l'éjaculation directe de la nature, marquant la séparation entre l'expression formelle, conventionnelle, empruntée, et la ferveur de l'esprit vrai.

Memento. — *La Revue* (1er juin). — M. Camille Mauclair : La jeune musique française. — M. Nicolas Ségur : Jules Renard. — MM. Marius-Ary Leblond : La Pologne d'aujourd'hui.

Le Correspondant (25 mai). — Mgr Chapon : L'Eglise de France sous le pontificat de Léon XIII.

L'Amitié de France (mai-juin-juillet). — M. Henri Menabréa : Jean Moréas, poète lyrique.

La Grande Revue (25 mai). — La Bretagne pauvre, par M. Charles Géniaux.

Les Actes des Poètes (mai). — M. René Morand : « Dernières paroles », une jolie nouvelle. — « Le mandarin », un poème intéressant de M. Marcel L. Chevalier.

La Revue de Paris (1er juin). — M. Elie Metchnikoff : Médecine et philosophie. — M. le marquis de l'Aigle : Pour la chasse à courre.

La Flamme (20 mai). — M. Léon Bloy : l'Apothéose de l'Idiotie.

Le Spectateur (mai). — La Passivité économique de la femme, par M.M Fiore.

La Revue hebdomadaire (28 mai). — M. le commandant Paul Renard : l'Aéronautique militaire. — M. Paul Adam : l'Organisation de la démocratie.

Revue bleue (28 mai). — M. Péladan : l'Esthétique de Léonard de Vinci.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'Enseignement de la Sorbonne (*Paris-Journal*, 5 juin). — L'Art et l'argent (*La Patrie*, 9 juin). — Le Restaurant de la Nationale (*L'Attaque*, 9 juin).

M. Henri Massis a trouvé dans un livre de William James ce conseil : « Défendons-nous contre la culture allemande. » Il en a pris texte pour un substantiel article que nous trouvons dans **Paris-Journal**, sous ce titre même. Je crois bien qu'il a raison dans son exposé : mais, si la Sorbonne s'est vouée aux minutieuses méthodes allemandes, doit-on l'en blâmer si fort ? En somme, l'enseignement supérieur peut faire des rhéteurs ou des érudits. J'aime mieux les érudits. L'érudition est au moins un bon instrument de travail. Elle n'empêche pas d'avoir, en même temps, du talent et, par surcroît, du génie. Du reste M. Massis le reconnaît lui-même, et il ne me reste plus qu'à lui laisser la parole :

Depuis vingt ans, tout l'effort de notre haut enseignement des lettres tend à se germaniser et travaille contre la culture française. L'excès d'érudition, la sécheresse qui en résulte chez nos étudiants d'histoire, de philosophie et chez nos jeunes professeurs sont vraiment désolants : « Cela tient, déclare tout net M. W. James, à ce qu'ils suivent de trop près les modèles et les méthodes de l'Allemagne. » Et je vous prie d'écouter sur quel ton le grand philosophe raille les principes d'outre-Rhin.

« En Allemagne, dit-il, les formules sont tellement devenues choses professionnelles que tout homme qui a obteuu une chaire et composé un livre a légalement le droit de figurer désormais dans l'histoire de la question comme une mouche fossilisée dans l'ambre. Tous ceux qui viennent après lui ont le devoir de le citer et de mesurer leurs opinions sur la sienne. Telles sont pour les Allemands les règles du sport professionnel. »

Dans nos Universités françaises, il existe une autre contrainte plus déplorable encore. Et je songe surtout à l'organisation de l'enseignement à la Sorbonne, qui impose ses méthodes à la France entière.

A la Faculté des lettres, chaque branche d'études est placée sous le con-

trôle d'un directeur, dont les autres professeurs sont les desservants, les auxiliaires. On veut ainsi dépersonnaliser l'enseignement et lui donner une manière d'unité administrative. C'est un département de la connaissance qu'administrent des fonctionnaires hiérarchisés. Jadis, on se groupait autour d'un maître de qui l'originalité, le talent attiraient les jeunes intelligences, et des générations se formèrent auprès de ces personnalités brillantes. Aujourd'hui, c'est au Collège de France que doit enseigner un Bergson : la présence de ce profond penseur parmi le personnel philosophique de la Sorbonne ne serait point supportable ; cette puissante individualité dérangerait l'organisation du service. Au reste, un des professeurs les plus écoutés de cette maison illustre, l'un de ceux qui reformèrent la licence ès lettres, tint naguère ce propos significatif : « Ici, dit-il, on n'a pas besoin de talent. » Oui, à la Sorbonne, on redoute le talent, on l'éloigne. Avec quel mépris, dans cette Faculté des lettres, où l'on devrait, d'abord, maintenir le goût de la grande culture humaine, parle-t-on des esprits littéraires, de ces esprits « dépourvus de toute méthode scientifique » ! Un Taine, un Renan y sont considérés comme des amateurs.

Notre enseignement supérieur ne tient pas compte de la culture et c'est la science seule qu'il prétend servir. Une fausse assimilation des méthodes scientifiques et de la culture littéraire a entraîné nos modernes sorbonnards dans de plaisantes erreurs. M. William James ne se moquerait-il point de cette manie germanique qui consiste à appeler « *Laboratoire de philologie française* » une salle où les étudiants préparent les auteurs classiques et à nommer *travaux pratiques* cette préparation ? Quoi de plus grossier que ce parallélisme puéril qui veut faire illusion ?

Mais ce sont là détails extérieurs. Disons de quel genre est cette étude des textes classiques. Ne croyez point qu'il s'agisse, pour nos étudiants, de méditer sur ces auteurs, d'en pénétrer l'intelligence, le sens profond. Leurs maîtres de la Sorbonne, soucieux de constituer « *un atelier scientifique* », réunissent des *équipes de travailleurs* à qui ils confient des recherches spéciales : bibliographies critiques, examen des sources et des influences. C'est ainsi qu'un professeur de littérature a cru indispensable et suffisant de consacrer ses cours, pendant plusieurs années, à la bibliographie des quatre siècles dont il était chargé d'expliquer l'histoire littéraire. Et il faut voir à quels dépouillements de papiers, à quels classements de fiches, on emploie de jeunes étudiants, bacheliers d'hier, dont « l'être spirituel est à peine ébauché ». On les fait demeurer une année entière sur des documents sans valeur et ils ignorent les vivantes richesses de chefs-d'œuvre essentiels.

Nos professeurs de l'enseignement supérieur des lettres s'intéressent bien plus à la technique qu'aux résultats. Ils attribuent aux méthodes et aux instruments une importance telle qu'ils doivent remplacer tout. Si précieuse que soit la technique, les résultats le sont bien davantage. Or, quel est le but ici ? L'éducation de l'esprit. A la Sorbonne, on n'en prend aucun soin et, je le demande, qui, désormais, s'en chargera ?

Faire des bibliographies, des travaux d'érudition, c'est bien. Mais il ne faut pas considérer comme une fin ce qui n'est qu'un moyen. On développe chez nos étudiants et dès le début de leurs études les « routines professionnelles de la boutique ». Une spécialisation hâtive, des méthodes étroites les

réduisent à n'être plus que des manœuvres et les exposent à « ne plus savoir respirer ce qui dans notre nature est comme le grand air ». Ainsi sont détruites toute la spontanéité, toute la fraîcheur de jeunes intelligences en formation. Dans ce journal où l'on défend la culture française, il importe de dénoncer cette germanisation de notre haut enseignement littéraire. Avec M. William James, qui a montré la gravité de ce péril, nous faisons le vœu qu'on revienne bientôt à une tradition plus largement humaine.

Maintenant, les facultés des lettres ont-elles un rôle si important que cela dans la culture française? C'est une autre question qu'il serait intéressant d'examiner. En principe, je crois ce rôle, hors la formation au professorat, bien modeste.

§

On m'a envoyé, de divers côtés, un article de M. Henri Rochefort, qui d'ailleurs ne m'avait pas échappé. Je n'en aurais peut-être pas parlé, cependant, s'il ne m'avait été ainsi recommandé par l'intérêt évident que prennent ses confrères aux actes, sinon aux pièces, de M. Henri Bataille. Car c'est de ce grand homme des boulevards qu'il s'agit. Et puis ce m'est une occasion de dire mon admiration pour la verve merveilleuse et l'invincible verdeur de ce journaliste étonnant qui a su, durant sa longue vie, n'être dupe que de ses amis, ce qui prouve à la fois bien de l'esprit et bien du cœur.

Cet écrivain, dit Henri Rochefort, dans la **Patrie** aurait, fait un excellent avoué de première instance. Il finira par gagner au Palais autant d'argent qu'au théâtre. Il touche chez les huissiers en même temps qu'à la caisse des auteurs dramatiques. Et, chose curieuse, les œuvres qu'on ne lui joue pas lui rapportent peut-être plus que celles qu'on lui joue.

Mais son dernier exploit d'huissier le classe définitivement parmi nos plus remarquables basochiens. Faire saisir les meubles de Sarah Bernhardt est, de la part d'un écrivain, une idée particulièrement originale. C'est aussi un coup de maître, car il est bien évident que le moindre bibelot appartenant à la grande artiste se serait vendu, puis revendu très cher. En se faisant adjuger le tout, M. Bataille faisait une spéculation magnifique. C'est ainsi qu'un meuble ayant appartenu à Marie-Antoinette monte presque toujours à de très gros prix.

Sur la prétention de M. Bataille de fonder un prix littéraire avec l'argent extorqué, oh ! par huissier, à Sarah Bernhardt :

Puis, enfin, et par-dessus tout, je ne vois pas non plus l'auteur jeune ou vieux qui consentirait à accepter l'argent que M. Bataille aura reçu d'une femme. Liabeuf a commis un crime, plutôt que de se laisser accuser d'avoir palpé de sa maîtresse une simple pièce de cent sous. M. Henry Bataille aurait pu prendre exemple sur ce condamné à mort. Il n'avait pas besoin de chercher à quel usage il emploierait les vingt mille francs de Sarah. Il n'avait qu'à ne pas les lui demander.

§

Nous trouvons dans **l'Attaque** un amusant tableautin du restaurant de le B. N., dont on a annoncé, puis démenti la disparition :

De nos jours, c'est M. Lintilhac qui l'a (Alfred Darimon) remplacé dans ses colères. Et les habitués du petit cabaret ont encore le souvenir de l'altercation pittoresque avec exclamation à la saveur d'Auvergne que le corpulent sénateur entreprit avec un commensal du lieu, qui, non moins corpulent, occupait place pour deux à une table trop exiguë.

On y rencontrait parfois, avant sa chute de l'été dernier, Emile Faguet, sobre comme un Spartiate ; le poète Emile Troubat, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, attaché à la Bibliothèque, qui, souriant et musqué, au grand étonnement de la compagnie, ne manquait jamais de prendre café et *pousse-café.*

On y rencontre parfois encore M. Lenôtre, qui se documente en l'absence de son ami Lavedan ; Déroulède, entouré du respect amical de tous, Laurent Tailhade, fort sincère ; Léon Dierx, grave, philosophique, pareil à quelque dieu d'Olympe ; la romancière Marc de Montifaut, dont le costume de jeune homme snob, — par dessus anglais à taille, veste à revers satinés, pantalon collant, minces souliers à talons hauts, — rivalise de vraisemblance avec celui de Mme J. Dieulafoy ; une autre romancière, Mme Jean Bertheroy, de jeunes hommes de lettres, des journalistes fort lettrés comme notre ami Etienne Charles, et même Jean de Bonnefon : mais je le dis haut, ce jour-là, le menu suffit à peine, et malheur aux retardataires !

Public charmant et athénien. Peu de vin : eau de Saint-Galmier, voilà pour les libations. On parle peu, et à mi-voix : on aurait trop de choses a se dire. Chacun, en déjeunant, laisse se prolonger en lui les soucis savants de l'étude.

C'est un rendez-vous discret de bonne compagnie, où les bruits du monde ne sauraient atteindre. Et puis enfin, ni Joanne ni Bædeker n'ont songé à le mentionner !

R. DE BURY.

ART ANCIEN

Aldo Ravà : *Pietro Longhi* (Istituto italiano d'arti grafiche, Bergamo, 10 fr).— Henri Bouchot : *La Miniature française* (Emile-Paul). — Memento.

Quel artiste charmant que ce **Pietro Longhi** si mal connu en France! Ce n'est guère qu'à Venise même, au musée Correr en particulier, qu'il est possible de l'étudier un peu longuement, et c'est un Vénitien, M. Aldo Ravá, qui s'est chargé de le faire. Après la période un peu ingrate du XVIIe siècle, une véritable renaissance se produit et l'école qui avait compté des maîtres comme le Titien, Tintoret, Véronèse, peut s'enorgueillir des nouveaux grands noms de Tiepolo, de Guardi, des Canaletto, des noms aimés de la Rosalba et de Pie-

ro Longhi. Balestra, Ricci, Piazzetta donnent l'impulsion et c'est
hez le premier que Longhi apprendra les éléments de son métier,
Antonio Balestra était un de ces Véronais établis à Venise comme il
en eut tant ; et peut-être que si Pietro Longhi s'était borné à suivre ses conseils il s'en serait longtemps tenu à des tableaux de sainteté. Mais Balestra lui-même eut le bon esprit d'envoyer son élève à Bologne, en le recommandant à Giuseppe Mario Crespi *l'Espagnol :* 'était la voie ouverte au futur peintre de la vie vénitienne du XVIIIe iècle. Car Crespi, comme le note M. Aldo Ravà, interrompait souvent l'exécution de ses tableaux historiques et mythologiques pour e reposer dans la peinture de petites toiles représentant des scènes e la vie familière.

Nous ne sommes pas très riches en renseignements sur Pietro onghi. M. Aldo Ravà les a résumés et complétés de documents troués dans les archives des Frari et de l'église S.-Pantalon. Le véritale nom de Longhi était Falca et notre Pietro, qui naquit en 1702, ut pour père un Alexandre Falca qui était fondeur d'argent. A la uite de son séjour à Bologne, Pietro épousa, en 1732, Catterina laria Rizzi, et il vint habiter avec elle dans la paroisse de S. Panlon ; après un an de mariage il en eut un fils qui fut le portraitiste lessandro Longhi. Chargé par la famille Sagredo de décorer l'escaer monumental du palais de S. Sofia sur le Grand Canal, Pietro onghi y peignit *la Chute des Géants ;* mais il revint vite à des toiss de petite dimension, à ses formats préférés de 58×44, 52×41, ×35, et surtout à ces sujets intimes dont Giuseppe Maria Crespi i avait donné le goût et l'exemple, en peignant pour son compte s tableaux comme son *Ecole de filles* du Louvre.

Tandis que Canaletto et Guardi retracent l'aspect extérieur de la ville, les aux lumineux, les merveilleuses perspectives d'architecture, les fêtes gnifiques de la République, Pietro Longhi entre dans les cercles à la de, dans les boutiques de café ; ou bien il s'en va tournant dans les rues lé à la foule variée et pittoresque, participant à la vie vénitienne du XVIIIe cle, dont il est le chroniqueur fidèle. Quelle abondante moisson d'obsertions précieuses devaient offrir à son esprit inventif, brillant, bizarre nsi le jugeait Alessandro), à son œil investigateur, ce mouvement pittoque de dames en paniers, de patriciens pomponnés, d'abbés poudrés, de gistrats en perruque blanche, de masques, de livrées, au milieu du scinement des glaces dorées, au milieu des riches tentures et des meubles cieusement baroques, aux étoffes précieuses ! Il aime et il étudie tout petit monde joyeux et raffiné, étourdi et corrompu, monde d'intrigues de commérages, de flatteries et de compliments, de séductions et de magaux ; il en connaît les caractéristiques, les usages, les qualités, les faisses et les fautes.

De tout ce monde il est le traducteur fidèle et un peu indiscret : tout est en évidence par son pinceau précis et coloré : les sourires, les regards,

les manières, les cajoleries, les mignardises, les révérences, les inclinations. Il nous fait découvrir une mouche provocante ou un petit pied impatient qui passe sous la jupe; il surprend un regard insistant à travers le lorgnon, ou une confidence murmurée derrière l'éventail; il suit la divulgation rapide et sournoise d'un petit scandale, accueillie de rires étouffés; il rend le mouvement mesuré et gracieux d'un pas de menuet ou le geste onctueux d'un diseur de madrigal; il nous enseigne comment se porte le loup, comment se tient le panier, comment s'offre une bonbonnière, comment on se présente et comment on se congédie; comment un parfait laquais doit offrir un plateau de friandises; et tout cela avec une délicatesse, une facilité, une sûreté admirables. C'est ainsi que Pietro Longhi se retrouva finalement lui-même; c'est ainsi qu'il put mettre en évidence ses dons naturels et arriver à une assez grande perfection d'art pour mériter le nom de « Goldoni de la peinture ».

Telle est, ou à peu près, l'appréciation de M. Aldo Ravà. Avec de pareils sujets, Longhi connut vite la faveur du public. Il eut pour ami Goldoni; il eut pour admirateur Carlo Gozzi; et pendant près de quarante années il put poursuivre l'exécution de son œuvre délicieuse. Sa vie s'écoula sans incidents. A l'encontre de tant d'autres de ses contemporains, comme Tiepolo, les Canaletto, la Rosalba, Francesco Rotari, qui se dispersèrent dans toute l'Europe, Pietro Longhi demeura à Venise. Cet absence d'aventures explique qu'on ne trouve pas de traces de sa vie dans les documents du temps. On rencontre seulement son nom dans les registres de la corporation des peintres de 1737 à 1773. En 1763 il fut président de l'Académie de peinture fondée par la famille Pisani et qui fut fermée deux ans après; dès 1766 il appartint à l'Académie de peinture créée par le Sénat : à cette occasion, il offrit à la compagnie son tableau *le philosophe Pythagore*, placé aujourd'hui à l'Académie des Beaux-Arts. Il mourut dans sa maison de la paroisse Saint-Pantalon le 8 mai 1785, après une courte maladie, ainsi que cela résulte des documents publiés par M. Aldo Ravà.

Pietro Longhi, avant de passer au tableau, commençait par faire des esquisses au crayon noir ou rouge, et les feuillets dessinés qu'il nous a laissés ne constituent pas la partie la moins précieuse de son œuvre. Le musée civique de Venise en conserve 140 acquis par Teodoro Correr d'Alessandro Longhi lui-même : ce sont des études de personnages, de vêtements, de détails caractéristiques, et plus souvent de mains que de visages. C'est que l'artiste est plus attentif à l'attitude générale, au mouvement, au geste, qu'à l'expression même de la figure : si la composition chez Pietro Longhi est toujours parfaite, si les personnages sont admirablement groupés dans les attitudes les plus heureuses, l'étude physionomique de chacun des acteurs de sa comédie légère n'est jamais très poussée. Le peintre s'en tient au charme général et superficiel des ensembles. Mais que son crayon est léger et exquis! Mieux que le pinceau peut-être, avec en

tout cas plus de décision et plus de brièveté, il exprime tout le nécessaire; il dit tout ce qu'il y a d'important à dire. M. Aldo Ravà s'est efforcé de montrer à côté des reproductions de tableaux les reproductions des croquis : ici c'est un violoniste indiqué au crayon, travail préparatoire pour le *Concert* de l'Académie; là une bonne d'enfants qui suivra sa maîtresse chez le coiffeur; là le maître de danse qui montre un pas; ailleurs encore un personnage masqué, un cavalier, un médecin, une vieille dame lisant ou une jeune dame à son rouet. Et vraiment en ce dernier cas, si la peinture est exquise, le crayon ne l'est-il pas plus encore? Cela est juste, délicat, impeccable, et dans ces indications sommaires il y a vraiment la marque d'un maître.

Encore que Pietro Longhi ne soit pas grand physionomiste, il a laissé pourtant quelques portraits : l'effort qu'il y a fait n'est pas négligeable; mais c'est avec raison que M. Aldo Ravà lui enlève une toile qui passait précisément jusqu'ici pour son œuvre capitale : *la famille Pisani*. Comme M. Aldo Ravà le montre excellemment, rien ici ne rappelle le faire de Pietro; et en s'appuyant sur les dires mêmes de l'auteur véritable du tableau, le critique moderne le rend à Alessandro Longhi. Celui-ci en effet fut portraitiste de qualité, et il faut espérer qu'un jour son œuvre nous sera révélée d'une manière un peu détaillée. En attendant on ne peut que louer M. Aldo Ravà de son excellent et beau livre sur Pietro Longhi, et souhaiter que les autres Vénitiens du XVIIIe siècle, à commencer par le merveilleux Francesco Guardi et sans oublier la Rosalba, soient l'objet, en Italie même, de monographies complètes.

§

S'il est un art qui soit bien du XVIIIe siècle, c'est celui du portrait-miniature. Comme l'indique le regretté Henri Bouchot dans son livre sur **la Miniature française** (1750-1825), l'engouement pour les boîtes à mouches, pour les coffrets, les éventails taillés dans l'ivoire, donna aux belles personnes idée d'y faire mettre leur figure.

On trouva tant d'agrément à cette fantaisie que la faveur devint fureur et que les artistes proclamèrent exquise cette matière inopinément offerte à leur pinceau. Quelques-uns présumèrent d'insinuer un paillon d'or en transparence, et ceci donna un éclat encore plus chaud à l'ivoire. On convint que celui-ci l'emportait décidément sur la peau de vélin, et sur le papier de carton que les plus modestes artistes avaient momentanément substitué au parchemin pour le portrait. Bientôt l'ivoire aminci, débité en tablettes, déjà devenu indispensable, commença son tour du monde — d'Europe à tout le moins — partout plaisant, partout accueilli et fêté. L'effigie mignarde qu'on lui confiait avait un peu transformé la grammaire séculaire du miniaturiste. On aquarella moins, parce qu'on rencontrait de la résistance en l'ivoire lisse ; au contraire, la « gouasse » épaisse donnait à ces mignonneries

l'aspect d'une peinture à l'huile, qui permettait le papillotage du pinceau, les chatoiements, les accents et les rehauts, et qui s'arrangeait à ravir de ce dessous réchauffé et scintillant. Dès la disparition de l'Académie de Saint-Luc en 1776, où l'on comptait encore quelques tenants attardés du papier ou du vélin, l'ivoire triompha définitivement.

De génération à autre, à part de rares secrets particuliers, les miniaturistes se transmettaient la composition de leurs palettes, la même à peu de chose près pour tout le monde. Il était convenu, vers la fin de l'ancien régime, qu'un portraitiste sur ivoire avait à sa disposition dix-sept ou dix-huit couleurs diverses pour les chairs. Les plus soigneux disposaient les tons par ordre, sur une première palette en ivoire résistant. Le carmin, le minium, le massiat, le jaune de Naples, l'ocre, l'ocre de rue, tenaient le premier rang, l'outremer, la cendre bleue, la terre de Sienne, brûlée ou non, la laque, l'ocre rouge, le stil de grain, venaient ensuite : enfin au troisième rang le brun rouge, le bistre, la terre de Cologne, l'indigo. Une seconde palette contenait le vermillon, l'orpin jaune et rouge, la terre d'Italie, le bleu de Prusse, le noir d'ivoire ; une troisième les blancs, blanc léger et blanc de plomb, l'encre de Chine, le vert de vessie et la terre de Cologne. Mais déjà, sous Louis XV, l'industrie privée se substituait à l'artiste pour la préparation de ces couleurs. La belle conscience s'émoussait, bien peu de peintres consentaient à broyer et à sécher les produits indispensables, comme aux temps héroïques. On se fournissait chez Antheaume, chimiste, rue d'Enfer, on prenait ses tablettes toutes poncées chez le spécialiste Chéron, les pinceaux à la Gerbe d'Or, chez les demoiselles Duchemin.

Nul mieux qu'Henri Bouchot ne pouvait écrire l'histoire de cet art : il s'en est acquitté admirablement. De Jean-Baptiste Massé, le précurseur de Hall, à Pierre-Adolphe Hall lui-même, en passant par Liotard et par Boze, il y avait à faire un chapitre charmant ; il est fait. Avec raison Henri Bouchot se défie des attributions de miniatures à Fragonard, et il rappelle que Marie-Anne Gérard, sa femme, miniaturiste de profession, pour son compte, est sous la dépendance esthétique absolue de son mari, qu'elle le copie, l'aide dans ses besognes et s'identifie avec son genre jusqu'à la confusion. Adolphe Hall enfin, le grand maître de cet art minuscule, trouve en Bouchot un biographe et un critique trop sévère à mon gré, mais toujours sûrement informé. Puis c'est le tour de Mosnier, de Mme Labille-Guiard, d'Antoine Vestier, de François Dumont, l'égal de Hall ou peu s'en faut, et enfin des miniaturistes de la période de décadence, Augustin et Isabey. Suivre Henri Bouchot dans le détail est impossible ; il faudra désormais se reporter à son livre, toutes les fois qu'on voudra étudier la miniature à la fin du XVIIIe siècle : parmi les nombreux ouvrages de l'infatigable conservateur du Cabinet des Estampes, celui-ci est en effet l'un de ceux auxquels il avait donné tous ses soins et qui lui constituent un titre de plus à la reconnaissance de tous les curieux et de tous les passionnés de notre art français.

MEMENTO. — Dans *l'Art et les Artistes*, M. Henri Havard étudie l'œuvre de *Jean Steen*, et dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, MM. Louis Morand et Charles Saunier commencent la publication de leurs recherches sur *P.P. Prudhon et le baron de Joursanvault*, qui fournit à l'artiste l'occasion de quelques œuvres remarquables et en particulier du fort beau buste de la baronne de Joursanvault conservé aujourd'hui au musée de Beaune.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Bernd Isemann : *Im Zwielicht der Liebe ;* Munich, E. W. Bonsels, M. 2. — Bernd Isemann : *Doppelstimmen ;* Munich, ib. id. M. 2. — Clara Viebig : *Die heilige Einfalt ;* Berlin, Egon Fleischel u. Co. M. 3. — Waldemar Bonsels : *Don Juans Tod ;* Munich, Carl Fr. Strauss, M. 25. — Louis Cons : *De Gœthe à Bismarck ;* Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50. — Memento.

Im Zwielicht der Liebe. — En traversant le lac de Constance sur le bateau à vapeur un jeune architecte rencontre une femme étrange dont il tombe amoureux. Descendu au même hôtel que la mystérieuse voyageuse, il se lie avec elle dès le deuxième jour et c'est le début d'une idylle dont il ne démêlera lui-même l'intrigue qu'aux dernières pages de son aventure. Jeune fille volontaire et indépendante, Suzanne Wunder finira par avouer que, cachée sous un nom d'emprunt, elle est la dernière descendante de la noble famille des Segen-Dirnbach. Elle conduit son aveugle amoureux au cimetière de Bâle, sur la tombe de ses ancêtres, sans qu'il se doute du subterfuge, lui raconte toute l'histoire de sa jeunesse, avec les péripéties romanesques de sa « faute », comme s'il s'agissait d'une personne étrangère, et il aime l'inconnue à cause de l'étrangeté et du mystère, ne sachant rien d'elle et peut-être ne voulant rien savoir. L'ardente idylle se poursuit à Meersbourg, où ils oublient le passé dans les bras l'un de l'autre, et elle durerait peut-être encore, si le besoin d'argent, après une série de péripéties, ne forçait Suzanne à avouer son identité. Hans Albrecht épousera, certainement, malgré le passé ; et c'est, après tout, cela qu'elle cherchait et pas autre chose, voulant seulement se faire aimer pour elle-même et non point à cause de son nom illustre et de sa fortune considérable.

M. Bernd Isemann nous a conté cette romanesque aventure avec infiniment de talent. Styliste de premier ordre, avec des habiletés d'écrivain, de subtiles indications et des demi-teintes, il est parvenu à donner de la vraisemblance à un récit qui, sèchement présenté, n'en aurait certainement point. « La passion qui ne se trompe pas, c'est ce qu'il y a de meilleur. C'est cela qui est la vertu », fait-il dire à son héros, et il justifie ainsi un dénouement qui, pour un homme fondu dans le moule commun, n'eût pas manqué d'avoir quelque chose de ridicule.

Mais M. Isemann est surtout un poète. Les visions de la nature,

dans son petit roman, ont un charme très spécial. Son recueil de vers, **Doppelstimmen**, nous le montre habile à composer des pièces sur le rythme le plus savant. S'il a beaucoup lu les épigrammes de Gœthe, l'impressionnisme des poètes modernes ne lui est pas étranger non plus et il ne s'est pas dérobé à la suggestion qu'exerce sur toute la jeune génération allemande le puissant génie verbal de Richard Dehmel.

§

Die heilge Einfalt. — Le talent robuste de Mme Clara Viebig s'est affirmé surtout dans le roman. Il excelle aux longs développements où la multiplicité des personnages ne saurait nuire à l'unité de l'action. Ses livres sont de grandes fresques, où chaque détail est à sa place, pour contribuer à l'harmonie de l'ensemble. Sa fécondité se plaît à enchaîner les épisodes, afin de les mettre en valeur par des contrastes violents. Dans son œuvre, les nouvelles sont donc assez rares. Elle semble les considérer un peu comme des déchets. Et pourtant elle excelle dans ce genre, où notre Maupassant semble lui avoir servi de modèle. Depuis ses *Forces de la Nature* aucun recueil n'avait été publié par elle. La voici qui se présente devant le public avec sep contes qu'elle intitule *la Sainte simplicité*. Le sujet en est encore emprunté à la rude population paysanne et ouvrière de l'Eifel, où elle avait déjà recueilli ses meilleurs motifs. Elle se sent tout près de l'âme rustique et un peu sauvage de ces gens simples, chez qui le souci du vivre quotidien n'étouffe pas les grandes passions humaines.

Soit qu'elle nous narre dans *Un cœur simple* une tragique histoire d'incendie volontaire, soit qu'elle fouille les angoisses d'un jeune prêtre campagnard qui revient au village pour voir sa mère, soit enfin qu'elle s'intéresse à la servante de ferme ou à l'ouvrier italien qui joue du couteau, c'est toujours l'émotion un peu rude et sans artifice qu'elle s'efforce de faire partager au lecteur. A une époque où la mièvrerie et la complication de sentiments commence à prendre le dessus même en Allemagne, on ne saurait assez louer Mme C. Viebig de sa santé morale.

§

Don Juans Tod. — L'éternelle légende de Don Juan a exercé un puissant attrait sur l'imagination de M. Waldmar Bonsels. Il a consacré un poème épique en quatre chants à la fin du héros espagnol. Edité luxueusement, en un grand album in-folio, ce poème est illustré d'eaux-fortes de Willi Geiger. Cet Odilon Redon germanique a plus souci d'étrangeté que de dessin. Son burin assez puissant se perd dans des recherches qui intéresseraient le clinicien plus que le critique d'art. Ses lettres ornées nous montrent pourtant qu'il est capable de certaines recherches purement techniques et il est regret-

able que, sur ces pages d'une typographie magnifique, les initiales, galement dessinées par M. Geiger, aient été rehaussées d'un hideux bleu bavarois.

Que dire du texte de M. Bonsels? De consciencieuses recherches ythmiques ne vont pas sans beaucoup d'obscurité et la puissance l'évocation dont témoignent ces vers nombreux n'a pas été sans nuire quelque peu à la clarté du style.

De Gœthe à Bismarck. — Ce volume fait partie d'une collection dite « synthétique », qui s'intitule *les Idées claires*. M. Louis Cons y développe une série de points de vue fort intéressants sur la formation de l'Allemagne actuelle. L'Allemagne de Gœthe et l'Allemagne de Bismarck, on les a déjà souvent opposées l'une à l'autre. Les deux Allemagne qui se contredisent et se développent parallèment sans se confondre ont été l'objet de nombreuses études où l'une se voyait exaltée au détriment de l'autre. M. Louis Cons a voulu nous montrer comment l'Allemagne a évolué vers ce germanisme agressif dont la civilisation européenne souffre depuis quarante ans. Il ne s'est malheureusement pas contenté de développer des idées générales. Ses vues théoriques, il a voulu les étayer de documents historiques et littéraires. Il s'est donc mis en campagne, un peu comme faisait Napoléon III, sans être parfaitement renseigné sur son sujet. « On s'équipera en route », disait le rêveur des Tuileries. M. Cons s'est équipé en route. Il était plein de bonnes intentions, mais, comme il se documentait à mesure qu'il écrivait, il ne lui a pas été toujours possible de dominer complètement son sujet.

Nous ne dirons rien des nombreuses lacunes que présente ce petit volume. Voyez, pour ne citer qu'un exemple, la façon dont M. Cons parle de Nietzsche, en ne s'appuyant que sur un seul auteur, M. Bernoulli, dont les déformations sont apparues si flagrantes qu'il ne passe plus aujourd'hui que pour un pamphlétaire. L'auteur a ajouté une page d'*errata* à son volume. Il aurait pu les multiplier à l'infini. Il n'y a pas un paragraphe où les rectifications n'eussent été nécessaires. Prenez, par exemple, le résumé de la guerre de 1870 (page 177). Chaque date devrait y être rectifiée, presque chaque nom propre y est estropié. Mais quand M. Cons écrit que Gœthe « est mort ministre d'Etat du grand-duc de Saxe-Weimar pendant la Révolution de 1830 » il ne lui sera guère possible de se retrancher derrière la coquille typographique.

§

Memento. — M. F. Picquet analyse dans la *Revue Germanique* (mai-juin) le manuscrit inédit de Gœthe, « la Mission théâtrale de Wilhelm Meister », récemment découvert à Zurich, dont il montre l'extrême importance. Voici la conclusion de son article : « L'Allemagne lettrée se réjouit avec raison de la découverte faite à Zurich. A la petite ville suisse, elle de-

vait déjà beaucoup. Elle a reçu d'elle G. Keller et C. F. Meyer, pour ne citer que deux noms glorieux. Elle doit maintenant à la patrie de ces deux grands écrivains d'avoir conservé le manuscrit d'une des œuvres qui l'honorent le plus. La trouvaille de M. Billeter va renouveler le domaine des études gœthiennes. Depuis longtemps, les critiques étaient réduits à chercher au loin des glanures souvent sans grand intérêt et d'ordre biographique. Les voilà maintenant réapprovisionnés. Non seulement le *Wilhelm Meister,* mais aussi les ouvrages de Gœthe écrits autour de 1880, s'éclairent d'une nouvelle lumière au jour de la *Mission théâtrale*. Grâce à elle nous connaîtrons mieux un moment de l'existence du poète dont la vie se développa suivant une courbe si harmonieuse. »

Signalons, dans la même revue, les comptes-rendus bibliographiques extrêmement bien faits qui donnent une excellente image du mouvement intellectuel en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, dans les Pays-Bas et en Scandinavie.

Dans *Das literarische Echo* (15 juin), M. E. Heiborn rapproche ces deux événements : l'érection d'un monument à Théodor Fontaine dans le Tiergarten de Berlin et la publication des lettres de l'écrivain qui se poursuit dans la maison d'édition que fonda son fils ; il montre la légende qui s'est créée autour de la personnalité de Fontane et combien cette légende est peu conforme à la réalité. Fontane, le vieux sceptique, poussé vers le modernisme par l'indifférence profonde que lui marquait l'aristocratie allemande, a été prisé par ses admirateurs de récente date comme le type accompli du brave citoyen du nouvel empire.— M. Martin Brusot étudie le roman moderne en Espagne.

A propos d'une conférence du professeur Sprengel, M. J. Hofmiller étudie dans les *Süddeutsche Monatshefte* (juin) l'enseignement de la langue allemande dans les écoles secondaires. La « misère » qu'il croit découvrir dans cet enseignement provient, selon lui, de ce que l'on fait apprendre aux enfants l'allemand comme une langue morte, en attachant une trop grande importance aux devoirs écrits. Il donne quelques exemples des scandaleuses éditions « classiques » des auteurs allemands que l'on met sous les yeux des élèves et où le professeur commentateur s'interpose sans cesse entre le texte de l'auteur et le lecteur. — Ludwig Ganghofer poursuit la publication de ses Souvenirs de jeunesse.

Maerz publie successivement deux articles de M. Norbert Jacques sur la Belgique dont le second (15 juin) est consacré à l'exposition de Bruxelles. M. A. Gordon parle de Spinoza interprété par Gœthe. L'étude de Maurice Maeterlinck sur *Macbeth*, à propos de la représentation de Saint-Wandrille, est traduite par M. von Oppeln-Bronikowski.

M. Fr. Schamann donne dans *Oesterreichische Rundchau* (15 juin) quelques extraits des papiers posthumes de l'écrivain J.-J. David. Ce sont des vers de jeunesse, fragment d'un poème épique *le Retour*, d'une belle simplicité rustique.

Der Sturm (9 juin) reproduit un fragment posthume de Otto Weininger, l'auteur de cet extraordinaire ouvrage *le Sexe et le caractère*, qui s'intitule *le Chien*, et annonce une prochaine étude d'ensemble sur l'œuvre de ce génial psychologue. Le numéro est illustré d'un portrait-charge du musi-

cien Oscar Fried, d'une ressemblance singulière, malgré les traits schématiques.

Deutsche Kunst und Dekoration (juillet) est consacré presque exclusivement à l'exposition du *Deustcher Künstler-Bund*, qui a lieu actuellement à Darmstadt. L'étude qui accompagne une série de fort belles reproductions, parmi lesquelles il faut signaler une *Salomé* de Franz Stuck et des dessins de Max Klinger, est signée comte Kuno Hardenberg.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Walter Sichel : *Sterne, a Study*, 8 s. 6 d., Williams and Norgate. — Hugh Farrie : *Highways and Byways in Literature*, 5 s., Williams and Norgate. — Sophie S. Smith : *Dean Swift*, 10 s. 6 d., Methuen. — M. Jourdain : *An Outdoor Breviary*, 2 s., 6 d., The Academy Press. — Claire de Pratz : *The Education of Jacqueline*, 6 s., Mills and Boon. — *George Meek, Bath Chairman, by Himself* avec une introduction par H.-G. Wells, 6 s., Constable. — Sir J. Bamfylde Fuller : *Studies of Indian Life and Sentiment*, 6 s., John Murray. — Gabrielle M. Vassal : *On and off Duty in Annam*, 10 s., Heinemann. — Winston Churchill : *A Modern Chronicle*, 6 s., Macmillan. — Memento.

Dans son important ouvrage sur Sterne, Mr Walter Sichel apporte un petit nombre de faits nouveaux et des documents restés jusqu'ici inédits, grâce auxquels nous connaissons mieux le caractère antipathique de Mr Sterne, et comprenons plus exactement les relations de l'écrivain avec Claire de Fourmentelle et les autres. Sterne approchait de soixante ans quand il mourut, et ce que l'on sait sur son compte ne permet pas de faire de lui une biographie d'intérêt palpitant. Comme on l'a dit, il est « une essence, une influence, un maniérisme plutôt qu'un homme ». Pourtant Mr Sichel a voulu animer d'une vie nouvelle son héros dans ce livre intitulé **Sterne, a Study**, *To which is added the Journal to Eliza*. Ce *Journal* est publié pour la première fois et il n'ajoutera vraisemblablement rien à la gloire littéraire de Sterne ; mais au point de vue psychologique, il est intéressant à étudier. Ces effusions sont caractéristiques et Mr Sichel aurait pu les commenter et les expliquer utilement pour corroborer son portrait de l'auteur, si, sans doute, il n'avait craint de choquer la susceptibilité puritaine en développant un sujet d'ordre apparemment plus sexuel que sentimental. Mais, malgré cette réserve, l'ouvrage demeure singulièrement captivant, et l'on doit savoir gré à Mr Sichel d'avoir fait ressortir, dans cette étude, le côté humain de l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage Sentimental*. Nous ne saurions entrer ici dans le détail des discussions qu'a soulevées cet ouvrage ; nous nous contenterons seulement de remarquer qu'un livre qui donne occasion à de vives polémiques ne saurait être insignifiant. Sterne a longtemps joui en France d'une vogue considérable ; on l'a traduit d'innombrables fois, on lui a consacré de gros volumes biographiques et critiques. Tous ceux qui ont gardé un souvenir admiratif pour

l'homme qui connut si bien la France apprécieront comme il convient l'importante étude, dernière en date et définitive, de Mr Walter Sichel.

§

Le recueil que l'auteur, Mr Hugh Farrie, intitule **Highways and Byways in Literature** se divise en six « sections », dont la première traite « des hommes, des femmes et de l'amour ». Partant des Grecs et des Romains, on arrive à Dante, à Pétrarque, à Michel-Ange, à Schopenhauer, à Swift, à Heine, au Dr Johnson et aux « Lettres Portugaises ». Dans chaque « section » c'est une égale diversité et l'essayiste nous entretient tour à tour de personnages, d'œuvres, d'événements, d'idées, de problèmes qui séduisent et retiennent l'attention. Enumérer et citer serait trop long, trop embarrassant aussi, car le choix dans ces pages captivantes est impossible. Qu'on ouvre le livre au hasard et l'on est sûr de tomber sur une page agréable, d'un style charmant, d'un ton de bonne compagnie. Les idées et les jugements, basés sur une vaste culture, sont dénués de tout pédantisme et formulés avec une aimable simplicité.

§

La vie et l'œuvre de Swift offrent un sujet d'étude inépuisable, et certains faits présentent encore un problème insoluble. On n'a jamais résolu, par exemple, la question de savoir s'il avait épousé ou non Stella. Les uns l'affirment, les autres le nient, sans s'appuyer, du reste, sur des preuves indiscutables. « Il est probable, a dit M. Nicolardot, qu'il (Swift) fut impuissant toute sa vie. » Nous ne trouverons pas la solution du mystère dans le **Dean Swift**, de Miss Sophie Shilleto Smith, qui ne prétend pas apporter de documents inconnus ni d'hypothèses nouvelles. L'histoire de la liaison de Swift avec Stella, dit-elle, ne consiste en rien de plus que le besoin qu'eut l'homme d'une compagne et la réponse d'une femme à ce besoin. Et elle ne va pas au delà de cette explication évidente, en penchant pour une liaison purement platonique. Le reste du livre est bien composé et l'ensemble forme une excellente biographie du doyen de Saint-Patrick.

§

« L'arbre qui émeut les uns jusqu'à leur faire verser des larmes de joie n'est aux yeux des autres qu'un objet vert debout sur leur passage », a dit William Blake, mais Mr M. Jourdain, auteur du petit livre intitulé **An Outdoor Breviary**, est de ceux qui, familiers de la muette et amicale compagnie des livres, savent aussi « lever les yeux vers les collines » et écouter « le son très plaisant des arbres de la forêt », le son qu'ils émettent en croissant et qui est « l'essence même, la source et l'origine de toute musique ». Et ce bréviaire du

grand air est fait de belles pages littéraires, avec un peu de préciosité peut-être parfois, mais qui se rachète par le souci de l'expression juste et de l'image vraie.

§

Mlle Claire de Pratz écrit des romans qu'on pourrait appeler didactiques, si ce terme n'avait pas pour effet d'effrayer le lecteur ; on dit maintenant un roman à thèse, ce qui est la même chose sous une étiquette différente. La thèse que soutient Mlle de Pratz dans **The Education of Jacqueline** a pour sujet la façon dont une jeune fille moderne est élevée par une mère qui n'est pas moderne et n'a par conséquent aucune des qualités et connaissances indispensables pour cette délicate besogne. La mère, Françoise Réville, une Française veuve d'un Français, n'agit pas d'après un système soigneusement établi. Elle n'a pas de loisir pour d'aussi longues réflexions. Elle base l'entreprise sur une idée très simple : sa fille sera en tous points élevée d'une façon différente de celle où elle a été élevée elle-même. Tout ce qu'elle ignorait, sa fille le saura, et alors qu'elle fut surveillée, chaperonnée, enfermée, Jacqueline aura toutes les libertés. Pour établir ce contraste, l'auteur dépeint longuement Françoise, le type de la jeune fille « bien élevée », à l'époque de son mariage, et narre sa désillusion quand, veuve, elle découvre un paquet de lettres d'amour conservées imprudemment par son mari. Jacqueline, sa fille, saura donc aussitôt que possible tout ce qu'on tint caché à sa mère. Elle grandit en toute liberté, s'instruit, étudie à la Sorbonne, va et vient à son gré et seule. Elle est charmante, intelligente, hautement intellectuelle et parfaitement femme. Bref, jusqu'ici le genre d'éducation qu'elle reçoit ne paraît avoir aucun résultat fâcheux, bien au contraire. Mais, soudain, et tout comme la mieux surveillée, Jacqueline se prend à aimer un artiste, Jérôme d'Ablis, et, sans songer à mal, va le voir seule à son atelier. Comme il faut s'y attendre, avec les sentiments qui l'animent, elle cède aux ardeurs de l'amoureux. Heureusement, il ne s'en suit rien d'irréparable, et l'on comprend aisément où est le défaut dans ce genre d'éducation. Mlle de Pratz a le talent d'être persuasive. Ses personnages paraissent indubitablement vivants et réels, et l'on a l'impression que tout ce qui se passe et tout ce qui leur arrive découle logiquement de la situation, que tous les événements sont inévitables. Son livre est bien pensé et bien écrit.

§

La lecture de l'autobiographie de **George Meek, Bath-Chairman** prouve qu'un bon livre peut être écrit par un écrivain qui n'est pas professionnel. C'est Mr H.-G. Wells qui a découvert ce « bath chairman » et l'a engagé à relater l'histoire de sa vie ; de même que

Mr G.-B. Shaw avait découvert aussi le « tramp », le trimardeur auquel il fit rédiger ses aventures. Pour le livre de George Meek, Mr H.-G. Wells a écrit quelques jolies pages d'introduction, dans lesquelles il assure que ces mémoires sont précieux pour le monde, ce qui a dû flatter singulièrement l'auteur. En tout cas, cette recommandation permet d'aborder sans appréhension la lecture de l'ouvrage. Evidemment, sans être extraordinaire, le bath chairman est un personnage intéressant et son récit forme un curieux document humain. Les innombrables détails qui remplissent ses pages sont fort amusants ; ses opinions et ses jugements provoquent parfois l'éclat de rire : il a lu tout Shakespeare, par exemple, et ne trouve à ses œuvres rien d'extraordinaire. Walter Scott et Thackeray l'ennuient, mais il lit avec plaisir Mrs Humphry Ward ; à tout moment il cite familièrement Sophocle, Eschyle, Omar Khayyam, et il émaille ses phrases d'exclamations comme Mein Gott ! Hein ! Comment ! Tiens ! pour prouver ses connaissances linguistiques. Somme toute, l'intérêt de ce livre tient à ce que l'auteur, bourré de lectures mal digérées, d'idées parfois originales, mais le plus souvent récoltées ici et là, de jugements frelatés et de goûts artificiels, se raconte avec une sincérité et une assurance comiques, qui sont toute la valeur de son témoignage. L'homme est un spécimen d'une infinité d'individus de la même catégorie, qui forment la masse de nos démocraties, le type de l'individu « conscient », cher aux démagogues. Il est à souhaiter maintenant pour Mr Wells qu'il ne soit pas submergé sous les manuscrits que vont lui envoyer tous les graphomanes de cette même classe sociale.

§

Le volume de **Studies of Indian Life and Sentiment**, de Sir J. Bampfylde Fuller traite, par endroits, de questions qui présentent un intérêt surtout pour ceux qui sont chargés de l'administration et du gouvernement de l'Inde. L'auteur a été pendant quarante ans fonctionnaire dans l'Inde et il a quitté le service comme lieutenant-gouverneur du Bengale Oriental et d'Assam. C'est dire qu'il possède sur les questions qu'il traite une compétence de première main. Pourtant, dans son remarquable résumé de l'histoire de l'Inde, condensé en trente-deux pages, les spécialistes relèvent quelques erreurs de fait et d'interprétation, qui, d'ailleurs, n'ont qu'une importance secondaire. Son livre, divisé en chapitres courts, est d'une lecture aussi instructive qu'attrayante. Chaque chapitre contient des anecdotes heureusement choisies, fort bien narrées et souvent très touchantes.

§

Mme Gabrielle Vassal, anglaise d'origine, a épousé un médecin

militaire français, attaché à l'Institut Pasteur de Nhatrang, sur la Côte de l'Annam. Le livre qu'elle vient de publier : **On and off Duty in Annam**, n'a rien de prétentieux, et c'est ce qui fait son mérite. Elle évite de toucher à des sujets délicats, de critiquer les méthodes de colonisation française, ou d'aborder des questions qui dépassent sa compétence. Elle se contente de raconter, avec une charmante vivacité, tout ce qui l'a intéressée, de sa propre vie dans le village annamite, de la vie de la population, ou de ses rudes excursions dans l'intérieur. Son récit est plein d'entrain et de bonne humeur, d'anecdotes et d'incidents, de remarques et d'observations intelligentes et minutieuses, et son texte s'agrémente d'une grande quantité d'excellentes photographies.

§

Parmi les romanciers américains, Mr Winston Churchill est, à l'heure actuelle, un de ceux qui comptent, et à diverses reprises nous avons ici même analysé ses copieux romans, *Coniston*, *Mr Crewe's Career*, etc. Celui-ci, **A Modern Chronicle**, appartient au même cycle que les précédents, car l'auteur a voulu, dans une série d'ouvrages, dépeindre le développement de la vie américaine, sous ses différents aspects. Dans un milieu de vie intense, dans une communauté amorale, possédant tous les biens que le monde recherche, impitoyable aux souffrances des vaincus et flagornant ceux qui triomphent, l'auteur place une jeune fille naïve et sensible, pratique, belle et attirante, qui, désireuse de jouir pleinement de tout ce que la vie peut donner, essaie de réaliser son idéal de bonheur, tout en satisfaisant une ambition excessive difficilement compatible, pour les moyens de l'obtenir du moins, avec cet idéal. Restée orpheline de très bonne heure, Honora Leffingwell épouse un jeune financier ; après quelques désillusions, elle se lance dans la « société » ; son mari s'enrichit, elle jouit de tous les luxes dans un monde où les maris *font* de l'argent, où les femmes le dépensent en se laissant courtiser par de riches oisifs. Elle divorce, l'homme qui fut l'objet de sa passion meurt après l'avoir rendue malheureuse, et elle retrouve, pour recommencer une existence plus sage de l'expérience apprise, Peter Erwin, le compagnon d'enfance dédaigné jadis. Mais ce trop bref résumé ne peut donner aucune idée de cette vaste fresque de la vie moderne en Amérique. Il faut lire ce livre pour le goûter dans toute sa puissance, dans le solide décor d'un drame tour à tour empoignant et attendrissant.

Memento. — La collection Tauchnitz ajoute à son catalogue si riche *Helen with the High Hand, an Idyllic Diversion*, par Mr Arnold Bennett, qui nous ramène à ses chères Five Towns, dont Hélène est un type curieux et charmant ; *The Women Napoleon Loved*, par Mr Tighe Hopkins, où le

romanesque côtoie agréablement l'histoire ; *Tower of Ivory*, deux volumes par Mrs Gertrude Atherton, aventures d'une cantatrice, avec des personnages anglais et américains avec Munich pour décor ; *Canadian Born*, par Mrs Humphry Ward, qu'il est superflu de recommander à ses « innombrables admirateurs et lecteurs », et de signaler aux autres; *Morning Star* par H. Rider Haggard, roman bouillonnant d'amour, de batailles, de magie, de complots, en Egypte, dans l'antiquité ; *The Exiles of Faloo*, par Barry Pain, toujours aussi spirituel et amusant.

Ceux qu'intéressent les problèmes de l'impôt sur le revenu consulteront avec fruit *The Assessment of Income Tax*, par Mr William Schooling (Constable, 6 d.).

The Fortnightly Review contient des articles sur les causes de la guerre entre la Russie et le Japon, sur Tourguenieff, par Francis Gribble et Richard H. P. Curle, sur Marc Aurèle, par W. L. Courtney, sur le peintre W. Q. Orchardson, par Mrs Alec Tweedie, sur Walt Whitman, par J. Johnston, sur l'Eliza de Sterne, par Lewis Melville, et de Peter Nansen sur sa dernière rencontre avec Bjœrnson, etc.

Des seize articles du sommaire de *The Nineteenth Century and After*, on ne sait lesquels signaler à l'attention du lecteur, tant ils sont variés ; mentionnons cependant *An Unsolved Mystery of Waterloo*, par George Strachey, *The Call of the Theatre*, par Mrs A. Lyttelton, *Animated Life in Early Arabic Art*, par B. et E. M. Wishaw, etc.

Sous l'habile direction de Mr Austin Harrison, *The English Review* reste remarquablement brillante et son sommaire rassemble un choix unique d'articles signés de noms illustres : *France et Angleterre*, par Paul Bourget, *les Femmes de Shakespeare*, par Frank Harris, *les Nuits et les Matins de Florence*, par Arnold Bennett, *le Maniement des mots*, *Meredith*, *Henry James*, par Vernon Lee, *A travers les Salons de peinture français*, par C. F. Keary, *le Sens dramatique*, par Gilbert Cannan, le scénario de *The Apostle*, par George Moore, etc.

Le dix-septième numéro de *The Englishwoman* donne un excellent choix d'articles sur les questions intéressant la femme au point de vue social, économique et politique. Dans le *Cornhill Magazine*, un curieux rapprochement entre Cyrano et Rostand. Le *Smart Set* continue ses reproductions illicites, en français ; cette fois, c'est Jean Reibrach qui est la victime. *Jinny*, un roman complet de la baronne van Hutten, paraît dans ce numéro.

Les deux derniers numéros de *The Bibelot* réimpriment d'introuvables *Lyrics*, par Arthur O'Shaughnessy, et un choix de poèmes du mystérieux Norman Roe.

HENRY.-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

João de Barros : *La Littérature portugaise* (*Esquisse de son évolution*) ; Magalhaes et Moniz, Porto. — Herculano — Abel Botelho : *Prospero Fortuna*, roman ; Livraria Chardron, Porto. — Memento.

Sous ce titre précis : **la Littérature portugaise**, *esquisse de son évolution*, l'un des mieux doués parmi les représentants de la nouvelle poésie lusitanienne, M. João de Barros, auteur de *Terra*

Florida, réunit cinq des conférences réalisées par lui durant l'année 1909 à l'*Université nouvelle* et au *Cercle Polyglotte* de Bruxelles.

Une pensée généreuse et hautement patriotique dicta ces causeries pleines d'intérêt et de nouveauté ; car le Portugal est loin d'occuper, dans l'attention du monde européen, la place qu'il mérite, et il n'est point de meilleure image du tempérament d'un peuple que sa littérature.

Au temps où les historiens considéraient volontiers le royaume des Bragance comme un accident dynastique, on eût volontiers négligé l'élément qui seul donne son caractère à la production intellectuelle du Portugal pour examiner le rayonnement des modes successives : provençale, castillane, italienne, française, au regard d'un canon fixe de beauté.

A juste titre M. João de Barros fait exactement le contraire. Ce sont les caractéristiques nationales qu'il étudie seules et, tout en se défendant de faire un cours complet de litérature portugaise, il arrive à dire tout ce qu'il faut connaître d'essentiel en cette littérature. Son exposé est à base de psychologie ethnique, et c'est en fonction de la sentimentalité propre à sa race qu'il conçoit le développement intellectuel du Portugal.

Pour lui le caractère fondamental de la littérature lusitanienne c'est le *lyrisme*.

Le voisinage et la contemplation incessante de la mer, dit-il, sont peut-être une des causes de ce qu'on peut appeler la monotonie de notre émotion littéraire toujours vibrant dans le même sens au même diapason. Mais il est certain qu'elle dérive de notre subjectivisme excessif et de notre façon de sentir le monde extérieur : avec une tendresse le plus souvent triste et toujours admirative, avec de la passion, avec un amour enveloppant et en même temps avide, qui fait vivre en nous-mêmes, qui incorpore à notre sensibilité tout ce qui sert de décor à notre vie ou à notre émotion.

Justes paroles dont la substance a maintes fois nourri l'argumentation de ces chroniques.

João de Barros s'exprime en français avec aisance et avec une forte conviction qui témoignent à la fois d'une fine sensibilité de poète et de savantes lectures.

Il y a, pense-t-il, entre la littérature belge d'expression française et la littérature portugaise certaines analogies d'émotion et de sentiments.

Est-ce ressouvenir instinctif des Primitifs portugais s'inspirant chez les Flamands, influence pareille de la mer voisine ? Voilà ce que le critique ne nous dit pas; mais on sent bien qu'il parle juste. Au reste, une citation empruntée à Guerra Junqueiro lui permet un peu plus loin de comparer l'auteur de *Patria* à Emile Verhaeren. Il découvre entre les deux poètes de frappantes similitudes ; mais là où

Verhaeren, dit-il, a une grandeur âpre et violente, Junqueiro sera plus attendri, plus ému. D'ailleurs, la pensée de ces deux poètes suit des routes tout à fait distinctes.

Pour notre part, il nous semble que le tempérament portugais manifeste surtout de la mysticité voluptueuse, et nous nous rangeons volontiers à l'opinion de Theophilo Braga, qui voit là quelque chose de proprement celtique.

Qui dit lyrisme dit émotion individuelle. Le romantisme, ayant été la libération, la domination du moi, favorisa également le réveil du lyrisme étouffé par *l'arcadisme*. Par là même on peut dire que toute poésie essentiellement portugaise s'est avérée romantique.

Partant de ce critérium, M. Joâo de Barros ne veut considérer dans l'œuvre de Camoens, à travers l'italianisme qui lui sert de vêtement emprunté, que le génie lyrique jailli directement du tuf ethnique. A lui seul il vaut toute une littérature, dit-il en reprenant le mot de Schlegel. De lui procèdent directement Garrett et Joâo de Deus. M. Joâo de Barros compare à Verlaine le poète du *Campo de Flores ;* il le trouve plus sain, plus chaste, plus viril, ce qui est vrai. Toute l'exaltation du lyrisme portugais semble incluse aux vers d'*Adoration*, que nous ne pouvons nous empêcher de reproduire en passant, et dont l'écho se retrouve aux plus récents poèmes d'Augusto Gil :

— « Je ne sais ce qu'il y a de vague — d'irrésistible et de pur — dans cet essor où je me perds — à ta recherche, Amour ! dans cette envolée où j'espère — le baume, le parfum — dont l'essence, si elle existe, — ne peut être que celle d'une fleur impalpable !

— Oh ! comme je te respire — dans le vent orageux ! Oh ! comme tu me parais belle, — si je contemple la solitude de la mer, — lorsque le bleu du ciel se confond avec ses vagues, — pareil à ton regard qui se pose — sur mes pauvres chagrins ! — Quelle harmonie placide, — alors peu à peu — conduit ma pensée — à de nouvelles régions, — donnant au rauque hurlement — de la mer sous les rochers — le son des plus suaves — et des plus pieuses prières !

Ce monde m'apparaît alors — comme un temple immense. — La mer se fait encore plus profonde ; — le ciel encore plus haut. Ce que j'aperçois en tout, — c'est toi, ce regard muet.... ! Le monde, c'est toi et moi ! — »

Somme toute, M. Joâo de Barros (dont le nom dès le XVIIe siècle devint illustre dans la littérature portugaise de par les chroniques d'un homonyme) s'exerce à ouvrir des perspectives. Son livre est de ceux qui fixent une opinion. Il nous désigne spécialement les points d'équilibre où se sont mariées les forces antagonistes par la vertu souveraine du génie. Tous les grands poètes portugais ont célébré l'amour et l'enthousiasme ; mais, à pénétrer dans les détails, à aus-

culter de plus près la poitrine lusitanienne, on perçoit des pulsations : la poussée interne du sang national que vient heurter l'haleine avec tout ce qu'elle charrie d'extérieur. Nous avons maintes fois fait allusion ici même à deux courants politiques, littéraires et sociaux contradictoires. En politique cela devait aboutir au parlementarisme, dont la préparation remonte au Romantisme. Ainsi Garrett et **Herculano** représentent deux tendances particulières de la même idée, comme en France Hugo et Lamartine, encore que ces associations de noms manquent généralement de justesse.

Herculano, certes, fut plus proche d'Augustin Thierry que de Lamartine.

D'un côté, il y a proclamation intégrale des droits de l'individu et du peuple, de l'autre il y a restriction raisonnée en faveur des pouvoirs établis et spécialement religieux.

Theophilo Braga envisage même, non pas seulement deux mais trois catégories deromantiques : les individualistes et démocrates, les poètes emmanuéliques ou religieux, les humanitaires. Les uns et les autres avaient besoin de se renseigner auprès de l'Histoire qui enseigne la loi de continuité dans les œuvres humaines.

C'est ce que comprit tout de suite Herculano, esprit droit et intègre s'il en fut, austère même, dont l'attention avait été tournée de bonne heure par les soins de la Marquise d'Alorna vers les œuvres de l'Allemagne.

L'actualité du centenaire nous convie à dire notre opinion sur les mérites du grand historien et poète.

Ses vers de *la Harpe d'un Croyant* ne sont certes pas sans accent, ni les versets bibliques de *la Voix du Prophète ;* mais il leur manque l'aisance, la grâce.

Romancier, son *Monge de Cister*, son *Enrico o presbytero*, parlent certainement moins à l'imagination et à la sensibilité que l'*Arco de Sant' Anna* de Garrett, qui les avait précédés dans le genre historique à la Walter Scott ; mais il y a de véritables chefs-d'œuvre parmi les *Lendas e narrativos.*

Chez Herculano le prosateur est impeccable ; il ne dit que ce qu'il veut dire, et c'est dans son amour de la vérité qu'il puise ses meilleures ressources.

Continuateur des Joâo Pedro Ribeiro, des Frei Francisco de Sam Luiz, ses meilleurs titres de gloire sont dans ses travaux historiques que distingue un réel souci de la documentation précise. Le premier il sut fournir les preuves d'une primitive organisation municipale des peuples de Lusitanie. Par là même il s'affirmait le digne descendant des grands historiographes portugais, les Damiâo de Goes et Fernâo Lopez du XVIe siècle, les Francisco Manoel de Mello du XVIIe.

A proprement parler, il est le véritable restaurateur de la prose portugaise. Ame d'inflexible raison et de scrupule chevaleresque, il a mis d'accord l'instrument sur lequel d'autres viendront exécuter leurs variations fantaisistes ou crier leur passion.

De même l'histoire, qui nous montre l'interdépendance de l'homme et de son milieu — notion moderne par excellence — allait ouvrir les voies au roman social. « Toute la vie, la vie savoureuse et terrible, » à sentir, à scruter, à peindre ! Comme dit l'éminent critique Manoel Laranjeira, en parlant du grand Camillo Castello Branco.

Celui-ci créa vraiment en Portugal le roman moderne ; mais son tempérament le place d'emblée aux antipodes d'Herculano, son tempérament, non pas ses idées.

Peut-être vais-je énoncer une opinion un peu déconcertante; mais il me semble que la parenté artistique est beaucoup plus étroite entre Herculano et Abel Botelho, naturaliste impénitent épris d'observation stricte, qu'entre tout autre écrivain contemporain et l'auteur de l'*Histoire de Portugal.*

Plus que *Fatal dilemme*, cette tragédie pure, plus que *le Baron de Lavos* ou *les Lazaros* mêmes, le nouveau roman d'Abel Botelho, **Prospero Fortuna**, où se dramatisent puissamment les mœurs de la politique portugaise actuelle, se présente comme une œuvre de pure histoire contemporaine. Il complète et justifie *Amanhan*, dont il a toutes les qualités de mise en scène et de peinture exacte, avec je ne sais quoi de plus âpre jusque dans l'ironie du dénouement heureux.

Prospero Fortuna est un produit d'actualité, c'est l'arriviste sans scrupules qui quitte sa province pour réussir à travers les plus sales intrigues de la capitale. L'auteur en profite pour nous présenter les types les plus caractéristiques des milieux où s'élabore la politique néfaste du pays.

C'est dans un lupanar que nous faisons connaissance avec eux et, à travers toutes circonstances subséquentes, nous les voyons se conduire ensuite comme au lupanar, sans vergogne, cupides, calomnieux, bassement sensuels, asservissant la chose publique à leurs appétits. Une figure angélique, Maria da Paz, un enthousiaste pauvre et désintéressé, Ayres Pinto, deux êtres faits pour se comprendre, illuminent d'un contraste violent la vilenie des autres. Oh! l'intéressante galerie de grotesques dangereux, pour faire pendant aux figures dessinées naguère avec tant de fine ironie par le grand Eça! Attentif à son tableau, Abel Botelho ne sourit guère ; peut-être se sent-il pour cela le cœur trop triste.

A ses plates ambitions Prospero Fortuna sacrifiera tout, tout ce qui doit compter dans la vie et pour le bonheur : dignité, amour, paix familiale, relations sûres, pureté de la conscience. En échange,

il devient ministre ; mais, à l'heure même du triomphe, il sent s'appesantir sur lui la chape de plomb. Quant à Maria Luiza, l'épouse, sa vanité de femme l'empêche de comprendre, et elle exulte.

Au sortir de cette ménagerie humaine crûment surprise en ses attitudes favorites, on s'interroge.

Est-ce que ce n'est pas un peu la même chose à Paris qu'à Lisbonne, hélas !

Quoi qu'il en soit, *Prospero Fortuna* est un document humain minutieusement établi et dont la rédaction puissante est un chef-d'œuvre. Nulle langue n'est plus riche, plus colorée, plus vivante que celle d'Abel Botelho ; son opulence même surprend parfois le goût portugais épris de nuances ; mais quelle lumière sur les visages et comme les moindres plis ressortent !

Plus encore qu'un philosophe, Abel Bothelho est un artiste, amoureux du mot, et fervent de la Beauté vivante. C'est aussi un chirurgien qui tranche à vif dans la gangrène. A la base de son talent, il a le courage. Je songe à la *Patria* de Junqueiro. Je songe à Herculano ne considérant l'histoire que comme « matière à science ».

Memento. — Nous étudierons prochainement, entre autres ouvrages nouveaux, les *Flores de Coral* d'Alberto Osorio de Castro, *Alvase Poentes* d'Arnaldo Pereira, *O Filho prodigo* d'Eugenio de Castro, et le beau livre de José de Figueiredo sur l'Art primitif portugais : *O Pintor Nuno Gonçalvez*. Nous analyserons également les poèmes d'Antonio Cid parus à l'*Instituto* de Coïmbre : *A Belleza e a Vida.*

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES ROUMAINES

Caton Theodorian : *Calea Sufletului*, Minerva, Bucarest. — Emil Gârleanu : *Batrânii*, Socec, Bucarest ; *Nucul lui Odobac*, Minerva, Bucarest ; *Trei Vedenii*, Libraria noua, Bucarest. — Jon Jonescu-Boteni : *Din satul nostru*, Minerva, Bucarest. — J. A. Bassarabescu : *Norocul*, Alcalay, Bucarest. — Jon Ciocârlan : *Traiul nostru*, Luceafarul, Budapest ; *Pe Plaiu ; Vis de primavara*, Minerva, Bucarest. — Memento.

Quelques nouvellistes nouveau-venus. Non point par ordre de mérite, ni selon la vogue plus ou moins momentanée dont ils peuvent jouir auprès de leurs compatriotes ; mais presque au hasard ou simplement à la file, parce que tous offrent quelque trait intéressant pour le lecteur étranger, quelque aspect intime de leur pays, qu'il serait impossible de connaître s'il n'était fixé par les enfants mêmes du peuple.

Si je voulais les faire apprécier, par les jugements que portent sur chaque écrivain et chaque cénacle les confrères des diverses revues (car le monde littéraire en Roumanie est aussi divisé que le monde politique), j'aurais le déplaisir de ne plus présenter que des lam-

beaux d'œuvres meurtries et d'auteurs traînés dans la fange : les mieux cotés, soit jeunes, soit déjà vieillissants, un Sadoveanu comme un Vlahutza, ont leurs détracteurs attitrés. Et je ne saurais non plus me placer au point de vue du lecteur roumain. La société instruite, d'une part, se préoccupe moins du développement d'une littérature nationale que de la tournée de Chantecler, encore que cette préoccupation ne se traduise pas tant en admiration pour Rostand que par un empressement sportif à adopter le panache des chapeaux poule-faisane. Le lecteur mondain ne s'intéresse guère plus à ces jeunes écrivains qu'au Musée d'art national, — enfin réalisé par M. Al. Tzigara-Samurcas et qui est peut-être l'unique institut d'une importance capitale à voir à Bucarest, — sous le prétexte assez superficiel que les objets y réunis sont précisément ceux que l'on peut voir à travers tout le pays, dans les bisériques et dans les maisons roumaines, depuis celle du boïer jusqu'à celle du paysan. Grave erreur, puisque ces objets se détériorent, se perdent ou sont enlevés par les Musées des pays avoisinants. Du reste en ville comme à la campagne le goût a été gâté par la marchandise industrielle à bon marché; et l'on ne trouve plus aujourd'hui de brodeuses ou de simples potiers populaires qui aient conservé le metier et les modèles d'il y a seulement dix et vingt ans. En sorte qu'il n'a fallu, en dehors de quelques collections particulières, remarquables, mais peu accessibles, rien moins que l'organisation de ce Musée par un homme éclairé et spécialisé en la matière, pour donner quelque essor aux tentatives d'art déjà dites nationales, leur rendre un caractère national véritable et une véritable valeur d'art, pour que l'exemple des villes enfin puisse retourner dans les campagnes y porter un encouragement efficace. Une société du *Culte des Souvenirs* s'est également fondée récemment à Tergoviste, l'antique capitale de Monténie. Quant au public bourgeois ou campagnard, s'il n'avale pas la mauvaise drogue du roman à sensation grossement adapté et vulgairement traduit dans les feuilletons des journaux politiques à un sou, il ne lira pas davantage les nouvelles roumaines où il trouvera, sans plus de plaisir qu'il n'en a à la vivre au jour le jour, sa vie même rapportée par tranches telles quelles. Les simples récits et plaisanteries de la veillée, tels que Joan Adam s'est plu à en recueillir, les contes dont les vieilles gens gardent la tradition, leur sont une littérature plus récréative et plus saine. Reste, en fait de lecteurs, la jeunesse des écoles ; celle-ci préfère évidemment les bibliothèques à 30 bani à ses livres de cours et s'en repaît, toute surprise de voir comment l'existence provinciale, qu'elle vient à peine de quitter, peut fournir matière à élucubrations imprimées. Si elle n'y rencontre pas des modèles toujours de haute littérature, elle y apprend du moins à connaître sa langue, avec tout l'appoint des provincialismes savoureux, des termes propres locaux, une langue que

ni la presse, ni les manuels scolaires ne lui enseignent. Car on trouve en effet chez ces nouvellistes, issus eux-mêmes du peuple le plus souvent, qui se sont fixés à la ville ou en sont revenus instituteurs et fonctionnaires, un langage bien roumain, un style spontané bien à l'image des types infiniment variés qui constituent la race roumaine actuelle, depuis le paysan encore inculte, mais pétri de bon sens et d'esprit, jusqu'au citadin vernissé de culture occidentale ultra-moderne, mais au jugement faussé et à l'esprit désorienté, c'est bien le cas de le dire. Ce dernier spécimen a été plus particulièrement saisi par M. J. A. Bassarabescu, dont les menues nouvelles font un peu l'effet, en trois ou quatre pages, de légendes, de caricatures ou de plaisanteries de collégiens; leur sel n'est pas des plus fins et l'inanité de quelques-unes navrantes; mais l'estropiation des mots français et latins, une forte dose de jactance, comme il convient de la part de jeunes gens qui ont fait leurs études et visité Paris, forcent aussi le sourire.

Evidemment, cela n'approche pas encore d'un style proprement dit. Dans ce sens, la querelle du poporanisme, soulevée par M. Zanfirescu il y a un an, touche un point sensible. Le travail littéraire n'est pas encore le fait de tous, et chez l'exception même il demeure jusqu'à présent une affectation captieuse, trop artificielle pour être artiste. M. Th. Cornel, l'éditeur de cette biographie générale de la Société roumaine intitulée *Figures contemporaines de Roumanie*, où il a patiemment accumulé tant d'information pratique, s'est ouvertement reprocher la langue des contes philosophiques, symboliques, sentimentaux de son volume *Mentalia*. L'étrangeté de quelques tournures et de certains vocables désuets ne les empêche pas de pouvoir être roumains ou de le devenir; et j'ai au contraire fort goûté la préciosité de cet effort original; j'ai senti, sous le rythme parfois très musical de la phrase, plus de sincère lyrisme que dans beaucoup de vers.

Le défaut de style est inhérent au choix même du sujet, comme à la façon dont il est traité. Le plus réel reproche à adresser à la plupart de ces jeunes nouvelliste serait précisément de n'être que des nouvellistes. Je sais bien que l'exemple est venu de loin et de haut ; mais il n'a pas même été bien suivi. Tous ces volumes portent en sous-titre : nouvelles et esquisses, et c'est bien plus d'esquisses que de nouvelles dont il s'agit. Vingt-huit « nouvelles » en 229 pages, dont une cinquantaine de blanches, cela donne à peine une moyenne de huit pages par « morceau littéraire ». J'en ai aussi compté de trente-deux lignes. Si encore ce n'était que de la matière précieuse !... Peu de développements ; analyse psychologique fugace ; caractères très sommairement posés; milieu presque pas indiqué. Le lecteur est sensé au courant de tout; il n'assiste plus qu'à quelques actions décisives, et à un dénouement souvent contradictoire à la situation préalable. Est-

ce un effet de la légèreté latine métissée d'inconstance slave et de fourberie grecque?... De là aussi un manque de tempérament dramatique et de passion soutenue. Pas de ces aperçus qui mettent une âme à nu. Point d'imagination créatrice. C'est qu'à la table à écrire comme à la table de café ces Messieurs sont avant tout des causeurs ; ils ont le goût très oriental, et le sens inné, déjà très développé chez le paysan, du récit ; ils excellent à rapporter une anecdote drôlatique, un mot piquant, une situation comique ; mais par l'extérieur, en pochade. Au résumé, de gentils épicuriens de la plume, trop nonchalants pour s'appliquer à une tâche suivie. Néanmoins, en dépit de ces insuffisances, un don réel d'observation ; une sensibilité très délicate tout à fait dans la nature réservée du Roumain ; enfin ce sentiment très poétique de la nature dont est comme imprégnée la vie de tous les jours.

La Voie de l'âme, de M. Caton Theodorian, pour laquelle M. Pecurariu a dessiné l'une des plus jolies couvertures des éditions *Minerva*, méritait de former un entier roman. C'est une histoire de pope, de pope convaincu, zélé, ascétique comme on en chercherait en vain dans neuf villages à la ronde. Il obtient l'autorisation d'aller quêter pour réédifier son église. Son fils est trop taciturne et timide depuis la mort de la mère pour répondre à l'amour de la fille qu'il aime et dès lors un autre la lui enlève. Un notaire dévalise le pope au retour et arrive encore à s'en faire un complice. Tout cela est à peine tracé, mais c'est déjà trop de cinquante pages pour la seule mésaventure du pope, alors que tout le reste demeure à la cantonade. Ce n'est aussi qu'une esquisse en suspens que : *Comme des frères*. Un officier fatigué de sa femme après quelques mois de mariage ne se reprend à l'aimer que du jour où il l'a fait pleurer et l'aime avec une passion qu'il veut faire comprendre à son ami d'enfance. Il le pousse dans les bras de la jeune femme en les engageant à se tutoyer comme frère et sœur, à s'embrasser, et en la faisant pleurer en présence de ce tiers. Dans *la Vallée de l'Olettz*, on part en traîneau avec un inspecteur communal ; on fuit devant des loups, et on arrive chez une vieille dame qui a quitté son manoir devant la révolte des paysans... Il y a une indication délicate de fillette tôt-sensible entre ses parents qui se chamaillent, dans *Impacare* (Réconciliation).

M. Emil Gârleanu a tenté un effort avec ses **Batrânii**, *scènes de la vie des vieux boïers moldaves*, dont la seconde édition, augmentée de six nouvelles, a reçu tous les soins de la maison Socec. On s'aperçoit que beaucoup de détails ont été pris sur nature, beaucoup de mots notés sur le vif ; mais à quand le d'Aurevilley roumain qui dressera, de toute sa taille, le boïer d'autrefois ?

Du moins M. Gârleanu laisse entrevoir des caractères dont la trempe ne se retrouve guère aujourd'hui que dans les rangs des

conservateurs, leurs héritiers et politiques et moraux. Alors pourquoi, de ces nombreux traits épars, les uns excellents, les autres moins typiques, ne pas composer une vie entière, puisque aussi bien les personnages se retrouvent de chapitre en chapitre? L'auteur a vivement senti l'intérêt de ces reconstitutions d'un monde défunt; mais il a manqué de poigne; il nous dit bien l'esprit, la droiture, le bon cœur, la générosité de ses héros, il ne nous les fait voir que rarement à l'œuvre, ou sinon pas à leur vraie hauteur. Voici le boïer Jorgu Buhtea, dont on nous fait remonter l'arbre généalogique jusqu'aux temps de Stefan le Grand, et qui finit dans le fait-divers d'un duel politique insuffisant à caractériser la lutte contre l'arrivisme démocratique.

Tel autre, *un Dimanche*, mettra à la porte un jeune politicien et se calmera par une partie de cartes avec sa femme, qui a déjà passé sa journée à faire des patiences.

Cependant des scènes locales bien charmantes, comme dans *Cules de Vii*, la vendange par les boïers et les dames d'un coin réservé de vigne de choix, avec des manières d'une courtoisie d'antan, accentuée de jolies afféteries de style; et ce qui ressort lien de chacun de ces épisodes, c'est peut-être, idéalisés, l'attachement de ces grands seigneurs pour leurs habitudes traditionnelles, leur amour profond pour leurs demeures et leurs terres héréditaires, le lien quasi familial qui unit les maîtres et leurs gens. C'était le bon temps, et les vieillards du pays le regrettent encore.

Le Noyer d'Odobac, qui donne son titre à un autre volume, montre de même l'attachement du vieux paysan à son lopin de terre: il va jusqu'à se pendre dans son arbre, plutôt que de le voir couper. Les machinations de sa diablesse de bru, un caractère cependant, sont trop brièvement indiquées. Les nouvelles suivantes ne manquent pas d'humour: *Monsieur Senecca; l'Orateur;* les noces simultanément le même jour du grand-père, du fils et du petit-fils qui avaient tous vécu sans être mariés; *le Hangar abandonné*, que le maire décide de faire démolir parce que les filles du village y sont mises à mal, et que les garçons l'y ont amené à passer lui-même une nuit. Les croquetons pris par M. Gârleanu dans *le Monde de ceux qui ne parlent pas*, réflexions et aventures prêtées à des bestioles sans grande vraisemblance et sans réel esprit d'observation, relient ce livre au premier volume d'une nouvelle collection périodique, *la Bibliothèque Lumina:* **Trois Fantômes**. Le meilleur en est des scènes très courtes, d'un humour assez drôle, et même satirique, typiques de la vie roumaine.

M. Ion Ionescu-Boteni, actuellement professeur de lycée à Bucarest, a consacré à son village, **Din satul nostru**, un volume qui a tout le charme de souvenirs bien vécus, la réalité vue et sentie, un

goût de terroir authentique. Et puis ce sont des tranches entières de la vie de ce village, racontées tout au long, avec un grand accent de vérité et une richesse de vocabulaire bien personnelle qu'un certain nombre de poporanismes dans l'expression ne déparent point. Et jusqu'aux dénouements, toujours imprévus, toujours à côté, qui ne soient sans doute bien dans le caractère roumain et entachés d'un certain utilitarisme, de fatalisme campagnards. L'amour pressenti et réciproque d'un jeune séminariste pour une fillette de chez lui, *Nous nous aimons dès l'enfance*, tourne court quand il est nommé pope, et il en épouse une autre... Un garçon d'auberge arrive par son travail et son honnêteté à reprendre et à remonter la boutique de son patron, *Hanul Din Zavoi*, à épouser sa fille ; mais, tout à coup, il perd et son enfant et sa femme, et il plante tout là... Un étudiant, en passe de devenir professeur, rencontre dans le train, mariée et divorcée, la jeune fille qu'il a aimée dans la maison où il fut précepteur ; ils se retrouvent avec un éclair de bonheur et l'on croit qu'ils vont enfin s'unir... quand l'auteur décide que c'est *trop tard*. Peut-être le mot de la fin d'une des nouvelles, *Témoin*, nous donnera l'opinion de l'auteur sur la destinée humaine : « Malédiction ou malchance ? » Ce n'est pas une philosophie.

M. Ion Ciocârlan est peut-être bien un des plus populaires d'entre ces jeunes écrivains ; il arrive de très loin dans la littérature, et il garde une ingénuité parfois maladroite, mais aussi une fraîcheur d'impression dont on lui sait gré. Son premier volume, **Traiul nostru** (*Notre existence*), plein de détails, est le plus inégal ; un autre recueil d'esquisses (ces maudites « esquisses »), **Peplain** (*Sur le côtard*), à côté de petits essais presque didactiques peu réussis, offre quelques vives impressions de nature. Dans la brochurette à 30 bani de la Bibliothèque Minerva, **Vis de primavara**, apparaissent enfin quelques tableaux heureusement troussés : celui des trois Russes qui se soûlent des trois jours d'affilée et qui, avant de boire, « se lèvent, ôtent leurs casquettes et, tournés vers le levant, font de grands signes de croix, mesurés, qui vont frapper loin leurs vastes épaules », ou surtout ce délicieux *Rêve de printemps*, en tête du volume : l'épanouissement ravi d'un cœur de paysannelle sous la griserie d'un verger en fleurs.

Un autre écrivain s'est attaché à fixer un des côtés les plus empoignants de la vie roumaine, ce que M. G. Ibraileanu (*Viata romamasca*, II, 5) appelle l'*inadaptabilité* sociale du monde roumain, le contraste entre les vieilles classes écroulées et les nouvelles encore mal constituées et les maux qui en résultent : c'est M. Ioan Al. Bratescu-Voinesti ; il a compris cet état critique et l'a particulièrement bien rendu. Nous le retrouverons prochainement.

Memento. — A l'Académie roumaine, sous la nouvelle présidence de

M. Jacob Negruzzi, élection de M. Nic. Jorga, l'historien érudit, l'infatigable écrivain, l'âme du nationalisme roumain; il n'a passé cependant que par 15 voix contre 11, et grâce seulement à l'appui enthousiaste des membres de la section d'histoire; M. Jorga succède à M. Gr. Tocilescu. — Distribution des prix de l'Académie, dont un des principaux, de 5.000 fr., est accordé à M. Barbu Delavrancea pour son drame historique *Coucher de soleil*, un des plus beaux succès du théâtre roumain, édité comme sa suite *Viforul* (*la Tempête*) chez Sococu.

MARCEL MONTANDON.

LA CURIOSITÉ

Vente Lowengard : tapisseries, tapis, meubles de salon. — Collection de M. Kiss : objets d'art d'Extrême-Orient.

J'ai déjà dit que les ventes ne manquaient pas en ce moment, mais qu'elles se suivaient pareilles les unes aux autres et que, par suite, elles ne suscitaient pas un très vif intérêt.

Il faut cependant mettre à part la **vente Lowengard**, dirigée le 10 juin, chez Georges Petit par M. Lair-Dubreuil, avec M. M. Mannheim, Paulme et Lasquin comme experts.

Il n'y figurait que quelques tapisseries, quelques tapis, et deux meubles de salon. Seulement, il s'agissait de pièces de choix, formant un ensemble vraiment rare et précieux, comme on a peu l'occasion d'en voir.

Les deux tapisseries flamandes de la fin du XVe siècle en imposaient d'abord par leurs dimensions et par leur parfait état de conservation. C'est à peine si un morceau de la bordure de l'une d'elles avait été refait. Quant à leur beauté, elle était impressionnante, et on aurait pu rester longtemps devant elle à goûter les joies les plus variées et les plus profondes. On ne savait quoi admirer le plus, de la composition, de l'exécution, ou du coloris.

En présence de telles œuvres, il est impossible de ne pas penser avec une peine réelle aux petites ordures qui depuis cent ans et encore aujourd'hui, surtout aujourd'hui, sortent de notre manufacture des Gobelins. Beaucoup de gens, il est vrai, se consolent de notre misère en art par nos progrès en automobilisme, en aviation et en navigation sous-marine !

Les deux grandes tapisseries flamandes dont je parle furent composées et tissées au temps où la pauvre humanité était encore assez inférieure pour croire à la religion catholique, et trouver dans l'Evangile des sources d'inspiration. Leur sujet est en effet tiré de la parabole de l'enfant prodigue.

Sur un fond de paysage se détachent des groupes de personnages, séparés par des arbustes en fleurs ou chargés de fruits. Il y a là

toute la vie simple et charmante du xve siècle qui, à part les costumes, était évidemment celle du temps de Jésus.

Les experts demandaient 500. 000 fr. de ces mémorables morceaux. Ils furent adjugés 404. 000 fr. à un marchand de Londres, M. Duveen. Envions celui qui pourra les offrir en spectacle quotidien à ses yeux!

A côtés de ces vastes et magnifiques tentures, les quatre tapisseries de Daphnis et Chloé paraissaient plutôt mièvres et fades. Elles obtinrent cependant un succès égal. Tout ce qui touche au xviiie siècle est trop à la mode pour qu'il y ait lieu de s'en étonner. Au reste, cette tenture présente quelque agrément. Elle fut exécutée à la manufacture des Gobelins pour le Régent, et d'après des dessins du Régent lui-même, à qui, toutefois, Ch. Coypel prêta sa collaboration. Chaque tapisserie comprend un grand tableau au centre et, au quatre coins, des petits tableaux. Tout ça est fort gentil!

Sur demande de 400. 000 fr., les quatre panneaux furent adjugés 351. 000 fr. à M. Lasquin pour un amateur. M. Lowengard père les avait payés 73. 000 fr. en 1884, dans une vente de la famille d'Orléans.

Le meuble de salon en tapisserie de Beauvais prêtait à quelques critiques. D'abord, les bois de la bergère et des fauteuils étaient de l'époque Louis XVI alors qu'ils étaient recouverts de tapisserie d'époque Louis XV. En outre, ces bois avaient été redorés. Malgré cela, l'expert estima ce meuble 300. 000 fr. et il en obtint 246. 000. A la vérité, la tapisserie, bien qu'un peu usée par endroits, était jolie de composition. Les dossiers présentaient des jeux d'enfants, pleins de grâce et de mouvement. Des attributs entremêlés de fleurs ornaient les sièges.

Le second meuble de salon revint à M. Bernard Herz pour 41.100 fr. sur demande de 80. 000. Les deux cantonnières en Beauvais se distinguaient par la fraîcheur de leur coloris. M. Stettiner acquit l'une pour 20. 200 fr. et M. Jonas l'autre pour 18. 500. Le grand tapis d'Orient, à fond rouge, fut poussé à 27. 000 fr. par M. Charles, de Londres, et le tapis velouté, travail polonais, à 18. 500 fr. par M. Stora. Le total de la vacation s'éleva à 1.433. 165 francs.

C'est encore M. Lair-Dubreuil, secondé par l'expert Arthur Bloche, qui dispersa du 20 au 24 juin la **collection de M. Kiss**, comprenant des objets d'art et de haute curiosité de l'Extrême-Orient depuis les époques primitives jusqu'au xixe siècle.

M. Kiss forma sa collection dans ses voyages en Asie centrale, en Sibérie, en Mongolie. Il l'avait complétée avec une partie de la collection du baron Siebold, réunissant ainsi un bel ensemble dont la mise à l'encan vient de faire la joie des amateurs.

Pour la collection de M. Kiss, M. Arthur Bloche a dressé un savant

catalogue, où les 874 numéros sont décrits avec une compétence parfaite et une admirable minutie.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Folklore

Paul Sébillot : *Les Joyeuses histoires de Bretagne;* Fasquelle. 3 50

Histoire

H. d'Alméras : *La Vie Parisienne sous la Restauration;* A. Michel. 5 »

Baron de Batz : *L'Agonie de la Royauté. 1789-1792;* Bloud. » »

A. Fauchier-Magnan : *Lady Hamilton, 1763-1815;* Perrin. 5 »

H. Fleischmann : *Le Roi de Rome et les Femmes;* Méricant. 5 »

Frédéric Loliée : *Talleyrand et la Société française;* Emile-Paul. 7 50

Princesse Hélène de Racowitza : *Princesse et Comédienne. Souvenirs de ma vie;* Juven. 7 50

Robinet de Cléry : *Les Prétentions Dynastiques de la Branche d'Orléans;* L. Edition. 1 50

Albert Savine : *Une Captivité en France.* Journal d'un prisonnier anglais (1811-1814) ; Louis Michaud. 1 50

*** *Nicolas Bergasse (1750-1832)*, introd. par Etienne Lamy ; Perrin. 7 50

Littérature

Maurice Barrès : *Adieu à Moréas;* Emile-Paul. 1 »

André Beaunier : *Trois Amies de Chateaubriand;* Fasquelle. 3 50

Bossuet : *Correspondance (Les Grands Ecrivains de la France). III;* Hachette. » »

Emile Faguet : *De l'Amour de Soi;* Sansot. 1 »

Claudius Grillet : *La Bible dans Victor Hugo;* Hachette. 7 50

Amédée Guiard : *La Fonction du poète. Etude sur Victor Hugo;* Bloud. 3 50

Amédée Guiard : *Virgile et Victor Hugo;* Bloud. » »

M. Haloche : *Au Seuil du Rêve;* Impr. Picquoin. » »

Hubert Pernot : *Anthologie populaire de la Grèce Moderne;* « Mercure de France ». 3 50

Léon Séché : *Delphine Gay (Mme de Girardin) : ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, J. Sandeau, Dumas, Eugène Sue, et George Sand* (Documents inédits), portr. et autographes ; « Mercure de France ». 7 50

Le même, sans les portraits 3 50

Robert et Edm. Félin : *Poètes Romands;* Courrier littér. de Paris. 2 »

Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve;* « Mercure de France ». 3 50

Philosophie

Camille Spiess : *La Vérité sur Frédéric Nietzsche;* Messein. » »

Poésie

Dr A Cahon : *Les Picards;* Stock. 3 50

Dr François des Costils : *Sonnets, 1904-1910;* Steinheil. » »

Félix Pagan : *Chez les Barbares;* « Annales de la Jeunesse Laïque. 3 50

Angel Verdeau : *Pages étranges et Poèmes bizarres;* Niort « Décentralisateur littér. ». » »

Publications d'Art

Peladan : *De l'Androgyne;* Sansot. 1 »

Questions coloniales

H. Busson, J. Fèvre, H. Hauser : *Notre Empire colonial;* Alcan. 5 »

Questions militaires

Général Vte Aragonnès d'Orcet : *Froeschwiller, Sedan et la Commune racontés par un témoin;* Perrin. 3 50

Clasa : *La Crise des Officiers subalternes;* Jouve. 2 50

Clasa : *Notes annexes à la crise des subalternes;* Jouve. » 30

Général Niox : *Drapeaux et Trophées:* Delagrave. 3 »

Questions religieuses

Pierre Batiffol : *Orpheus et l'Evangile;* Lecoffre. 3 »
André Godard : *Le Positivisme chrétien ;* Bloud. 3 50
M. Lorin : *L'Idée Individualiste et l'Idée Chrétienne ;* Bloud. » 60
J. Paquier : *Qu'est-ce que le Quiétisme ;* Bloud. » »

Roman

Madeleine André Picard : *Mesdames Balmain;* B. Grasset. 3 50
Gabriele d'Annunzio : *Forse che si, force che no,* trad. par Donatella Cross; Calmann-Lévy. 3 50
Binet-Valmer : *Lucien;* Ollendorff. 3 50
Henri Buteau : *Ciel de Caresse ;* Fayard. 1 25
A. Couprine : *Et Salomon aima,* trad. par le Cte R. Kapnist; Bauche. 3 50
André Couvreur : *Une invasion de Macrobes ;* Laffitte. 3 50
Cyrano Bergerac : *L'autre Monde ou Histoire comique des Etats et Empires de la Lune ;* Bauche. » 95
Michel Corday : *Le Charme;* Ed. du « Monde illustré ». 3 50
Alphonse Daudet : *Lettres de mon Moulin ;* Nelson. 1 25
Lucie Delarue-Mardrus : *Comme tout le Monde ;* Tallandier. 3 50
Louis Dumur : *Le Centenaire de Jean-Jacques,* ill. de 64 dessins par G. Wendt ; « Mercure de France ». 3 50
Remy de Gourmont : *Sixtine;* « Mercure de France ». 3 50
Gyp : *Les Petits Joyeux;* Calmann-Lévy. 3 50
Rudyard Kipling : *Au Hasard de la Vie,* trad. d'Alb. Savine; Stock. 3 50
Jeanne Landre : *Echalote continue ;* Louis Michaud. 3 50
D. Lesueur : *Du Sang dans les Ténèbres. Flaviana, princesse;* Plon. 3 50
Georges Price : *La Rançon du Sommeil ;* Flammarion. 3 50
Robert Grandau : *Le Commandant et les Foulbé;* Sansot. 3 50
Jean Samson : *La Traite du Cœur ;* Flammarion. 3 50
W. S. Solovioff : *Les Marges,* trad. du russe par Maurice Luquet; Libr. Hermétique. 3 50
Robert de Tréman : *La Route resplendissante ;* Grasset. 3 50
J. Variot : *La très véridique histoire de deux Gredins;* Delesalle. 3 50
R. Veyssié : *Grain de Foule ;* « Renaissance contemporaine. 2 50
Wilhelmine Von Hillern : *Le Plus fort,* trad. par Mme Jean Carrère; Hachette. 3 50

Sciences

G. Besançon : *Ballons et Aéroplanes;* Garnier fr. » »

Sociologie

Camille Audigier : *Pour la Terre ;* Fasquelle. 3 50
Henri Charriaut : *La Belgique Moderne ;* Flammarion. 3 50
C. Chesnelong : *Discours;* Bloud. » »
Georges Deherme : *Croître ou Disparaître;* Perrin. 3 50
Paul Déroulède : *Qui vive ? France ? « Quand même » ;* Bloud. 3 50
Emile Durkheim : *L'Année Sociologique ;* Alcan. 15 »
A. Houtin : *Autour d'un prêtre marié;* Chez l'auteur, 18, rue Cuvier. 3 50
Albert Houtin : *Un Prêtre marié. Charles Perraud ;* Chez l'auteur, 18, rue Cuvier. 1 25
Albert Maybon : *La Vie Secrète de la Cour de Chine;* Juven. 3 50
G. Melin : *L'Organisation de la Vie privée ;* Bloud. 2 50
Pierre Lhande : *L'Emigration basque;* Nouv. libr. nation. 3 50
Jean Marestan : *L'Education sexuelle ;* « La Guerre Sociale ». 2 50
G. Mény : *Le Travail à domicile ;* Rivière. 8 »
Philippe Miliet : *La Crise anglaise ;* Colin. 3 50
Louis Pariset : *La Monarchie, son droit, sa constitution, son programme ;* Libr. des Saints-Pères. 5 »
Roger Picard : *Les Cahiers de 1789 et les Classes ouvrières ;* Rivière. 6 »
Léon Tolstoï : *La Loi de l'Amour et la Loi de la Violence,* tr. E. Halpérine Kaminsky ; Dorbon aîné. 3 50
Zoltan de Bosnyak et Cte L. Edelsheim Gyulai : *Le droit de l'Enfant abandonné et le système hongrois de protection de l'enfance ;* Budapest, Impr. Athenæum. » »

Théâtre

Paul Bourget : *La Barricade;* Plon. 3 50
Alfred Capus : *Théâtre complet,* I ; Fayard. 3 50

Voyages

Albert Dauzat : *La Suisse Moderne* ; Fasquelle. 3 50

Georges Lecomte : *Les Allemands chez eux* ; A. Michel. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Jeux floraux à la Cour Impériale nippone. — Une lettre de J. Barbey d'Aurevilly. — Raretés bibliographiques. — Le Prix national de Poésie. — L'art Belge au XVIIe siècle. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Les Jeux floraux à la Cour Impériale nippone. — La Cour mikadonale est peut-être celle qui cultive le plus les muses — les muses japonaises, bien entendu, légèrement fardées, un peu maniérées, mais combien gracieuses cependant, et jolies ! L'Empereur est un poète, un poète parmi les poètes, un poète à tel point abondant que, durant les neuf années qui suivirent 1892, il ne composa pas moins de 27.000 odes. La famille impériale possède ses maîtres ès poésie, et c'est l'une des coutumes les plus touchantes de la cour nippone que cet hommage rendu à la poésie et aux charmantes traditions de l'ancien Japon.

Une fois l'an, toute la nation est invitée à concourir à des jeux floraux auxquels Leurs Majestés daignent prendre part. Les gazettes avait annoncé dès novembre que le sujet choisi pour 1910 était « la Neige de la nouvelle année ».

Les poèmes, qui sont des « tanta », c'est-à-dire de courtes odes de 31 syllabes : deux vers de cinq pieds et trois de sept, devaient être remis au Ministère de la Maison Impériale, au plus tard le 10 janvier dernier. Tous les Japonais qui se croient dignes de concourir passent dès l'annonce du concours des nuits fort agitées. Des jouvenceaux délaissent leurs amours ; des vieillards arrivent, au prix de quels efforts, à ranimer leur intelligence obscurcie. Et les odes pleuvent sur le Ministère de la Maison Impériale.

L'an dernier, le sujet choisi était « le Pin dans la Neige ». Le pin, est un arbre que les Japonais chérissent particulièrement : sa silhouette se profile sur tous les dessins des paysagistes japonais. Aussi le nombre des poèmes adressés au Ministère fut-il considérable : 25.408. Une sélection fut opérée parmi cet amas de poèmes, et sept poésies seulement furent jugées dignes d'être ouïes par les oreilles impériales. Dans la salle du Phénix et devant toute la Cour assemblée, le baron Takahashi, président du Bureau des Poètes, et le prince Nijo, maître du Comité de la Cérémonie, assistés des lecteurs, dégustèrent le butin des abeilles japonaises. Ce jour-là une atmosphère plus dense de poésie environna le palais mikadonal, et quant aux sept heureux mortels dont les poèmes eurent l'insigne honneur d'être présentés à l'empereur poète, si le bonheur ne les tua pas sur le coup, c'est qu'il devenaient dès lors des immortels.

Qu'y aurait-il d'étonnant d'entendre un jour décerner le prix Nobel de littérature à Sa Majesté mikadonale, grand protecteur des arts floraux et auteur de 162.000 vers en neuf ans, ce qui fait du 49 à la journée ? Avis à l'Académie Suédoise, si elle se trouve dans l'embarras pour trouver un candidat.

§

Une lettre de J. Barbey d'Aurevilly. — M. R. de Bury a reproduit dans notre dernière livraison (*les Journaux*, 16 juin) une note de M. A.-F. Bourgeois parue dans *l'Intermédiaire*. Mlle Read nous demande à ce propos de faire savoir à M. A.-F. Bourgeois qu'il prend le Pirée pour un homme, c'est-à-dire *Une Histoire sans nom* pour *Page d'Histoire*, et l'insertion de la lettre suivante de J. Barbey d'Aurevilly.

Lundi, 28 mars 1887.

Mon pauvre et cher Lemerre, vous avez donc des moustiques chez vous qui se sont abattus sur ma *page* d'histoire, et vous les prenez pour ce qu'ils ne sont pas. Ils sont tout simplement des Ignorants qui ne savent pas lire, même ce que j'ai écrit. Comptons leurs sottises.

1° Le nom des Ravalet est le nom de *famille* des seigneurs de Tourlaville, qui ne sont de Tourlaville que parce qu'ils sont les châtelains du château de ce nom.

Et d'une !

Ensuite, — ? Le nom du mari de Mlle de Ravalet, que votre érudit appelle *Ravalet* (il faudrait pourtant savoir lire), est, comme je l'ai dit : *le Fauconnier, seigneur de plusieurs seigneuries.*

Et de deux bêtises !

La troisième est ineffable, et je n'oppose à cette sottise que Bouillet, lequel n'est pas un érudit pourtant !

(Voici Bouillet) :

« L'annulation du mariage de Henri IV et de Marguerite de Valois est de 1599...
« Depuis ce temps, cette princesse vécut tantôt en Auvergne, tantôt à Paris,
« dans un palais séparé. Néanmoins, le bon Roi fournissait à ses dépenses, et
« allait même lui faire de *fréquentes visites.* »

Ma phrase ici reste donc entière, et votre petit raton de bibliothèque qui voulait la grignoter ne l'a pas même entamée !

Nous ne sommes donc qu'à trois sottises, mais qu'il continue, le raton !

Quand nous serons à dix nous ferons une croix !

La croix, je la lui ferai sur le dos, au raton ! Mais pour cela, mon cher Lemerre, il me faut le précieux nom de cet érudit à tête d'épingle sans pointe qui vous a endoctriné.

Je vous prie de me l'envoyer. Puisqu'il a critiqué ma fidélité historique, je me permettrai de gratter son imposante érudition.

Donc, son nom, mon cher Lemerre, son nom !

Vous êtes un renard bas-normand à forte queue. Fustigez de cette queue-là les mouches à m.... qui vous entourent et faites-les déguerpir !

C'est le conseil de l'autre renard bas-normand qui est

Moi !

J. BARBEY D'AUREVILLY.

§

Raretés bibliographiques. — La bibliothèque royale d'Erfurt a vendu, à une époque que l'on ne dit pas, de vieux ouvrages qui se trouvent aujourd'hui à Berlin et à Trèves, et qui comptent parmi les plus grandes raretés de l'imprimerie. C'est, à la bibliothèque de Berlin, le feuillet 6 d'un donat de 27 lignes, imprimé avec les caractères dits de calendrier, dont rien ne semble s'être conservé et dont ce feuillet constituerait ainsi une pièce *unique;* puis une Bulle du pape Calixte III, de juin 1456, contre les Turcs, *en allemand.* A la bibliothèque de Trèves, il s'agit de feuillets doubles d'un donat de 26 lignes, imprimé avec le grand caractère Gutenberg, que le bibliothécaire de Berlin, M. P. Schwenke, date des années 1447 à 1450, c'est-à-dire d'avant la courte association de Gutenberg avec Fust (1455), et qu'il estime une parfaite nouveauté : le texte, en effet, frappe par une netteté

et une régularité inaccoutumées, et par une ponctuation tellement soignée qu'il n'y manque même pas le point d'interrogation, ce qui crée à ce document une place tout à fait à part parmi les incunables.

§

Le Prix national de Poésie (Bourse de voyage, 1910, 3.000 francs) a été attribué à M. Maurice Levaillant, pour son livre de poèmes : *le Temple intérieur*, publié par la librairie Bernard Grasset.

§

L'Art Belge au XVIIe siècle. — On vient d'inaugurer à Bruxelles l'Exposition de l'Art Belge au xviie siècle, organisée par le Ministère des Sciences et des Arts de Belgique. Cette exposition comporte en plus de six cents chefs-d'œuvre de peinture flamande du xviie siècle, dus au pinceau des Rubens, des van Dyck, des Jordaens, des Fyt, des Snyders, des Teniers, des Brower, des van Craesbeesk, etc., environ deux cents dessins de l'époque, ainsi que les merveilles de l'art appliqué du xviie siècle : tapisseries, cartons, sculptures, orfèvrerie religieuse et civile, dinanderies, ferronnerie, armes et armures, broderies et dentelles, gravures, monnaies et médailles, etc.

Les collections particulières les plus fermées, notamment celles d'Angleterre et d'Amérique, de même que les Musées les plus importants d'Europe ont répondu à l'appel du Gouvernement Belge et se sont dessaisis momentanément de leurs plus purs joyaux.

Cette exposition, installée dans un Palais spécialement aménagé et qui contient une suite d'appartements meublés dans le style du xviie siècle flamand, accessibles au public, au Parc du Cinquantenaire, restera ouverte jusque fin octobre prochain.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE CENTENAIRE DE JEAN-JACQUES, roman, par Louis Dumur, illustré de 64 dessins par Gustave Wendt. Vol. in-16 grand jésus, 3.50.

SIXTINE, roman, par Remy de Gourmont. Vol. in-18, 3.50.

ANTHOLOGIE POPULAIRE DE LA GRÈCE MODERNE, par Hubert Pernot. Vol. in-18, 3.50.

DELPHINE GAY (Mme DE GIRARDIN). *Ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, Jules Sandeau, Dumas, Eugène Sue et George Sand* (Documents inédits), par Léon Séché. Portraits et autographes. Vol. in-8, 7.50.

LE MÊME OUVRAGE, sans les portraits. Vol. in-18, 3.50.

LA SALLE A MANGER DE SAINTE-BEUVE, par Jules Troubat. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

En principe, rien de mieux : quiconque tire une traite doit la payer à l'échéance. — *Le Matin*, 18 juin, *Propos d'un Parisien*.

Mais, au fond, luit une lampe à côté d'un grand lit de parade, exhaussé de plusieurs degrés, sur lequel gît un cadavre vivant. — *Le Matin*, 21 juin, *Les Possédees de Paris*.

MORT SUBITE D'UN GÉNÉRAL. — Le général... a fait hier, dans l'après-midi... une chute à la suite de laquelle il est mort cette nuit. — *Le Journal*, 8 juin.

Et mes automobiles disparaissaient littéralement sous les fleurs que venaient m'offrir, avec celles, plus précieuses, de leur sympathie et de leur confiance, les populations cévenoles. — JACQUES DHUR, *Le Journal*, 18 mai.

Coquilles.

Deux ans après, toujours avec l'appui de Lamartine, il voulut se présenter au siège de Bonald, dont il se disait le disciple. Victor Hugo l'en dissimula. — *Mercure de France*, 1er juin, p. 461.

Mastic.

Dans une crise de delirium tremens, M.chy, on trouve un fœtus du sexe masculin. A la Morgue. — *Le Journal*, 13 juin.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

BULLETIN FINANCIER

Le marché, sans être mauvais, subissait, depuis six semaines, un fléchissement général, dû à causes diverses en même temps que peu graves. La baisse, heureusement, semble finie; il même reprise de la plupart des valeurs.

Le 3 o/o français se maintient aux environs de 98; l'Extérieure espagnole, subissant le cont coup de la crise religieuse qui commence en Espagne, recule à 95,52; le Turc unifié s'avanc 94,20.

Les établissements financiers regagnent les points perdus : la Banque de Paris, en deux ou tı bonds, remonte à 1.842, le Crédit Lyonnais à 1.414, la Société Générale à 731, le Crédit Mobilie 727, le Comptoir à 841. Le Crédit Foncier se réunit en assemblée générale extraordinaire l juillet prochain en vue de l'augmentation de son capital.

Quelques-uns de nos chemins de fer retrouvent leurs bonnes dispositions, l'Est, notamment, regagne le cours de 916. Le Lyonnais décroît à 1.281, pas pour longtemps sans doute.

Les affaires d'émission sont nombreuses, sinon importantes.

Le Crédit Mobilier, avec le concours du Crédit Foncier d'Algérie et Tunisie et celui de MM. Lo banquiers, place en France et en Suisse 60.000 obligations 4 1/2 o/o de 500 fr. de la Compag du Chemin de fer de la Furka. L'affaire est avantageuse quoique l'obligation est offerte aux sc cripteurs à 482 fr. 50 et qu'elle sera remboursée à 525 fr. à partir de 1920 et qu'elle jouit d' première hypothèque sur la ligne à construire.

De son côté, la Caisse hypothécaire Canadienne émet 40.000 obligations 4 o/o de 500 fr. Le ti offert à 475 fr., rapporte 20 fr. par an, jouissance le 1er juillet et le 1er janvier. Il est rembours en 75 ans à partir du 1er juillet 1915. La Banque de Paris, le Crédit Mobilier et MM. Benarc Javilowsky ont patronné un emprunt de 47.880.000 fr. de la Province de Santa-Fé, représenté 95.760 obligations de 480 fr. chacune, payables 150 fr. en souscrivant, 330 fr. du 5 au 9 juil La Société Générale procédera sous peu de jours à une émission au bénéfice de la Banque du Nc

Enfin, la Banque de l'Union Parisienne placera très prochainement 40.000 actions nouvelles la Banque Française du Rio de la Plata, qui a distribué dans tous ses exercices précédents 9 o/c dividende.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.